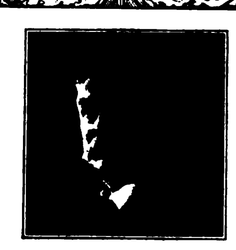


To the memory of

Lieut.-Col. John Shaw Billings

M.D., D.C.L., LL.D.

First Director of

The New York Public Library

who by his foresight energy and

administrative ability

made effective

its far-reaching influence

"He is not dead who giveth life to knowledge"

John Shaw Billings Memorial Fund

Founded by Anna Palmer Draper

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de trois Pièces.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce second Volume.

DU THÉATRE FRANÇOIS.

LE FRANÇOIS
A LONDRES,
COMÉDIE EN PROSE,

De M. DE BOISSY, de l'Académie Françoise ;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 19 Juillet 1727.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, } François.
LE BARON DE POLINVILLE, }

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, Pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, Fils de Milord Craff.

JACQUES ROSBIF, Négociant Anglois.

FINETTE, Servante Françoise.

La Scene est à Londres, dans un Hôtel garni.



LE FRANÇOIS A LONDRES, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE MARQUIS DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.



CE n'étoit pas là peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde & de la politesse; & je me serois bien passé de voir une Ville aussi triste & aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse, Marquis; tu en parlerois autrement, si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.
Non, Baron ; je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'est qu'ils parlent françois ; encore ils l'estropient.
LE BARON.
Et nous l'estropions nous-mêmes pour la plûpart; & cependant nous ne parlons que notre Langue ; leur conversation est pleine de bon sens.
LE MARQUIS.
Leur conversation ! ils n'en ont point du tout ; ils sont une heure sans parler, & n'ont autre chose à vous dire que *How do you*? comment vous portez-vous ? Cela fait un entretien bien amusant !
LE BARON.
Les Anglois ne sont pas brillans, mais ils sont profonds.
LE MARQUIS.
Veux-tu que je te dise ? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie, dans un Caffé, à politiquer, & à lire des chiffons de Gazettes, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, & à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.
LE BARON.
Sçais-tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles, comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie ; & que tu as déja donné deux ou trois scènes qui t'ont fait connoître de toute la Ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux ; les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui ; mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau : on t'y tourne par-tout en ridicule ; on dit que tu es un Gentilhomme François, si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, & j'en serois très-capable.

LE BARON.

Mais, sçais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manières Françoises te fait extravaguer ; qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne ; & que, sans la sage police qui regne dans Londres, tu te serois déja fait vingt affaires pour une ?

LE MARQUIS.

Mais, sçais-tu, mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont furieusement gâté le goût ? & tu y as même pris un peu de cet air étranger, qu'ont tous les habitans de cette Ville.

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger ! Que diable veux-tu dire par-là ?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir,

cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence; en un mot l'air que nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux; ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, & c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sçait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est par conséquent un homme sans manières; qu'un homme sans manières n'est présentable nulle part, & que c'est un homme à jetter par les fenêtres, qu'un homme sans manières.

LE BARON.

Oh! Monsieur le Marquis des manières, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manières.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manières, dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête, mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croyent que rien ne résiste au brillant de leurs airs, aux charmes de leur personne, & qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les Belles d'une contrée. Un regard jetté par hasard sur eux, une politesse faite sans dessein, leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs, & de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage, qu'aller en bonne fortune. Mais, Marquis....

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité, que je suis assuré qu'on m'aime; c'est parce que l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh! peut-on sçavoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéry, fille d'un Milord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance, je suis venu exprès loger dans cet Hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante! je la connois; je l'ai vue plusieurs fois

chez Clorinde, une de ses amies: c'est une Dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente.

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point; c'est de toutes les femmes que j'ai vues, celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur; & je t'avouerai franchement, que s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi me supplanter? moi?

LE BARON.

Oui, toi-même; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela. Mais dis-moi, mon trés-cher cousin, sçait-elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; & si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant; je prendrai bien cette peine-là moi-même, & je n'attends que l'occasion...

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je veux te la procurer; &, sans aller plus loin, voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS, ELIANTE.

LE MARQUIS, *à Eliante.*

MAdame, vous voulez bien que je vous présente ce Gentilhomme François : il est mon parent & mon rival tout ensemble : il vous a vue chez Clorinde, vous avez fait sa conquête sans le sçavoir : il cherche l'occasion de vous le déclarer : elle s'offre, je la lui procure.

ELIANTE.

En vérité, Marquis....

LE MARQUIS.

Sous un air timide & discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ELIANTE.

Brisons-là, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi, je la mérite : le Marquis, en badinant, n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport, dont je n'ai pas été le maître : je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de si adorable que vous, & de lui témoigner une surprise, mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire, qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE, *au Marquis.*

Quoi! Monsieur! vous êtes capable....

LE MARQUIS.

Eh! Madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable: nous sommes faits l'un pour l'autre; nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ELIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur; & quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion, j'aime le mystère.

LE MARQUIS.

Le mystère, Madame! Ah! fi! le mauvais ragoût!

ELIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux, passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même; nous sommes de meilleure foi, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer, nous nous en faisons une affaire sérieuse; & la tendresse parmi nous est un commerce de sentiment, & non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours: dans le Roman le plus exact, il n'y a point de héros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien, il est garçon discret, & je suis dans la règle.

LE BARON.

J'aurai de la diſcrétion par rapport à Madame ; car pour toi, rien ne m'oblige à garder le ſecret. C'eſt un aveu que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

ELIANTE, *au Marquis*.

Je vous trouve admirable....

LE MARQUIS.

Baron, prends congé de Madame ; tu n'as pas l'eſprit de t'appercevoir que tu l'ennuies ; tu lui dis des choſes déſagréables ; tu la gênes ; tu es ici de trop.

ELIANTE.

Si quelqu'un eſt ici de trop, ce n'eſt pas Monſieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois, pour le coup, que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laiſſe avec lui ; qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne ; je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt.

[*Il ſort.*]

SCENE III.

LE BARON, ELIANTE.

ELIANTE.

VOilà ce qu'on appelle un François ?

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & ſoyez perſuadée qu'il en eſt...

ELIANTE.

Je le sçais, Monsieur; je ne suis pas assez injuste ni assez déraisonnable, pour ne pas sentir la différence entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui; vous m'estimez, Madame, & vous aimez le Marquis.

ELIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis! Qui vous l'a dit, Monsieur?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ELIANTE.

Non; je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus, que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIANTE.

Eh! que diriez-vous si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sçauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

Monsieur le Baron....

LE BARON.

Sans me faire valoir, je possede un bien assez considérable, je sors d'une Maison assez illustre, & j'ai pour vous des sentimens distingués....

ELIANTE.

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion; je vous demande du tems pour y penser.

LE BARON.

Adieu, Madame, je vous laisse; l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours, c'est le seul défaut que je vous connoisse; & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si-tôt.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ELIANTE, *seule.*

OH! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme; & j'ai pu me laisser éblouir par les graces & par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis Angloise en même tems, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continue....

SCENE V.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame, voilà une Lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ELIANTE.

Voyons. C'est mon pere qui m'écrit ; je reconnois l'écriture.

[*Elle lit.*]

Je pars en même tems que ma Lettre , & je serai demain à Londres , sans faute. On m'a écrit que votre Frere hantoit mauvaise compagnie , & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours , & que je dois de-là partir pour la Jamaïque , j'ai resolu de l'emmener & de vous marier , avant mon départ , avec Jacques Rosbif ; c'est un riche Négociant , fort honnête homme , & qui n'est pas moins raisonnable , pour être un peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas de rester veuve ; & je compte que vous n'aurez pas de peine à vous conformer aux volontés d'un pere qui ne cherche que votre avantage , & qui vous aime tendrement. MILORD CRAFF.

FINETTE.

Monsieur votre Pere arrive aujourd'hui , pour vous marier avec Jacques Rosbif. Miséricorde ! C'est bien l'Anglois le plus disgracieux , le plus taciturne , le plus bisarre , le plus impoli que je connoisse.

ELIANTE.

Ah ! Finette , quelle nouvelle ! Mon cœur est agité de divers mouvemens que je ne puis accorder. J'aime le Marquis , & je dois peu l'estimer. J'estime le Baron , & je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif , & il faut que je l'épouse , puisque mon Pere le veut.

FINETTE.

Mais , Madame , n'êtes-vous pas veuve , & par conséquent maitresse de vous-même ?

ELIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE

Quoi ! vous pourrez, Madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari ? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu ensemble ? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur ; se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir ivre ; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, & à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie ! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ELIANTE.

Que veux-tu que je fasse ?

FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse, & que vous épousiez un homme de mon pays, un homme de mon pays, un François. Considérez, Madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde, qu'ils doivent servir de modéle aux autres Nations, & qu'un François a cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme, qu'un Anglois n'en a pour sa maitresse. Une Belle Dame, comme vous, seroit adorée de son

mari en France ; il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien, que de l'employer à se ruiner pour vous ; il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs : le premier appartement, le meilleur carrosse & les plus beaux laquais seroient pour Madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé des honnêtes gens.

ELIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere ?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere ; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déja fait la dure expérience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux, & plus conforme à votre inclination : un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

ELIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais : il est déja prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa lettre ; car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre pere est un homme sensé ; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ELIANTE

ELIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis; son indiscrétion & son étourderie....

FINETTE.

Bon! bon! il faut lui passer quelque chose en faveur de la jeunesse & des graces. Mais, voici Milord Houzey votre frere; c'est du fruit nouveau.

SCENE VI.

MILORD HOUZEY, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY.

Eh! bon jour, ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour, mon frere: tu te rends bien rare depuis quelque tems?

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier, & je ne sçais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure; d'ailleurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux!... Tiens, moi qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de Beaux à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de lui, & je ne compte sçavoir vivre que du jour que je le con-

nois. Ah ! qu'il m'a appris de choſes en cinq ou ſix converſations, & que je me ſuis façonné avec lui en quatre jours de tems ! Cela n'eſt pas concevable, & tu dois me trouver bien changé !

ELIANTE.

Cela eſt vrai, je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE.

Allez, ne la croyez pas ; je ne vous ai jamais vu ſi gentil.

MILORD HOUZEY.

J'étois ſot, timide, embarraſſé, quand je me trouvois avec des Dames, je ne ſçavois que leur dire ; mais à préſent, ce n'eſt plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu ſerois étonnée, ma petite ſœur. Je ſuis ſémillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuſe toutes : je parois poli, reſpectueux en public ; mais je ſuis hardi, entreprenant tête-à-tête. Rien ne plaît plus au beau ſexe qu'une noble aſſurance.

ELIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, & tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne méſied point à un jeune homme, & rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

MILORD HOUZEY.

Finette a raiſon ; c'eſt elle qui m'a donné la premiere leçon de politeſſe : je ne l'oublierai pas. Elle eſt modeſte, mes louanges la font rougir. Ma foi,

vive les femmes! elles sont l'ame de tous les plaisirs. Par exemple, à table, rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos intérêts, quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, & nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait, avant hier avec le Marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge, le tout accommodé par un Cuisinier François, & servi à petits plats, mais délicats; nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais tant eu de plaisir en ma vie. Que d'esprit! que d'enjoûment! que de volupté! Que nous fîmes... Que nous dîmes de jolies choses! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frere.

ELIANTE.

Le Marquis François est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ai déjà parlé de toi, sans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela. Il faut que tu sois des nôtres, & Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

ELIANTE.

Je le veux bien : mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

MILORD HOUZEY.

Mon pere arrive aujourd'hui?

ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même ; & vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos! Que ces peres sont incommodes! Voilà notre partie dérangée. Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, & déprier nos gens.

SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

VOtre frere se forme, Madame.

ELIANTE.

Il se gâte plutôt, & le voilà enrôlé dans la cotterie de nos Beaux Esprits d'Angleterre : engeance ici d'autant plus insuportable, qu'elle a tous les vices de vos petits Maîtres de France, sans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame. Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoise.

[*Eliante rentre.*]

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF, *à Finette, qui lui fait plusieurs révérences.*

Finissez, avec toutes vos révérences qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil & si honnête à l'égard des autres, qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait: Où est Eliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous son prétendu? Ha, ha, ha.

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, Monsieur.

ROSBIF.

Je m'appelle Jacques Rosbif, & non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE.

Eh! bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir, & rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis, pour être présenté à la fille d'un Milord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi, qui loge dans cet Hôtel. C'est-là ce qui s'appelle un joli homme! & si, ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de Marquis de Polinville. Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait si ridicule....

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un François, & sur-tout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité ! Je me moque moi d'une noblesse imaginaire ; les vrais Gentilshommes, ce sont les honnêtes gens ; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est-là le discours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philosophe : mais je vois entrer Monsieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au Marquis.*

MOnsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser. Il en a grand besoin, je vous le recommande : son nom est Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas.



[*Elle sort.*]



SCENE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

ELle a raison ; cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe ; faisons-lui politesse, ne nous démentons point. (*A Rosbif.*) Monsieur, peut-on vous demander qu'est-ce qui me procure, de votre part, l'honneur d'une attention si particulière ?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais encore ; ne puis-je sçavoir à quoi je vous suis bon ?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, si vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui ; c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir, pour vous voir plus à mon aise. [*Il se met dans un fauteuil.*]

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs ; ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment, Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense; vous tirez sur moi. Tant mieux, morbleu! tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit, & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi. Touchez-là, c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis; j'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice. Ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards, bz, pif, paf, pouf, un coup n'attend pas l'autre. Eh! quoi! vous avez déjà peur? vous avez perdu la parole? Allons, du cœur, défendez-vous, ripostez-moi donc. Je n'aime point la gloire aisée, vous débutez par un coup de feu, & vous en demeurez-là! Vous ne répondez rien! Là, avouez du moins votre défaite. Hem, plaît-il? J'enrage; pas le mot: holà, hey, Jacques Rosbif, vous dormez: réveillez-vous: oh! parbleu, voilà un animal bien taciturne! je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter; mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple, & faire une conversation à l'Angloise.

[*Il va s'asseoir vis-à-vis de Rosbif, le regardant longtems sans rien dire; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre* how do you, *qu'il lui adresse en le saluant.*]

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé. C'est donc-là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable,

& qu'il y a beaucoup à profiter avec vous ! Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites ? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes réparties. Cela feroit un beau livre au moins !

ROSBIF, *se levant brusquement*,

Il n'ennuieroit pas le Public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, & se retirer que d'en écouter. Adieu, je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. vous avez tort de vous laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon, & vous valez bien trois schelins.

[*Il sort.*]

SCENE XI.

LE MARQUIS, *seul*.

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.



SCENE XII.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

EH bien ! Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener, tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot.....

ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithétes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, Madame ! Ah ! si je l'avois sçu, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, & ce personnage-là...

ELIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Et vous y consentirez ?

ELIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable ; mais votre indiscrétion, & vos airs éventés.....

FINETTE.

Oh! ne querellons point, nous n'en avons point le tems. Ne ſongeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'excluſion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ELIANTE.

Soit. Je ſuis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci; mais ce ſera la derniere, & à condition qu'il ſera plus diſcret & plus retenu à l'avenir. Mon pere arrive inceſſamment; ainſi, Monſieur, modérez cette vivacité françoiſe quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs, & fort peu de manières.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteſte, je vous jure, Madame, que je ſerai déſormais le plus ſimple, le plus uni de tous les hommes.

ELIANTE.

Fort bien! En me diſant que vous ſerez le plus ſimple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous geſticulez, vous parlez d'un ton & d'un air...

FINETTE.

Eh! Madame, voulez-vous que Monſieur le Marquis ait l'air d'un Caton, à ſon âge?

LE MARQUIS.

Non; elle veut que j'aie l'air de Monſieur Jacques Rosbif, ſon prétendu.

ELIANTE.

Monſieur, je veux que vous ayez l'air raiſonnable, & que vous preniez Monſieur le Baron pour modèle.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie perſonne, Madame ; je me pique d'être original.

ELIANTE.

On le voit bien. Mais ſouvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite, & ſur-tout que vous ne ferez plus de ſouper au Lion rouge. Adieu, je vous laiſſe. Finette & moi, nous allons au-devant de mon pere.

[*Elle ſort avec Finette.*]

SCENE XIII.

LE MARQUIS, *ſeul:*

ELle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pu l'informer du ſouper que j'y ai fait ? Je ſuis encore prié pour ce ſoir. Mais voici le petit Milord Houzey ; c'eſt juſtement notre Amphitrion ; je vais me dégager.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

MOnſieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à ſouper ce ſoir ; mon pere arrive aujourd'hui, & je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher Milord; car aussi-bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

MILORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi; plus je vous vois, & plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois!

MILORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grace, comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sçais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours, vos façons vous distinguent déja de vos Compatriotes. Vous sçavez vivre, vous sentez votre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François! ah! Monsieur, vous ne pouvez me dire rien dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art ?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, & qu'il faut saisir : en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui ; comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas ; j'aime les airs, les manières, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur ; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manières, & les manières des façons. On a des manières, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manières ; [écoutez ceci, c'est la quintessence du sçavoir vivre,] un homme du monde a des manières par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle : il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant ; il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la

guerre à celui-là; dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir: la façon dont il le fait, est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sçait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manières, cette derniere est la plus belle; mais par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t'il quelque chose, ce qui est plus ordinaire: il assaisonne ce refus de paroles si douces, & de tant de politesse, que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme: il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre; & voilà ce qu'on appelle un homme qui sçait vivre, un homme qui a des manières.

MILORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, Monsieur le Marquis. Et les façons?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons par une politesse mal-entendue, par une ignorance des usages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera, pour vous témoigner combien il vous estime, & fera aux coups de poings avec vous, pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte, pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi, souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCENE

SCENE XV.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théâtre.*

JE cherche par-tout mon fils; mais le voilà apparemment avec ce Marquis François: asseyons-nous un peu, pour écouter leur conversation.

MILORD HOUZEY.

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs: (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond:) un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade: il marche fierement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui: Rangez-vous, Messieurs, regardez-moi passer; n'ai-je pas bon air? ne suis-je pas fait au tour? Et vous, Mesdames les friponnes, qui me parcourez des yeux en souriant, vous voudriez me posséder, vous voudriez me posséder. Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance: il affecte une politesse de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit: Allez,

bon jour, Monſieur, je me ſouviens de vous, je vous protege. Entre-t-il quelque part : il ſe précipite dans un fauteuil, une jambe ſur l'autre, tape du pied, marmotte un petir air, joue d'une main avec ſon jabot, & ſe careſſe le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, & ſemble ſe parler ainſi : En vérité, je ſuis un fripon bien aimable, & voilà un viſage qui donne sûrement de la tablature à la Dame du logis. Va-t-il voir une Bourgeoiſe : eh ! bon jour, ma petite Fanchonnette, comment te portes-tu ? Te voilà jolie comme un petit Ange. Çà, vîte, qu'on vienne s'aſſeoir auprès de moi; qu'on me baiſe, qu'on me careſſe, qu'on ôte ce gant, que je voye ce bras, que je le mange, que je le croque; tu détournes la tête, tu recules, tu rougis! Eh! fi donc, ma pauvre enfant, tu ne ſçais pas vivre. Eſt-ce qu'on refuſe à un homme comme moi? Eſt-ce qu'on ſe fait prier? Eſt-ce qu'on a de la pudeur dans le monde ?

MILORD HOUZEY.

Voilà une inſtruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là, paroît fat à bien des gens; mais cela eſt néceſſaire : il faut s'afficher ſoi-même, il faut ſe donner pour ce qu'on vaut; il faut avoir le courage de dire tout haut, qu'on a de l'eſprit, du cœur, de la naiſſance, de la figure. Le monde ne vous eſtime qu'autant que vous vous priſez vous-même; & de toutes les mauvaiſes qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modeſtie; elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'eſt l'effronterie, morbleu ! c'eſt l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

MILORD HOUZEY.

A présent, que je sçais ce que c'est que les airs, ah ! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner !

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théâtre.*

Mon fils est dans de très-belles dispositions, & voilà un fort bel entretien.

MILORD HOUZEY.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance & de bonne opinion de soi-même, un heureux penchant à la raillerie & à la médisance ; avec un goût dominant pour le plaisir, & même pour le libertinage ; un amour extrême pour le changement & la coquetterie.

MILORD HOUZEY.

Oh ! grace au Ciel, je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature des graces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles ; de la liberté, du goût, de l'enjoûment, du badinage, de la légereté dans tout ce que vous faites ; choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer ; & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans

ce que vous dites. Ne vous embarrassez pas du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit; on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théâtre.*

Quelle impertinence!

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison; rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possede assez bien; surtout, je jure fort joliment, & personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu*, un *le diable m'emporte*, un *la peste m'étouffe.*

MILORD CRAFF, *dans le fond du Théâtre.*

Ah! le petit fripon!

LE MARQUIS.

Eh! fi donc, Monsieur; ce sont des sermens usés qui traînent par-tout; il faut des sermens plus distingués, des sermens tout neufs. Je vous ferai présent, la premiere fois, d'un recueil d'imprécations & de sermens nouvellement inventés par un Capitaine de Dragons, revus par un Officier de Marine, & augmentés par un Abbé Gascon, qui avoit perdu son argent au Trictrac. C'est un fort bon Livre, & qui vous instruira.

MILORD CRAFF, *se levant brusquement.*

C'est trop de patience, je n'y puis plus tenir.

MILORD HOUZEY.

Ah ! j'apperçois mon pere. Je ne le croyois pas si près.

MILORD CRAFF, *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, Monsieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes & solides instructions que vous donnez là à mon fils.

(*A Milord Houzey, d'un ton sec.*)

Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY, *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis.... a la bonté... de me former le goût.

LE MARQUIS, *regardant Milord Craff.*

Oui, oui, Monsieur, je lui apprends des choses, dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

MILORD CRAFF, *à Milord Houzey.*

Allez ; retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(*Milord Houzey s'en va.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH ! parbleu ! je vous défie de lui donner, dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'eſt que l'eſprit, & en quoi vous le faites conſiſter ?

LE MARQUIS.

L'eſprit eſt à l'égard de l'ame ce que les manieres ſont à l'égard du corps. Il en fait la gentilleſſe & l'agrément, & je le fais conſiſter à dire de jolies choſes ſur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choſes les plus communes.

MILORD CRAFF.

Si c'eſt-là avoir de l'eſprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir ; mais ſi vous entendez par l'eſprit le bon ſens....

LE MARQUIS.

Non, Monſieur ; je ne ſuis pas ſi ſot de confondre l'eſprit avec le bon ſens. Le bon ſens n'eſt autre choſe que ce ſens commun qui court les rues, & qui eſt de tous les Pays. Mais l'eſprit ne vient qu'en France. C'eſt, pour ainſi dire, ſon terroir ; & nous en fourniſſons tous les autres peuples de l'Europe. L'eſprit ne fait que voltiger ſur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'eſt lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amuſant, les délices des ſociétés, un beau parleur, un railleur agréable, & pour tout dire, un François. Le bon ſens, au contraire, s'appéſantit ſur les matieres en croyant les approfondir, il traite tout méthodiquement, ennuyeuſement. C'eſt lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des compagnies, un moraliſeur, un rêve-creux, en un mot un....

MILORD CRAFF.

Un Anglois, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politeſſe, je ne voulois pas trancher le mot ; mais vous avez mis le doigt deſſus.

MILORD CRAFF.

C'eſt-à-dire, ſelon votre langage, qu'un Anglois eſt un homme de bon ſens qui n'a pas d'eſprit ?

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François eſt un homme d'eſprit qui n'a pas le ſens commun ?

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la Nation Françoiſe vous doit un remerciement pour une ſi belle définition. Mais, puiſque vous renoncez au bon ſens, ſçavez-vous bien, Monſieur, que je ſuis en droit de vous refuſer l'eſprit ?

LE MARQUIS.

Allez, Monſieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuſer ce que je poſſede, & que vous n'avez pas ?

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'eſprit ne peut exiſter ſans le bon ſens.

LE MARQUIS.

Exiſter, exiſter ! Voilà un mot qui ſent furieuſement l'École.

MILORD CRAFF.

Quoique je ſois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un Sçavant ; & je vous ſoutiens que l'eſprit n'eſt autre choſe que le bon ſens orné ; qu'ainſi.....

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'allez pouſſer un argument.

MILORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai....

LE MARQUIS.

Non, Monſieur ; on ne me démontre rien ; on ne me perſuade pas même.

MILORD CRAFF.

Quelqu'opiniâtre que vous ſoyez, je vous convaincrai par la force de mon raiſonnement.

LE MARQUIS.

Vous avez-là un diamant qui me paroît beau, & merveilleuſement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'eſprit, qu'un rien diſtrait, qu'une niaiſerie occupe, tandis qu'on agite une queſtion ſérieuſe.

LE MARQUIS.

Eh ! Monſieur, ne voyez-vous pas que c'eſt une maniere adroite dont je me ſers pour vous avertir poliment de finir une diſſertation qui me fatigue ?

MILORD CRAFF.

C'eſt une choſe étonnante que le bon ſens vous ſoit à charge, & qu'il n'y ait que la bagatelle...

LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour & ſans ſes charmes,
Tout languit dans l'Univers.

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer ; & je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un calotin !

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre ; mais quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossierement des injures, voici notre réplique.

(*Il tire l'épée.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON, *saisissant l'épée du Marquis.*

ARrête, Marquis : apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment ! morbleu ! on m'ennuiera, & je ne pourrai pas le témoigner ! Ensuite on m'outragera, & il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance ! Ah ! j'en aurai raison, fût-ce de toute la Ville.

MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON, *au Marquis.*

Modere ce transport : tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors : car si je demeurois plus long-tems, je ne serois pas mon maître. Adieu, Monsieur de l'Angleterre ; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la Ville.

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui, Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la premiere fois, & qui croit que toutes les mœurs doivent être Françoises.

MILORD CRAFF.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient ?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable !

LE BARON.

Eh ! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation, sur un étourdi comme celui que vous venez de voir ? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs ; & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous

les regardons du même œil que vous, & nous ſommes les premiers à connoître & jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'eſt un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque Nation a ſes travers, chaque Pays a ſes originaux. Sortez donc, Monſieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raiſon, dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Oui, Monſieur, je m'y rends. Je ſens combien cette raiſon eſt puiſſante ſur les eſprits, quand elle eſt accompagnée de politeſſe & d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre eſtime: vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! Monſieur, mon amitié vous eſt toute acquiſe. Souffrez que je vous embraſſe, & que je vous témoigne la joie que je reſſens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre mérite. La victoire eſt trop flatteuſe pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

Adieu, Monſieur, je ſors tout pénétré de ce que mous m'avez dit. (*Il ſort.*)

SCENE XIX.

LE BARON, *ſeul.*

C'Eſt ainſi que les hommes ſe préviennent les uns contre les autres, ſans ſe connoître; quelque raiſonnables qu'ils ſoient, ils ne ſont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCENE XX.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

AH! Monſieur, ſçavez-vous à qui vous venez de parler ?

LE BARON.

A un très-galant homme; c'eſt tout ce que j'en ſçais.

FINETTE.

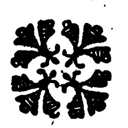
C'eſt au pere de ma Maitreſſe.

LE BARON.

Au pere d'Eliante? L'aventure eſt heureuſe pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'eſt gueres pour Monſieur le Marquis. Il vient, ſans le connoître, d'avoir du bruit avec lui : il m'a dit la choſe tout en colere; enſuite il eſt ſorti ſans vouloir m'écouter. Il faut juſtement que cela lui arrive dans le tems que ma Maitreſſe & moi nous avions fait revenir Milord Craff de la mauvaiſe idée qu'on lui avoit donnée de lui, & qu'il étoit prêt à l'accepter pour gendre.



SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

LE BARON, *à Eliante.*

EH! bien, Madame, êtes-vous déterminée?

ELIANTE.

Oui, à suivre en tout les volontés de mon pere; ainsi, Monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole.

SCENE XXII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

QUe faites-vous, Madame?

ELIANTE.

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis: si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis, tout le mépris qu'il mérite.

SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD CRAFF, *au Baron & à Rosbif.*

MEssieurs, je ne puis vous répondre qu'en présence de ma fille. Mais la voici.

SCENE DERNIERE.

MILORD CRAFF, LE BARON, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY, *tenant le Marquis par la main.*

[*à Milord Craff.*]

MOn pere, voilà Monsieur le Marquis, qui est au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli......

MILORD CRAFF.

Taisez-vous, petit coquin; vous avez vous-même besoin de quelqu'un qui me parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MILORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur, j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter.....

ELIANTE.

Non, mon pere ; décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS *parle bas à Eliante.*

Vous risquez de me perdre ; vous vous en repentirez, Madame.

MILORD CRAFF, *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monsieur le Marquis, vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien, Monsieur.

MILORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, & c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage.

(*à Rosbif.*)

Pour vous, Monsieur, vous avez un fonds de raison admirable ; mais vous négligez trop la politesse, & elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je vous préfere Monsieur le Baron qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON, *à Milord Craff.*

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontés.

ELIANTE.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame; vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez, & je pars. (*Il s'en va.*)

MILORD HOUZEY.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France. (*Il sort.*)

ROSBIF, *à Milord Craff.*

Adieu; je vous pardonne de m'avoir refusé. Ce François-là mérite d'être Anglois; vous ne pouviez pas mieux choisir. (*Il se retire.*)

LE BARON, *à Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

MILORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

FIN.

L'IMPERTINENT
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

De Monsieur DE BOISSY,

de l'Académie Françoise;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 14 Mai 1729.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

DAMON, Ami de Lisimon & de Mélite.

LÉANDRE, Amant de Julie.

VALERE, Mousquetaire, & frere de Léandre.

MELITE, Veuve & Mere de Julie.

CLOÉ, Maitresse de Valere, & Amie de Mélite.

JULIE.

M. REITER, Officier Allemand.

DULAURIER, vieux Domestique, placé près de Valere.

LA FLEUR, Laquais de Mélite.

La Scene est à Fontenai.



L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, JULIE.

JULIE.



H, ah ! Qu'à la Campagne on voit de sottes gens !

VALERE.

Oui. Mais. . .

JULIE.

Je n'en puis plus. Bon Dieu! qu'ils sont plaisans !

La Baronne fur-tout, qui veut fa
Quelle affectation! Quel accent ef
Ciel! comme elle eft coëffée! Et fo
Qui parle fon jargon, eft encore n
Non, je n'ai jamais vu de figure fe
Pour Alcandre, qui fait l'homme
C'eft un fat; par fa morgue il m'a b
Vous avez bien perdu, Monfieur,

VALERE.

Je n'aurois jamais fait ce qu'on vous

JULIE.

Comment?

VALERE.

Je n'aurois pas, comme vous
Quitté la compagnie, en lui riant
Votre exemple en ce point ne m'eût
Et vous me permettrez de vous dire
Qu'un pareil procedé paffe la raille
Je ne reconnois plus mon frere à ces
Lui, fi fage autrefois, & fi rempli d
Il choque dans Reiter un ami vérit
Et qui, fa mine à part, eft un hom
La chofe me furprend, d'autant plu
Qu'un homme qui fe voit fur le poin
De faire une fortune auffi-grande qu
Pour Alcandre devroit garder plus d

Al[illegible]ndre, son patron, [illegible]
Qu[illegible] depuis quatre ans, [illegible]
A[illegible] faire obtenir [illegible]
Qu[illegible]ait, vous le sçavez, [illegible]
Il [illegible]oit du songer [illegible]
A [illegible] gens de son âge [illegible]
Il [illegible] son maître [illegible]
Faire, par sa [illegible]
Et lorsqu'il faut [illegible]
On doit respecter, au [illegible]

[illegible]

V[illegible]ous [illegible]
ples:
On doit [illegible]

[illegible]

Vous me dé[illegible]
Et je pense [illegible]

[illegible]

[illegible]

Vraiment il [illegible]
Faire ainsi le [illegible]
Eh! Fi! N[illegible]

[illegible]

Moi, je n'[illegible]
Je ne puis [illegible]

I E.

licule à son âge.
re plus étourdi,
ore, plus hardi;
ois dans les manière
çons cavalieres;
iter la fadeur;
tre plutôt railleur:
rant l'antipode,
homme à la mode.

R E.

ed-là, vraiment,
'est présentement,
ureux du tapage,
lus étourdi qu'un Pag
algré son effort,
l'a vu d'abord,

I E.

ıs-même.

R E.

in bruit que l'on fer
un travers si grand:
l'un si prompt chan

E.

& vous devez appren

JULIE.

Voilà de tout Cadet le langage ordinaire,
Désapprouvant toujours ce que fait un aîné,
Versant sur sa conduite un fiel empoisonné.

VALERE.

Je le blâme par zèle, & non pas par envie.
Je ne sçaurois assez vous répeter, Julie,
Que l'un est son intime, & l'autre son appui.

JULIE.

N'importe, il faut qu'il rompe avec eux aujourd'hui.

VALERE.

Et d'où vient?

JULIE.

C'est qu'ils ont le don de me déplaire,
Et que j'ai pour tous deux une haine sincère.
L'un, est un étranger de ces esprits épais,
Que pour vous ennuyer le Ciel fit naître exprès.
Et l'autre, un important, qui fait le personnage :
Il s'écoute parler ; & quand je l'envisage,
Il me vient dans les doigts une démangeaison
De le croquignoler de la bonne façon.
Tenez, je vous dirai, parlant sans flaterie,
Que Léandre avoit vu mauvaise compagnie,
Frequenté jusqu'ici des gens trop sérieux,
Trop unis, trop sensés ; ce qui fait qu'auprès d'eux,
Il avoit pris un air trop reservé, trop sage ;

Un air grave, en un mot, ridicule à ſon âge.
Il faut, pour être aimable, être plus étourdi,
Etre dans ſes diſcours plus libre, plus hardi;
N'avoir pas d'un Robin l'empois dans les manières,
Et prendre un air aiſé, des façons cavalieres;
Des complimens, ſur-tout, éviter la fadeur;
Donner dans l'autre excés, être plutôt railleur:
Et de la vieille Cour ſe montrant l'antipode,
Etre ce qu'on appelle un jeune homme à la mode.

VALERE.

Il eſt bien corrigé, ſur ce pied-là, vraiment,
Il ſuit la mode en tout; & c'eſt préſentement,
Un homme du bel air, amoureux du tapage,
Plus bruyant qu'un Marquis, plus étourdi qu'un Page,
Petit maître amphibie; & malgré ſon effort,
Se ſentant de la robe où l'on l'a vu d'abord,
Ridicule en un mot.

JULIE.

Ridicule vous-même.

VALERE.

Il ſe peut: mais, ſelon certain bruit que l'on ſeme,
Il donne, malgré lui, dans un travers ſi grand:
On vous fait tout l'honneur d'un ſi prompt change-
ment.

JULIE.

J'en fais gloire moi-même, & vous devez apprendre

Que c'eſt en bien, Monſieur, que j'ai changé Léandre.
Et vous l'êtes en mal, vous ici qui parlez.
Oui, Cloé qui vous aime, & pour qui vous brûlez,
Quoiqu'elle ſoit déja ſur le retour de l'âge,
Vous rend inſupportable en vous rendant trop ſage.

VALERE.

Elle m'a fait connoître..

JULIE.

Elle vous a gâté.

VALERE.

Mais enfin...

JULIE.

Mais enfin, elle vous a prêté
Des airs, des ſentimens pédanteſques, mauſſades,
A vous faire berner de tous vos camarades.

VALERE.

Je...

JULIE.

Ne me parlez plus. Eloignez-vous de moi.

VALERE.

Je ne vois pas...

JULIE.

Sortez, ou bien je ſors.

VALERE.

Pourquoi ?

JULIE.

Vous m'ennuyez, Monſieur; cela doit vous ſuffire.

VALERE.

Adieu. Je ne dois pas me le faire redire.

(Il sort.)

SCENE II.

JULIE *seule*.

IL est impertinent, avec son ton moral.
C'est dommage, après tout, qu'il soit tombé si mal.
Il me plaisoit dabord beaucoup plus que son frere,
Son humeur convenoit avec mon caractère ;
Si pour Cloé son cœur n'avoit été porté,
Le mien auroit, je crois, panché de son côté.
Comment peut-il l'aimer, surannée & douairiere ?
J'enrage qu'elle soit l'intime de ma mère.
Grand Dieu ! Que je la hais ! Mais je la vois venir.
Je crains qu'elle ne veuille ici m'entretenir :
D'égards, de bienséance, elle parle sans cesse,
Et m'affadit le cœur avec sa politesse.



SCENE III.

JULIE, CLOÉ.

CLOÉ.

Je viens pour vous gronder, vous l'avez mérité,
Et vous n'y ſongez pas, Julie, en vérité.
Quand on nous fait l'honneur de nous rendre viſite,
Vous éclatez de rire, & vous prenez la fuite.
Alcandre s'en eſt plaint à Mélite en ſortant,
Et c'eſt un procedé tout-à-fait inſultant.
Il faut vous corriger de tous ces traits d'enfance;
Une fille à votre âge & de votre naiſſance,
Doit avoir plus d'égards pour les honnêtes gens.

JULIE.

Madame, je ſerai plus polie à trente ans.
Je ne ſuis pas d'ailleurs tenue à l'impoſſible.
Eſt-ce ma faute, à moi, s'ils ont un air riſible?
Sont-ce-là, dites-moi, des mines à porter?
Et puis-je, en les voyant, m'empêcher d'éclater?
Doit-on trouver mauvais, après tout, que je fuie
Quiconque me déplaît, ou quiconque m'ennuye?
Je ne ſuis pas d'humeur à me gêner en rien;
Et ſi vous ne quittez vous-même ce maintien,
Cet air de réprimande, & cet air de prudence,

Je vous ferai, Madame, une humble révérence.
Gardez pour votre amant cet entretien moral :
Du monde apprenez-lui le cérémonial ;
Vous pouvez lui montrer l'exacte politesse,
Inspirer la raison, & même la sagesse ;
Tout le monde en convient, votre âge le permet :
Faites donc de Valere un Cavalier parfait,
Puisque vous excellez à former un jeune homme.
Mais, pour moi, vous sçaurez que tout sermon m'assomme ;
De me persuader vous n'avez pas le don.
Je suis fille & têtue ; ainsi, point de leçon.

CLOÉ.

Je ne m'attendois pas à ce brusque langage.
J'ai cru que du grand monde ayant un peu d'usage,
Qu'en qualité d'amie, enfin, de la maison,
Je pouvois librement vous parler sur ce ton ;
Et ce n'est que par zèle...

JULIE.

Oh ! Je vous en dispense,
Madame; honorez-moi de votre indifférence.

CLOÉ.

Mais on ne pourra plus vous parler, à la fin,
Si vous continuez d'aller le même train ;
Et vous prenez, soit dit sans vous fâcher, Julie,
Le chemin qui conduit tout droit à la folie.

JULIE.

Bon. Tant mieux. La Folie eſt charmante à mon goût.

CLOÉ.

Mais vous n'y ſongez pas, elle eſt à fuir en tout.

JULIE.

Diſtinguons. Moi, j'entends la folie agréable,
Celle qui réjouit, que l'eſprit rend aimable.
Qui de mille agrémens ſçait couvrir ſes écarts,
Et trouve l'art de plaire en bravant les égards;
Qui fait marcher les jeux & les ris ſur ſes traces;
Qu'accompagne l'amour, & que ſuivent les graces.

CLOÉ.

Vous en faites vraiment un fort joli tableau,
Et je ne croyois pas qu'on pût la peindre en beau.

JULIE.

Quoi que vous en diſiez, le portrait eſt fidèle,
Et je vous montrerai qu'on ne plaît que par elle.
Pourquoi hauſſer l'épaule, & vous étonner tant?
J'oſe vous ſoutenir, très-ſérieuſement,
Sans avoir vu la bonne & grande compagnie,
Qu'il n'eſt que deux partis à prendre dans la vie;
D'être un peu calotin, ou bien d'être ennuyeux.
Non, il n'en eſt point d'autre, il faut opter des deux.

Léandre vient ici ; qu'il décide la chofe.
Ne confentez-vous pas à ce que je propofe ?

CLOÉ.

Soit. J'y donne les mains. Quoique depuis un tems,
Il prenne tous vos airs & tous vos fentimens,
Je ne crois pas qu'il foit encor déraifonnable,
Jufqu'au point d'approuver un fiftême femblable.



SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ,

JULIE.

Vous venez à propos, Monſieur; préparez-vous
A juger un procès qui ſe forme entre nous.

LÉANDRE.

Je ne ſuis plus de robe.

JULIE.

Oh ! C'eſt la même choſe.
Vous y tenez encor.

LÉANDRE.

Plaidez donc votre cauſe.

JULIE.

Je ſoutiens la folie au-deſſus du bon ſens.
L'un a l'art d'ennuyer, l'autre plaît en tout tems.

CLOÉ.

Sous le nom d'enjoûment, & ſous un air d'aiſance,
Je dis qu'elle produit la vraie impertinence,
Défaut pernicieux, & vice déteſté,
Qui nous rend les fleaux de la ſociété ;

Et vouloir ſoutenir l'opinion contraire,
C'eſt dire qu'il eſt nuit, quand le jour nous éclaire.

LÉANDRE.

Madame, juſqu'ici j'ai penſé comme vous.
Il paroît que Julie eſt ſeule contre tous :
Mais, quoiqu'on ſoit d'abord choqué de ſon ſiſtême,
Je ſens qu'elle a raiſon contre la raiſon même.
Son ſentiment eſt vrai, tout bien examiné,
Et doit être ſuivi, loin d'être condamné.
Plus on regarde, & plus on voit que dans la vie
La raiſon & l'ennui marchent de compagnie;
Qu'elle eſt incompatible avec les agrémens,
Ce qui fait qu'il vaut mieux, en dépit du bon ſens,
Plaire par la folie & par l'extravagance,
Qu'ennuyer en gardant l'exacte bienſéance.

JULIE.

On ne peut mieux juger. Et, touchez-là, mon roi.
J'en ferai quelque choſe; il profite avec moi.

CLOÉ.

Malgré votre raiſon, vous vous laiſſez ſéduire.
Je plains votre foibleſſe, & je veux bien vous dire,
Monſieur, que cette idée, & que ces ſentimens
Eblouiſſent l'eſprit & choquent le bon ſens.
N'en déplaiſe à Julie, on peut être agréable,
On peut être enjoué, quoiqu'on ſoit raiſonnable.
La raiſon n'entend pas que l'on ſoit ennuyeux;
Elle condamne même un trop grand ſérieux;

A votre âge, sur-tout, veut qu'on se réjouisse :
Seulement elle oblige, & c'est avec justice,
D'avoir égard aux lieux, aux personnes, aux tems,
De tout faire à propos, de fuir les contre-tems.

JULIE.

Tout est fait à propos, s'il est fait avec grace,
La morale, à notre âge, est seule hors de place.
La gêne, les égards qu'accompagne l'ennui,
Ne furent jamais faits pour des gens comme lui.
Qu'un maussade, un barbon se soumette à l'usage,
Il fait bien ; c'est à lui qu'il convient d'être sage.
Il n'est pas né pour plaire, & seroit assommant,
S'il faisoit le gentil, le badin, l'amusant.
Le modeste bon sens doit être son partage.
Mais qu'un garçon aimable, & dans la fleur de l'âge,
N'ose donner l'essort à tout son enjoûment ;
Qu'il retienne captif un naturel brillant,
Qu'il n'ose se livrer à d'aimables folies,
Et qu'il étouffe en lui cent heureuses saillies,
C'est un meurtre dont rien ne sçauroit approcher,
Et de tout son pouvoir on le doit empêcher.
Il faut le rendre fou pour le rendre agréable.
L'ôter à la raison, c'est être charitable.

CLOÉ.

Si Léandre vous suit, vous le menerez loin ;
Mais de vous retenir, votre mere aura soin ;

Elle

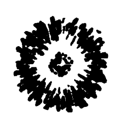
Elle veut vous parler ; venez, Mademoiselle :
Il est tems, avec moi, de vous rendre auprès d'elle.
Je dois vous avertir, de plus, que contre vous,
Avec quelque justice, elle est fort en courroux.
Je crains...

JULIE.

Vous avez tort ; car j'en fais mon affaire.
Je calmerai d'un mot toute cette colere.
On vient. C'est Dulaurier ; il marche gravement,
Et je veux lui donner le bon jour en passant.

LÉANDRE.

De tout vieux Domestique il rassemble les vices ;
Raisonneur, insolent, bavard, plein de caprices ;
Placé près de mon frere, il fait le Gouverneur ;
Grand ivrogne de plus, & mauvais rimailleur.



SCENE V.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ, DULAURIER.

JULIE.

AH! Monsieur Dulaurier, je suis votre servante.

DULAURIER.

Moi, votre humble valet.

JULIE.

Comment? Votre air m'enchante!
En perruque nouée, & la canne à la main,
La barbe faite. Hum, hum! Ce n'est pas sans dessein.

DULAURIER.

Vous badinez toujours.

JULIE.

La feinte est inutile.
Vous cherchez...

DULAURIER.

Il est vrai, je cherche mon pupille.

LÉANDRE.

Son pupille! Le fat!

DULAURIER.

Ne l'auriez-vous point vu?

LEANDRE, *d'un air malin.*

Là...

Demandez à Madame, elle vous le dira.

CLOÉ, *d'un air froid.*

Moi, je ne l'ai pas vu.

DULAURIER.

Je voudrois bien lui lire
Ce billet que son pere a bien daigné m'écrire.

LEANDRE.

Mon pere vous écrit?

DULAURIER.

Il me fait cet honneur;
Et j'ai reçu sa lettre en cet instant, Monsieur.
Quatre ou cinq jours plutôt on eût dû me la rendre;
Car la datte est du vingt.

LÉANDRE.

Monsieur, peut-on apprendre
Ce que l'on vous écrit, sans indiscretion?

DULAURIER.

Volontiers. De vous même il est fait mention.
(*Il tire ses lunettes.*)
Excusez, je suis vieux. Ce n'est pas-là ma lettre.

JULIE.

Qu'est-ce donc? Montrez-moi?

DULAURIER.

Non, non; c'est pour remettre
A Madame Mélite. Ecoutez mon billet.

JULIE, *ramassant le premier billet qu'il a laissé tomber, en croyant le remettre dans sa poche.*

Ramassons celui-ci, c'est sans doute un poulet :
Cachons-le, pour sçavoir ce qu'il dit à ma mere.

DULAURIER, *lit.*

Je n'ai pas pu me rendre à Fontenai comme je le croyois, mais je compte partir incessamment. J'écris à Mélite ; tu lui remettras ma lettre en main propre. Mande-moi si Valere n'est pas plus sage ; tu sçais que je t'ai chargé de veiller particulièrement sur sa conduite. J'ai appris avec plaisir qu'il étoit fort assidu auprès de Cloé. C'est une Dame de mérite, & très-capable de lui donner des leçons de monde & de sagesse.

LÉANDRE, *à Cloé d'un air railleur.*

Madame, il vous connoît.

CLOÉ.

Je sçais qu'il exagere.

DULAURIER.

Je ne puis plus trouver l'endroit où j'en étois,
Et je suis dérouté. M'y voilà, Monsieur. Paix.

(*il continue*)

Des leçons de monde & de sagesse. Ce qui me fait de la peine, c'est qu'on m'a dit en même tems que son frere n'est plus le même depuis qu'il aime Julie. Elle est remplie d'esprit & de charmes, mais je crains qu'il n'ait pris auprès d'elle un peu trop de sa vivacité, qui

me paroît extrême. Mande-moi au plutôt ce qui en est.

LISIMON.

LÉANDRE.

Faquin ! Ce dernier trait, vous l'ajoutez vous-même.

DULAURIER, *lui montrant la lettre.*

Lisez. *Vivacité qui me paroît extrême.*

JULIE.

Je suis vive, il est vrai, je ne m'en cache pas.

DULAURIER.

Vous voyez que de moi votre pere fait cas ;
Qu'il m'aime, me distingue, & qu'en toute manière..

LÉANDRE.

Vous méritez, Monsieur, sa confiance entière ;
Sans compter les vertus qu'on voit briller en vous ;
Comme d'être discret, sobre, modeste, doux,
D'effacer des valets la candeur ordinaire ;
Vous avez des talens dignes qu'on vous révere.
Vous êtes grand Poëte.

JULIE.

Ah ! je m'en réjouis.

CLOÉ.

J'ai vu de lui, vraiment, des couplets fort jolis.

DULAURIER.

Madame...

CLOÉ.

Avec esprit il tourne un Vaudeville.

DULAURIER.

J'ai sept ou huit Pont-neufs que l'on prise à la Ville.

Mais je ne fais plus rien déja depuis long-tems ;
L'esprit se sent du corps. Mes vers sont languissans,
Quelquefois seulement je corrige, Madame,
Ceux que Valere fait pour vous prouver sa flamme.

LÉANDRE.

Sa flamme ? Hem ! L'entent-il ?

JULIE.

C'est-à-dire, à présent,
Que Monsieur Dulaurier est Auteur consultant.

LÉANDRE.

Lorsqu'à l'examiner votre regard s'applique,
Trouvez-vous pas qu'il a l'air grand, l'air poëtique?

DULAURIER.

Ah ! Finissez, Monsieur. Vous vous raillez de moi.

LÉANDRE.

Je suis trop attentif à ce que je vous dois.

DULAURIER.

On ne se moque pas d'un homme de mon âge.

JULIE.

Nous ! Au grand Dulaurier faire un pareil outrage ?
Ah ! Nous respectons trop un Poëte divin,
Un sage sans défaut, s'il n'aimoit pas le vin.

DULAURIER.

Quand j'aimerois le vin, ce n'est pas votre affaire.
Les plus honnêtes gens en font leur ordinaire ;
Et quoique vous disiez, le vin le plus mousseux
De toute la Champagne, est bien moins dangereux,

Et dérange bien moins le cœur & la cervelle,
Que l'amour que l'on prend pour vous, Mademoiselle.

JULIE.

Que dit-il ?

DULAURIER.

Oh ! Je dis, en mots moins ambigus,
Que vous gâtez Monsieur, qu'on ne le connoît plus.

LÉANDRE.

Maraut !

CLOÉ.

Vous méritez tous les deux ces repliques,
En vous compromettant avec des domestiques,
En les entretenant d'un air trop familier.

JULIE, *à Cloé.*

Rentrons, Madame. Adieu, vieux pere Dulaurier.

(Elle lui tire la perruque en sortant.)

SCENE VI.

LÉANDRE, DULAURIER.

LÉANDRE.

JE ne sçais qui me tient qu'avec ta propre canne..

DULAURIER.

Oh ! Si vous me frappez, je ferai, Dieu me damne,
Le récit de la chose à Monsieur Lisimon,
De plus d'une manière, & de toute façon...

LÉANDRE.

Moi, je te donnerai mille coups d'étrivières
De plus d'une façon, de toutes les manières,
Si ta bouche fertile en insolens propos,
Jamais contre Julie, ose dire deux mots.

DULAURIER.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous déplaire;
Si je vous aimois moins, je serois moins sincère.
On vous a toujours vu poli, sage, prudent;
Et si vous n'êtes plus le même maintenant,
Je sçais bien, dans le fond, à qui l'on doit s'en prendre.
C'est...

LÉANDRE.

Prens garde, où ma main sur toi...

DULAURIER.

Daignez m'entendre.
C'est à votre valet, à ce gueux de Pasquin,
Que vous avez, Monsieur, mis dehors ce matin:
Loin de vous avertir avec art & sagesse,
Des fautes que fait faire une jeune Maitresse,
En valet petit maître, il vous applaudissoit
Dans les petits écarts où l'amour vous jettoit.
Lorsqu'on est approché d'un serviteur fidèle,
On se ressent bien-tôt des effets de son zèle;
Et, les trois quarts du tems, les domestiques sont,

Tout bien considéré, les maîtres ce qu'ils sont.
Je n'ose me citer ici, par modestie:
Mais votre frere a pris un autre train de vie :
Depuis que j'en ai soin il n'est plus éventé.
On m'en fait compliment enfin de tout côté.
Il écoute parler, & lorsqu'on l'interroge...

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH ! Monsieur, approchez, je faisois votre éloge.
Je disois à Monsieur, que j'étois fort content,
Que l'on voyoit en vous un heureux changement,
Et que, graces à mes soins, devenant raisonnable...

VALERE.

C'est bien à toi, vieux fat, que j'en suis redevable.

DULAURIER.

Vieux fat ? voilà deux mots qui vous coûteront cher,
Et je tiens-là de quoi vous apprendre à parler.
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere.
De la bonne encre. Adieu. Vous verrez. Laissez faire.

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE, *riant.*

IL le prend avec toi ſur un fort joli ton !

VALERE.

Le faquin ! Fier d'avoir vieilli dans la maiſon,
Se prévaut du pouvoir que mon pere lui donne.
Ah ! Sans cela, j'aurois étrillé ſa perſonne.
C'eſt un joug que mon cœur ne peut plus ſupporter ;
Je l'ai dit à Damon que je viens de quitter.

LÉANDRE.

Quoi ! Damon eſt ici ?

VALERE.

Non ; mais il va s'y rendre.
Il eſt préſentement chez le frere d'Alcandre,
Que je ſuis allé voir ce matin en chaſſant.

LÉANDRE.

J'en ſuis, parbleu ! j'en ſuis enchanté doublement.
Par lui je vais ſçavoir le ſuccès de l'affaire
Dont l'a chargé, pour nous, Alcandre avec mon pere.
Je me vois ſur le point d'être un homme important.
Si Damon réuſſit, que je ſerai content !
Qu'avec lui je vais rire & feſſer de Champagne !

VALERE.

Oui. Le grand sérieux qui par-tout l'accompagne,
Promet de grands plaisirs & beaucoup d'enjoûment !
Sur-tout quand il verra l'extrême changement
Que l'air de la campagne a fait en vous, mon frere.

LÉANDRE.

Ah ! Je vois qu'il n'est pas connu de toi, Valere.
En partie avec lui tu ne t'es pas trouvé.
Avec les jeunes gens il a l'air réservé :
Mais il est, dans le fond, très-bonne compagnie,
Et fait pour les plaisirs les plus doux de la vie.
Quand il connoît son monde & qu'il est assorti,
C'est un homme enchanteur, d'un rien tirant parti ;
Qui ranime un repas par cent traits agréables,
Et qui rassemble en lui tous les vices aimables ;
D'ailleurs, essentiel, ami des plus ardens,
Plein d'esprit, & jamais aux dépens du bon sens ;
Charmant dans le frivole, aigle dans les affaires,
Il a l'heureux talent d'allier les contraires ;
Propre à tous les emplois, il n'est d'aucun état,
Et, par délicatesse, a quitté le rabat.

VALERE.

Mais ce portrait me charme, il faut que je vous prie
De lier avec lui, mon frere, une partie ;
Je brûle de nous voir tous trois le verre en main.

LÉANDRE.

Nous aurons, si tu veux, ce plaisir dès demain.

VALERE.

Taupe. Adieu.

LÉANDRE.

Qui te presse ?

VALERE.

Une affaire.

LÉANDRE.

Demeure.

VALERE.

Non, non ; Cloé m'attend.

LÉANDRE.

Oh ! J'ai tort. Voilà l'heure
A laquelle tu dois prendre d'elle leçon.
Vous vous feriez gronder, allez, petit garçon.

VALERE.

Finissez ce discours, car il m'impatiente.
Je ne veux pas sur elle enfin qu'on me plaisante.

LÉANDRE.

Je vois ce qui te fâche, elle te gêne un peu.

VALERE.

Il est vrai, puisqu'il faut vous en faire l'aveu.
Elle a mille vertus, mais son humeur sévère
Contraint ma liberté, choque mon caractère.
Pour lui plaire j'ai beau garder certains dehors,
Je sens que dans le fond je fais de vains efforts.
Il faudra tôt ou tard que je rompe avec elle.
Et la sagesse enfin ne m'est pas naturelle.

LÉANDRE.

A la tentation gardes de ſuccomber,
Et ſonge que ton cœur ne pouvoit mieux tomber.
Il eſt certains momens que je te porte envie,
Et j'aimerois Cloé, ſi je n'aimois Julie;
A la vertu ſolide elle joint l'agrément.

VALERE.

Votre amour & le mien font mon étonnement;
Et je ne comprens pas quelle étoile ennemie
Me fait aimer Cloé, vous attache à Julie:
Ce contraſte marqué qu'on voit dans nos humeurs,
A faire un choix contraire eût dû porter nos cœurs.
Gêné dans vos écarts, contraint dans ma ſageſſe,
Nous ſommes, vous & moi, ſage & fou par foibleſſe.

LÉANDRE.

Je ſens combien Julie a ſur moi d'aſcendant,
Ma raiſon le combat, mais inutilement.
Dans tout ce qu'elle fait elle met tant de graces,
Que je me ſens forcé de marcher ſur ſes traces.
Entraîné malgré moi, j'y trouve tant d'appas,
Que j'aime mieux ſouvent m'égarer ſur ſes pas,
Et du bon ſens, pour elle, abandonner l'uſage,
Que de le reſpecter avec une plus ſage.
Nous y gagnons tous deux. Ton eſprit, tes écarts,
Demandoient une prude attentive aux égards,
Qui pût, mettant un frein à ta jeuneſſe ardente,

Sous le nom de Maitresse, être ta gouvernante.
C'est ce que dans Cloé tu trouves dans ce jour.
Et moi, j'avois besoin de prendre de l'amour
Pour quelque jeune objet qui, par sa gentillesse,
Egayât mon esprit, déridât ma sagesse,
Telle est enfin Julie.

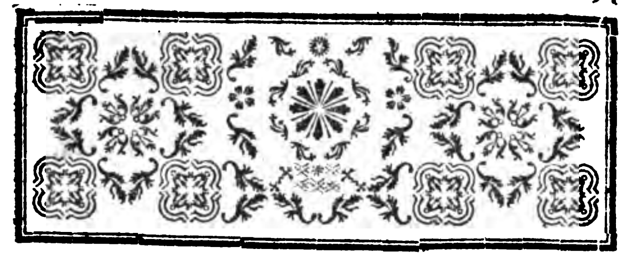
VALERE.

Oui; mais, tout franchement,
Près d'elle votre esprit s'égaye étrangement;
Il s'écarte par fois loin des bornes prescrites.

LÉANDRE.

Allons donc, mon cadet, vous passez les limites.
Vous même, qui voulez me donner des leçons,
Nous profiterons plus avec elle: sortons.
On ne prend les bons airs qu'en fréquentant les Dames,
Et, pour former les gens, ma foi, vive les femmes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLOÉ.

CLOÉ.

Votre frere se perd, & ce que j'ai prédit,
Vous le voyez, Valere, aujourd'hui s'accomplit.
L'aveugle passion qu'il a pris pour Julie,
Porte insensiblement son ame à la folie.
Cette jeune personne, enyvrant sa raison,
Lui fait boire à long traits un dangereux poison.
La scene du matin, passée en votre absence,
Prouve son changement & leur impertinence.
Il n'a pas fait ce pas pour rester en chemin,
Et Julie, à coup sûr, le menera grand train.
Telle est d'un premier choix l'importance infinie,
Qu'elle décide presque, & pour toute la vie :

De la beauté qu'on aime, à votre âge sur-tout,
On prend facilement & l'esprit & le goût;
Et c'est à sa sagesse, ou bien à ses caprices,
Que vous devez souvent vos vertus ou vos vices.

VALERE, *d'un air contraint.*

Autant que je le puis, autant que je le dois,
Je sens tout mon bonheur & le prix de mon choix.

CLOÉ.

Ce que vous dites-là, le pensez-vous dans l'ame?

VALERE.

En douter un instant, c'est m'offenser, Madame.

CLOÉ.

Votre discours le dit, mais non pas votre ton;
Je vois que je vous lasse à force de leçon.
Je vois que votre ardeur est par là réfroidie,
Et que tant de morale, à la fin, vous ennuie.

VALERE, *à part.*

Elle a quelque raison.

CLOÉ.

Si sur vos actions
Je vous donne pourtant quelques instructions,
Croyez que c'est l'effet d'une amitié sincère,
Et non d'un sot orgueil ou d'une humeur austère.

VALERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convaincu,
J'ai suivi vos conseils autant que je l'ai pu.

SCENE

SCENE II.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ.

LÉANDRE.

Vous voilà seule à seul. Je vous trouble peut-être.

CLOÉ.

Non, Monsieur; de rester vous êtes fort le maître.

LÉANDRE.

J'envie, à dire vrai, son bonheur dans ce jour,
Et je crois voir Venus entretenir l'Amour;
L'instruire tendrement, lui montrer l'art de plaire.
Mais vous ne dites mot, ni le fils, ni la mere?
(à Valere.)
Tu fais le langoureux? Allons, anime-toi.
Tu ne t'y prens pas bien. Tiens, tiens, regarde-moi.
Attaque-moi d'abord la place en militaire,
Prens des airs meurtriers, comme tu me vois faire.
Vois-tu cette mine, hem! Ce souris, ce regard,
Capable de percer un cœur de part en part?
Ce dernier est traître!

VALERE.

Oui, sûrement des plus traîtres;

C'eſt à faire jetter l'Amant par les fenêtres.

LÉANDRE, *baiſant Cloé.*

Puis, ſaiſiſſant la main, on prend d'un air courbé,
Un baiſer.... Celui-là, je le tiens d'un Abbé.

CLOÉ, *d'un air ſevère,*

Mais, Monſieur...

LÉANDRE.

Excuſez, c'eſt à la militaire,
Madame, & ſeulement pour inſtruire mon frere.

VALERE.

Cela ne vous va point, vous avez l'air gêné;
Pour la folie, on voit que vous n'êtes point né.

CLOÉ.

Prenez garde à la fin, la choſe eſt ſérieuſe.
Craignez l'impertinence, elle eſt contagieuſe.

LÉANDRE.

Si vous donnez ce nom, Madame, à l'enjouement,
A cette liberté qui produit l'agrément
Dont nous avons parlé tantôt avec Julie,
De m'en voir entiché, j'ai l'ame très-ravie:
L'impertinence....

VALERE.

Oui; mais vous vous trompez au choix,
Car il en eſt plus d'une, & j'en citerai trois.

Celle des gens d'épée, & c'est la séduisante :
Pour celle des Abbés, elle est affadissante :
Mais la pire des trois, si vous me consultez,
C'est celle de Robin dont vous vous ressentez.

LÉANDRE.

Mais je crois que sur moi tu veux tirer, mon frere?

CLOÉ.

Nous vous laissons, Monsieur...

VALERE.

C'est à la militaire.

SCENE III.

LÉANDRE, *seul.*

DAns sa plaisanterie, il est outré pourtant;
Je n'ai pas la fadeur que l'on reproche tant
A nos jeunes Robins, turlupins incommodes,
Peu versés dans les loix, & profonds dans les modes;
Grands Juges de Théâtre, amoureux du nouveau;
Célebres au foyer, inconnus au Barreau.
Mais, aveugle en ce point, peut-être je me flatte.
Sans s'en appercevoir, tous les jours on se gâte.
Mon frere pourroit bien n'avoir pas tout le tort;
Et dans le fond du cœur, je sens certian remord.

Vain ſcrupule, après tout ! Je ſuis jeune, & d'un âge
Où c'eſt preſque un défaut de paroître trop ſage.
On doit me pardonner de prendre un peu l'eſſor;
Je puis bien être fou deux ou trois ans encor.



SCENE IV.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

MOnsieur, je suis charmé, mais plus qu'on ne peut dire ;
Tout va le mieux du monde, & pour vous en instruire,
J'arrive exprès.

LÉANDRE.

C'est toi, cher Damon de mon cœur :
Comment te portes-tu? Je suis ton serviteur.

DAMON, *à part.*

Comment te portes-tu ? La frase est admirable !
Ce qu'on m'a dit de lui, me paroît véritable.
(*à Léandre.*)
Alcandre enfin....

LÉANDRE.

Dis-moi, si l'amour, par hasard,
A ton voyage aussi n'a pas un peu de part ?
Viens-tu voir la Marquise ? Elle est notre voisine,
Ou plutôt, entre nous, n'est-ce pas sa cousine ?

DAMON.

Il eſt bien queſtion de cela ?

LÉANDRE.

Cependant,
Chez elle on vous a vu vous rendre aſſidument,
Et l'on ſçait....

DAMON.

Oui ; l'on ſçait que l'eſtime & le zèle...

LÉANDRE.

De ce zèle vraiment tu donnois à la belle
Une preuve..... ce ſoir..... là..... que je vous ſurpris,
Sous un berceau de fleurs non-chalamment aſſis ;
Dans ces heureux momens, l'un & l'autre interdits;
Exprimant tout l'amour.... Ah ! Fripon, tu rougis ?

DAMON.

Je rougis, il eſt vrai, s'il faut que je m'explique ;
Mais c'eſt le tems mal pris, non le trait qui me pique ;
J'en rirois le premier dans une autre ſaiſon ;
Je ſçaurois vous répondre & ſur le même ton.
Mais lorſqu'auprès de vous, votre intérêt m'appelle,
Que je viens vous parler d'affaire eſſentielle,

Vous faites l'agréable & le mauvais plaisant,
Raillant mal-à-propos & même fadement ;
De tous les procédés c'est le moins supportable,
Et qui doit révolter tout esprit raisonnable.

LÉANDRE.

Je n'y prenois pas garde, en vérité, pardon.
Parlons de notre affaire. Eh bien! mon cher Damon,
Avons-nous obtenu cette place importante ?

DAMON.

Oui. Tout en même tems, répond à votre attente.
Alcandre & ses amis ont tant fait, qu'en ce jour,
Vous êtes sûr d'avoir l'agrément de la Cour.

LÉANDRE.

Que ne vous dois-je pas pour la bonne nouvelle !..

DAMON.

Pour votre bienfaicteur, réservez ce grand zèle ;
Je dois de ce détail lui rendre compte à lui.
Vous viendrez avec moi.

LÉANDRE.

Non pas pour aujourd'ui.

DAMON.

Mais rien n'est plus pressant.

LÉANDRE.

J'y suis fort inutile.

D'ailleurs, il est ici grave comme à la Ville.
Avec sa politique, il m'ennuie à la mort,
Il est toujours guindé, sérieux.

DAMON.

Il a tort,
Il devroit avec vous se rendre plus aimable;
Il faut l'en avertir. Quel travers effroyable!
Je ne puis m'empêcher d'éclater à la fin,
De m'impatienter avez-vous fait dessein?
Je ne vous connois plus à ces extravagances,
Et voilà la valeur de trois impertinences.

LÉANDRE.

C'est par sincérité que je te parle ainsi.

DAMON.

Et par sincérité, je dois vous dire aussi,
Qu'il ne vous convient pas, jeune comme vous êtes,
De tutoyer toujours les gens comme vous faites.
Quittez des airs si faux. Ils vous échaperoient,
Avec d'autres, Monsieur, qui s'en offenceroient.
C'est oublier d'ailleurs ce que vous allez être,
La dignité du rang où vous devez paroître.
Mais vous gardiez, n'étant que simple Magistrat,
Beaucoup mieux les dehors & l'air de votre état.

LÉANDRE.

On doit à la campagne avoir plus d'indulgence,
Je serois à Paris plus sur la bienséance,

DAMON.

Il eſt certains égards qu'on a tort de braver ;
En tous tems, en tous lieux, on doit les obſerver.

LÉANDRE.

Pour moi, dès que je ſuis dans un endroit champêtre,
Je ſuis d'une gayté.... dont je ne ſuis pas maître.

DAMON.

En ce cas-là, partez. Cet air ne vous vaut rien.

LÉANDRE.

Et pourquoi ?

DAMON.

C'eſt, Monſieur, ſouvenez-vous en bien,
Qu'à Paris, vous avez la raiſon en partage,
Et que vous la perdez en reſtant au Village.



SCENE V.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE.

MÉLITE, *à Damon.*

AH Bon jour, notre ami !

DAMON.

Je vous fais compliment,
Madame ; vous avez un visage charmant.

LÉANDRE.

Pour moi, depuis tantôt, je vous trouve embellie.
Mais félicitez-moi, Madame, je vous prie ;
Ce méchant homme-là, le croiriez-vous? D'honneur,
Est venu m'annoncer ma prochaine grandeur.
La Cour va me charger d'importantes affaires ;
Elle fait grace à l'âge en faveur des lumières.

MÉLITE, *à Damon.*

Son pere, dites-moi, ne vient-il pas nous voir ?

DAMON.

Madame, incessamment.

LÉANDRE.

Peut-être dès ce soir.

Car il eſt amoureux.

MÉLITE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De vous-même.
Je ſuis ſon confident, & je ſçais qu'il vous aime.

MÉLITE.

Mais vous prenez, Monſieur, certaines libertés
Qui ne conviennent pas, & vous vous écartez....

LÉANDRE.

Madame....

MÉLITE.

A vous parler ſans nulle flatterie,
Vous changez tous les jours auſſi-bien que Julie.
(ſe tournant vers Damon.)
Ils ſe gâtent tous deux.



SCENE VI.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE, JULIE.

DAMON, *sans voir Julie.*

IL eſt vrai, je crains bien....

JULIE.

Vous êtes bien-heureux, vous qui ne riſquez rien.

DAMON.

Ah! C'eſt un guet à pend. Pardon, Mademoiſelle:
Pourquoicontre les gens vous mettre en ſentinelle?

JULIE.

Pour n'être plus Abbé, vous n'en valez pas mieux.

LÉANDRE, *à Mélite.*

Ah! C'étoit en rabat un fripon dangereux!
En public retenu, mais hardi tête-à-tête,
Des plus fieres beautés il faiſoit la conquête;
Et par tout eſtimé, ſans être régulier,
Portoit ſous l'habit court le cœur d'un Officier.

MÉLITE.

Epargnez vos amis, vous êtes trop cauſtique.

DAMON.

Vous vous applaudiſſez de ce trait ſatyrique;

Mais, Madame veut bien que je vous dise ici,
Que rien n'est plus aisé que de railler ainsi ;
Et vous devez sçavoir qu'un trait ne coûte guere,
A qui veut se donner une libre carriere :
Quand c'est contre quelqu'un, la matiere fournit.
Et, dès qu'il dit du mal, un sôt a de l'esprit;
C'est, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte :
D'en avoir à ce prix un honnête homme a honte.

JULIE.

Eh ! fi, Monsieur, Eh ! fi ; vous faites le Pédant.

DAMON.

J'en suis fâché. Monsieur m'y force à tout moment.

JULIE.

Moi ! Dans vos sentimens je vous trouve gothique :
C'est le ton du grand monde, il faut être caustique.

MÉLITE.

Taisez-vous. Ce n'est pas à vous à raisonner ;
Je vous quitte, pardon. J'ai quelqu'ordre à donner.

DAMON.

Point de façon ; je suis ami de la famille.

MÉLITE.

Léandre, donnez-moi la main ; & vous, ma fille,
Gardez-vous de sortir sans ma permission.

JULIE.

Ah ! Je brûle déja de quitter la maison.

SCENE VII.

DAMON, JULIE.

JULIE, *à part.*

IL faut premierement que je m'en débarrasse.

(*à Damon.*)

Je voudrois bien, Monsieur, vous prier d'une grace.

DAMON.

De quoi?

JULIE.

C'est, s'il vous plaît, d'aller vous promener:
Car, je veux être seule, & vous m'allez gêner.

DAMON.

Quand vous priez les gens, c'est de si bonne grace,
Qu'on ne peut refuser. Je vous quitte la place.



SCENE VIII.

JULIE *seule, tirant une lettre.*

JE ſuis libre. Voyons notre lettre à préſent,
Je n'ai depuis tantôt pu trouver un inſtant.

(*Elle lit le deſſus,*)

Je ſuis impatiente... *à Madame Mélite*...
Bon ; c'eſt-là le Billet que je veux. Ouvrons vîte.
Diantre ! J'ai déchiré tout l'endroit du cachet,
Continuons toujours, & liſons le poulet.

(*Elle lit la lettre.*)

Je ne puis plus ſupporter votre abſence. Je brûle ....
Ah ! Voilà qui promet du touchant & du tendre.
Je voudrois, pour en rire, avoir ici Léandre.
Je le vois.



SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE, *appellant Léandre & lui faisant signe du doigt.*

St, St, St; venez, approchez-vous:
Je veux vous régaler.

LÉANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LÉANDRE.

Par ma foi, c'est de lui; voilà son caractère.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Dulaurier l'a laissé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramassé.
Mais, voyons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Je brûle, ma charmante,
Comme il se passionne ! Oh ! ce début m'enchante.

JULIE.

Monsieur, n'est-il pas vrai que cela fend le cœur ?
Ecoutez, écoutez. Voici bien le meilleur.

(*Elle continue.*)

J'ai mille choses à vous dire, que je vous ai déja dites ; mais qu'il faut que vous écoutiez une fois sérieusement. Vous sçavez que je vous ai aimée avant votre mariage, que mon amour ne s'est jamais démenti un seul instant, & que vingt ans ne l'ont pas ralenti.

Ah ! Cela fait trembler. Quelle constance horrible!

LÉANDRE.

Qui l'eût cru, que mon pere eut le cœur si sensible ?
C'est-là ce qu'on appelle un héros de Roman !

JULIE.

En tient-il le papa pour ma chere maman ?
Ce billet est divin ; j'en veux tirer copie.

LÉANDRE.

Oui-da... Mais, vertubleu ! vous avez tort, Julie,
D'avoir décacheté le billet que voilà ;
La suite en est à craindre, on s'en apperçevra.

JULIE.

Ne songeons maintenant qu'au plaisir qu'il nous cause,

Puis nous remédirons, s'il se peut, à la chose,

(*Elle poursuit.*)

Vous n'avez rien à m'opposer, notre âge est sortable, aussi-bien que nos inclinations. Vous avez trente ans, & j'en ai quarante.

LÉANDRE.

Vous vous en dérobez, mon pere, plus de dix.

JULIE.

Il fait grace à ma mere au moins de cinq ou six.

(*Elle reprend.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flamme?

LÉANDRE.

Tudieu, qu'il est pressant !

JULIE.

Que tardez-vous, Madame;
A faire mon bonheur en couronnant ma flamme?
Mais rien n'est si charmant que ces paroles-là !
On croiroit qu'elles sont d'un nouvel Opera.



SCENE X.

LÉANDRE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER, *entrant en homme qui cherche.*

J'Ai beau courir, chercher.. Mais Julie & Léandre
Lisent seuls une lettre. Approchons pour entendre.

JULIE.

Achevons au plutôt de lire le poulet.

(*Elle lit.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flamme? J'irai vous en presser au plutôt. LISIMON.

DULAURIER.

Je n'en puis plus douter, & voilà mon billet.
Que vois-je! Malheureux, que venez-vous de faire?
Décacheter & lire un billet de son pere,
(*à Julie.*)
Ecrit à votre mere, & dont je suis chargé!
Où sommes-nous? ô tems! ô mœurs! Tout est changé.

JULIE.

Mais, Monsieur Dulaurier.....

DULAURIER.

Ayant surpris mon zèle,
Vous me l'aurez tantôt volé, Mademoiselle :
Dérober un dépôt ! le crime est des plus grands.
C'est aller ... c'est aller contre le droit des gens !

JULIE.

Mais, vieux fou, le billet que nous venons de lire,
N'est point du tout celui que vous prétendez dire.

DULAURIER.

A d'autres ! Ce billet est signé, LISIMON.

LÉANDRE.

On doit en être cru, quand on vous dit que non.

DULAURIER.

Oh ! J'en crois mon oreille, & je vais au plus vîte
M'en plaindre & conter tout à Madame Mélite.
Ce sont des procedés indignes.

LÉANDRE,

Alte-là.

JULIE, *présentant le billet.*

Pour un mauvais billet, que de bruit ! Le voilà.

DULAURIER.

Moi, dans l'état qu'il est, je ne veux pas le prendre ;
Ainsi décacheté, le moyen de le rendre ?

LÉANDRE.

Il faut le supprimer.

DULAURIER.

Je suis votre valet.

LÉANDRE.

Si tu parles, maraut, jamais de ce billet,
Je t'assomme.

JULIE.

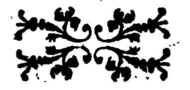
Il ne faut lui couper qu'une oreille,
S'il dit rien.

DULAURIER.

Grand merci. La grace est sans pareille.

JULIE, *à Léandre.*

Sortons vîte. Venez chez Hortense un moment.



SCENE XI.

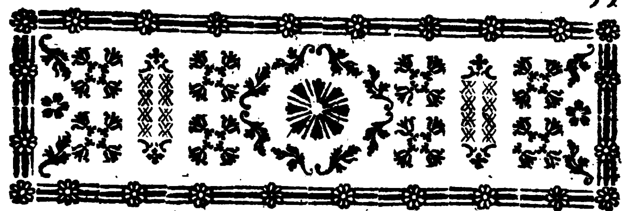
DULAURIER, *seul.*

Moi, j'attens pour parler, son pere seulement ;
Et je leur ferai voir dans cette conjoncture,
Que Dulaurier est ferme, & qu'il fuit l'imposture.

Fin du second Acte.







ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, JULIE.

LÉANDRE.

Avec quelque raison votre mere est fâchée ;
Nous en avons trop fait, & la lettre lâchée....

JULIE.

Que les parens sont sots avec leur sérieux !
On ne peut un moment badiner avec eux.
Je vais sur ce sujet être plus circonspecte,
Le foible de ma mere est que je la respecte.

LÉANDRE.

A-t-elle tout le tort ? Parlons de bonne foi;
N'étoit-ce pas assez d'en rire vous & moi,
Et devions-nous, Julie, avoir tant d'imprudence,
Que d'en railler par-tout & même en sa présence ?

JULIE.

Allez-vous là-dessus me faire un long sermon,
Et m'ennuyer, Monsieur, à force de raison ?

SCENE II.

LÉANDRE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE sors d'une maison où l'on m'a fait entendre
Des choses que de vous je suis fâchée d'apprendre.
Je viens pour vous en faire un reproche à tous deux.

JULIE.

Mais, c'est une gageure ! & chacun en ces lieux
Viendra...

DAMON.

Mademoiselle, il n'est pas tems de rire ;
La chose est sérieuse, & je dois vous la dire :
Tout le monde est ici contre vous déchaîné.
A votre égard, Monsieur, je demeure étonné ;
Vous allez contre vous indisposer Alcandre,
Dans le tems que de lui vous devez tout attendre,
Et vous venez de rompre en visiere aujourd'hui,
A des gens pleins d'honneur qui viennent avec lui ;
Vous riez à leurs nés, entraîné par Julie,
Et, fort impoliment, leur faussez compagnie ;

Ensuite vous sortez, vous allez chez les gens,
Plaisanter là-dessus, & rire à leurs dépens :
Vous étendez vos traits jusques sur votre pere.

(en montrant Julie.)

D'un prétendu billet qu'il écrit à sa mere,
Vous montrez la copie, & vous allez conter
L'histoire de sa flamme à qui veut l'écouter.
Qu'il est honteux pour vous, qu'il est doux pour Valere,
Qu'on vous voye effacer tout ce qu'il a pu faire !
Si votre pere vient à sçavoir tout cela,
Songez-vous bien alors quel éclat il fera ?
De son juste courroux vous avez tout à craindre ;
Et serez malheureux, Monsieur, sans être à plaindre.

LÉANDRE.

Il suffit ; je serai plus prudent désormais.

JULIE.

Ce n'est qu'un badinage, & tous ces petits traits...

DAMON.

Pour rester dans l'erreur, vous êtes trop aimable,
Et moi, pour vous tromper, je suis trop véritable.
Vous avez le cœur noble & le naturel bon ;
Mais vous êtes trop vive, & manquez de raison.
Vous bravez les égards, sans être au fond méchante.

Si Léandre, arrêtant votre ardeur imprudente,
De vous ſervir de guide avoit la fermeté,
Il tourneroit à bien cette vivacité;
Son amour par degrés vous rendroit raiſonnable,
Et vous ſeriez alors une fille adorable.
Mais, ſoit malgré lui-même, ou par contagion,
Il laiſſe, auprès de vous, endormir ſa raiſon.
Vos graces, par malheur, ont l'art de le ſéduire;
Il ſe laiſſe mener, au lieu de vous conduire.

JULIE.

Que voulez-vous donc dire avec cet entretien?
Si je mene Monſieur, je le mene fort bien.

DAMON.

Vous le menez très-mal; ſoit dit ſans vous déplaire:
Il devient, graces à vous, tel qu'on a vu ſon frere.
Vous le précipitez dans vos égaremens;
Et l'on eſt ſi choqué de vos traits imprudens,
Qu'afin qu'aucun des deux aujourd'hui ne l'ignore,
Du nom d'impertinens, par-tout, on vous honore.

JULIE.

Nous ſommes d'âge à l'être, & le mal n'eſt pas grand.

LÉANDRE.

Mais le monde ſe trompe, & dans ſon jugement...

DAMON.

Vous vous trompez-vous-même, & dans l'impertinence,

On va toujours, Monſieur, plus loin que l'on ne penſe;
C'eſt un terrein gliſſant, & qui trompe d'abord;
Aiſément on y tombe, avec peine on en ſort;
Et, dès qu'on eſt plongé dans cette bourbe épaiſſe,
On prend pour enjoûment, on prend pour gentilleſſe
Et pour des traits d'eſprit, des écarts de bon ſens,
Et d'un cerveau brûlé les délires fréquens.

LÉANDRE.

Ce diſcours eſt ſenſé, mais on peut être ſage...

JULIE.

Ce diſcours, ce diſcours n'eſt qu'un pur radotage.

DAMON.

Le pis eſt...

JULIE.

Le pis eſt qu'on peut, avec raiſon,
Vous appliquer, Monſieur, votre comparaiſon:
Mais de tous ces propos, pourquoi me mettre en peine?
Sçais-je pas qu'il radote une fois la ſemaine?
C'eſt aujourd'hui le jour.

DAMON.

Ç'en eſt trop: je ſuis las
De prêcher la raiſon à qui ne l'entend pas.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LÉANDRE, JULIE.

LÉANDRE.

DAmon ſort tout fâché. J'ai regret qu'il nous quitte ;
Je crois qu'il a raiſon ; car enfin je médite ...

JULIE.

Tant pis ; vous avez tort, Monſieur, de méditer.

LÉANDRE.

On doit...

JULIE.

On doit me croire & ne pas l'écouter.

LÉANDRE.

Mais il faut conſulter quelquefois dans la vie,
La raiſon, le bon ſens.

JULIE.

Fi, le bon ſens ennuie :
Vous-même qui plaiſez par mille traits ſaillans,
Vous n'avez de l'eſprit que faute de bon ſens.

LÉANDRE.

Souffrez du moins, ſouffrez que je vous repréſente...

JULIE.

Moi, je ne souffre rien.

LÉANDRE.

Vous êtes étonnante !

JULIE.

Et vous l'êtes bien plus avec votre raison.
C'est peu de vous livrer à la réflexion,
De m'en empoisonner vous avez la malice.
Et vous m'aimez, Monsieur ?

LÉANDRE.

Quelle est votre injustice !
Non, on n'aima jamais avec plus de transport ;
Cette même raison qui vous choque si fort,
Elle a beau m'éclairer, pour vous plaire, Julie,
A chaque heure du jour je vous la sacrifie.
Instruit de mes devoirs, pour vous seule j'en sors,
Et vous imite en tout, malgré tous mes remords.

JULIE.

Et moi, Monsieur, malgré votre air mélancolique,
Malgré l'ennui qu'il porte & qu'il me communique,
Et malgré cent discours propres à m'assommer,
Je vous souffre, & suis foible assez pour vous aimer.

SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monſieur Reiter eſt-l'à, Monſieur, qui vous demande.

JULIE.

Je ſuis ! C'eſt le parent de la Dame Allemande.

LÉANDRE, *à Julie.*

(à la Fleur.)

Antendez. Va, dis-lui...

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que je dirai ?

LÉANDRE.

Qua je n'ai pas le tems, que je le manderai.

LA FLEUR.

Je ne lui ferai pas de réponſe ſemblable ;
Je le connois, Monſieur, il eſt brutal en diable.

LÉANDRE.

Qu'il entre donc.

JULIE.

Parlez à cet homme d'un ton,
Qu'il ne remette plus le pied dans la maison.

(Elle sort.)



SCENE V.

LÉANDRE, MONSIEUR REITER, LA FLEUR.

LÉANRE, *à part.*

IL faut rompre avec lui d'une façon polie.

(*haut.*)

Un fauteuil à Monſieur. Seyez-vous je vous prie.

(*La Fleur tire un fauteüil, & puis ſort.*)

M. REITER.

Ah! C'eſt être civil trop exceſſivement;
Comme un bon Etranger traitez-moi franchement.

LÉANDRE *d'un air important.*

On ſçait trop...

M. REITER.

Entre nous, la meilleure manière,
Eſt toujours la plus ronde & la plus familière.

LÉANDRE.

On ſçait ce qu'on vous doit; & quand j'agis ainſi...

M. REITER.

Pour vos amis, Monſir, vous êtes trop poli,

Et

Et vous ne l'êtes pas assez envers les Dames :
Moi, plus grossier que vous, respecter mieux les femmes.

LÉANDRE, *d'un ait de Seigneur.*

Expliquez-vous, de grace, & daignez être assis.

M. REITER.

Moi, me trouver fort bien, Monsir, comme je suis :
Cette civilité dont vous m'êtes prodigue,
Je vous l'ai déja dit, me choque & me fatigue ;
Ces petits airs Seigneurs n'être pas de mon goût.
Ne me protégez point.

LÉANDRE.

Eh bien ! parlons de bout,
Parlons. Puis-je vous être utile à quelque chose ?
De ce qui vous amene apprenez-moi la cause :
Mais, Monsieur, dépêchons, je suis pressé du tems.

M. REITER.

Pour ménager, Monsir, vos précieux momens,
Sçachez-donc que je viens vous faire ici reproche,
D'avoir si mal reçu ma parente très-proche.
D'une Dame comme elle on ne rit pas au né,
Elle en est très-choquée, & moi très-étonné ;
C'est manquer grandement à cette politesse

Dont vous faites parade, & qu'en France on professe;
On ne doit pas quitter si brusquement les gens.
Ce façon-là d'agir est des plus insultans:
Si vous voulez, Monsir, que notre amitié dure,
Il faut pour réparer une pareille injure,
Venir chez ma parente avec moi maintenant,
Lui faire là-dessus un petit compliment.

LÉANDRE, *en le contrefaisant.*

Un petit compliment? La mode en est passée;
D'ailleurs, votre parente a tort d'être offensée:
Et, s'il m'est échapé de rire ce matin,
C'étoit de souvenir, & sans aucun dessein.

M. REITER.

Vous regardiez alors Madame la Baronne,
Et dans le même tems, la petite personne
Près de qui vous étiez, faisoit de grands éclats,
Et la contrefaisoit, en vous parlant tout bas.

LÉANDRE.

Eh bien! Monsieur Reiter, quand nous aurions ri d'elle,
Faudroit-il pour cela m'en faire une querelle?

M. REITER.

Comment! Vous insulter, par un titre indiscret,
Ma Cousine germaine, & moi rester muet?

LÉANDRE.

Ma Cousine germaine ! Oh ! Le plaisant scrupule !
Fût-elle votre sœur, dès qu'elle est ridicule,
Au lieu de vous piquer d'être son Chevalier,
Vous devez au contraire en railler le premier.
Afin qu'à cet égard vous n'ayez rien à dire,
De tous les miens, Monsieur, je vous permets de rire :
Car j'ai, graces au Ciel, tout un tas de parens,
Les plus originaux & les plus plates gens ;
N'en épargnez aucuns, mettez-les tous en pièces,
Cousines & Cousins, Oncles, Tantes & Nièces ;
Je veux non seulement vous les abandonner,
Mais vous aider encor, moi-même à les berner.

M. REITER.

Et m'abandonnez-vous, ainsi que vos parentes,
Vos Maîtresses, Monsir, qui sont impertinentes,
Qui causent entre-nous ces petits démêlés ?

LÉANDRE.

Qui sont-elles, Monsieur, ces Maîtresses ? Parlez.

M. REITER.

Et c'est, sans la nommer, la petite Julie.

LÉANDRE.

Arrêtez. Sur ce point j'entens peu raillerie.

M. REITER.

Vous vous croyez permis de rire impunément
D'une Dame estimable, & dont je suis parent?
Et vous trouve mauvais, quand on appelle ensuite
Un enfant sans raison, du nom qu'elle mérite ?
Si vous, Monsir, en France, avez de ces façons,
Oh! par la ventre! Moi, vous donner des leçons.

LÉANDRE.

Vous ?

M. REITER.

Oüi ; Reiter, Reiter, vous apprendroit à vivre,
Si vous être...

LÉANDRE.

Sortez, je suis prêt à vous suivre.

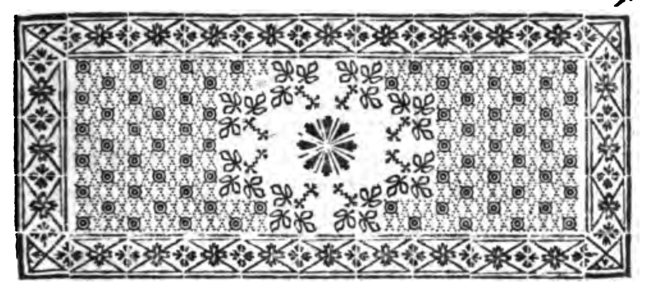
M. REITER.

Vous, échappé de Robbe, attaquer mon valeur?

LÉANDRE.

Quelque état qu'il professe, un François a du cœur.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE *seule.*

IL faut qu'à Dulaurier on ait surpris la lettre,
Que je sçais qu'en main propre il devoit me remettre;
Je soupçonne une chose, il faut la pénétrer.
Je veux sçavoir de lui... Mais je le vois entrer.

SCENE II.

MÉLITE, DULAURIER.

DULAURIER, *d'un air effaré.*

LÉandre...

MÉLITE.

Eh bien?

DULAURIER.

Se bat, Madame!

MÉLITE.

Est-il possible!

DULAURIER.

Ah! Moi-même j'ai vu ce spectacle terrible!
J'ai vu briller de loin les flamberges en l'air!
Il s'égorge, vous dis-je, avec Monsieur Reiter.

MÉLITE.

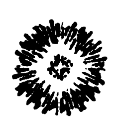
Ah! Quel malheur affreux!

DULAURIER.

Sans tarder davantage,
Je vais chercher Damon pour arrêter leur rage.
Je sens que les momens sont précieux.

MÉLITE.

Oui. Va:
S'il en est tems encor, il les séparera.



SCEEE III.

MÉLITE *seule, se laissant aller sur un fauteuil.*

JE me meurs ! Je n'en puis plus ! J'expire !

SCENE IV.

MÉLITE, CLOÉ.

MÉLITE.

AH ! Cloé ! vous voilà. Que venez-vous me dire ?
Léandre est-il vivant, ou Léandre est-il mort ?
Ah ! Si vous le sçavez, apprenez-moi son sort.
Tout mes sens sont saisis d'une frayeur mortelle.
Parlez.

CLOÉ.

Je n'en sçais pas encore de nouvelle.
Le malheur, comme vous, m'afflige au dernier point :
Mais je l'appréhendois, il ne me surprend point.

MÉLITE.

Eh ! Qui pouvoit prévoir cette suite cruelle,

Et qu'ils s'égorgeroient pour une bagatelle ?
Je ſuis au déſeſpoir ! Je crains tout pour ſes jours.
Damon arrivera trop tard à ſon ſecours.

SCENE V.

MÉLITE, CLOÉ, VALERE.

VALERE.

TRiomphe! Honneur! Victoire. Ah! Meſdames, mon frere
Vient de faire un exploit digne d'un Mouſquetaire.
Il s'eſt contre Reiter battu très-vaillamment,
On les a ſéparés dans ce même moment.

MÉLITE.

Ah ! Je reſpire enfin. Vous me rendez la vie.

CLOÉ.

Le combat détourné me conſole en partie.

MÉLITE.

Il eſt bon d'étouffer cette affaire en naiſſant,
Et j'y vais travailler très-ſérieuſement.

SCENE VI.

CLOÉ, VALERE.

CLOÉ.

MOi, dans ce qu'il a fait j'approuve fort mon frere ;
J'en suis presque jaloux.

CLOÉ.

Vous avez tort, Valere.
Vous devez le blâmer au lieu de l'applaudir ;
Et vous parlez ainsi, faute d'approfondir.
Cette affaire est pour lui cruelle, épouvantable.
De se l'être attirée il n'est pas excusable.
Voilà le précipice où sa maîtresse enfin,
Imperceptiblement, l'à conduit par la main;
Et vous verrez dans peu, par une suite affreuse,
Combien l'impertinence est en soi dangereuse.



SCENE VII.

VALERE, CLOÉ, JULIE.

JULIE.

JE ne vois point Léandre, où s'est-il donc caché?
Pour le féliciter je l'ai par-tout cherché.
Je brûle . . .

CLOÉ.

Vous venez d'illustrer sa mémoire.
Il vous revient au moins la moitié de la gloire:
Il n'auroit pas, sans vous, exercé sa valeur.

JULIE.

Vous croyez m'offenser, vous me faites honneur.
Vous avez vos talens, & j'ai mes avantages:
Je forme des Héros, si vous formez des Sages.

CLOÉ.

On est prêt de vous croire, ou du moins ébloui:
Mais Léandre paroit, je vous laisse avec lui.



SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE, JULIE.

JULIE, *à Léandre.*

AH ! Je vous attendois avec impatience.
Venez qu'on vous embrasse, & qu'on vous récompense.

LÉANDRE, *embrassant Julie.*

Un tel prix m'est bien doux.

VALERE.

Après votre haut fait,
Vous méritez, Monsieur, d'arborer le plumet.

LÉANDRE.

Plus que vous ne pensez cet éloge me flatte.

VALERE.

Mon frere, souffrez donc qu'ici ma joye éclate.

JULIE.

Une action si belle augmente de moitié
Mon estime pour vous & ma vive amitié.
J'aime les braves gens plus qu'on ne sçauroit dire ;
Les armes ont sur-tout un charme qui m'attire.
Si de naître garçon j'avois eu le bonheur,

J'aurois été d'épée, & vive ſur l'honneur.
J'aurois ſçu me tirer joliment d'une affaire ;
Je ſuis à redouter, ſur-tout dans ma colere.

LÉANDRE.

Il eſt vrai, vous avez le regard meurtrier ;
On ſe déffendroit mal contre un tel Cavalier.

JULIE.

Mais dans mon genre auſſi je me ſuis ſignalée.
Madame la Baronne, ah ! Je l'ai régalée !
Je l'ai dans mon chemin trouvée au même inſtant,
Que vous meniez Monſieur Reiter tambour battant.
Elle venoit alors de ſe plaindre à ma mere,
De ce que nous oſions tous deux la contrefaire.
Je l'ai ſçu relever là deſſus comme il faut.
Elle a voulu d'abord me parler d'un ton haut :
Mais ſur elle bien-tôt j'ai ſaiſi l'avantage
Au point qu'elle étouffoit & bégayoit de rage.
Il faut qu'un dernier trait couronne nos exploits.
Ecoutez, mes amis, tenons conſeil tous trois.
Je veux à notre gloire aſſocier Valere.

VALERE.

C'eſt trop d'honneur, vraiment, que vous me voulez faire.

JULIE.

Messieurs, la place est prise, il faut la saccager.

LÉANDRE.

Me voilà prêt à tout. Je brave le danger.

JULIE.

Imaginons ensemble une pièce sanglante
Pour achever Reiter, & sur-tout sa parente.
Cherchons tous.

VALERE.

Je n'ai pas d'imagination.

LÉANDRE.

Je me charge, pour moi, de l'exécution.

JULIE.

Attendez, d'un beau feu mon ame est possedée.
Il me vient tout-à-coup une excellente idée.
Faites-moi tous les deux des couplets bien mordans.
Mais des couplets à mettre au désespoir nos gens;
Que, sans perdre un moment, chacun de vous y rêve:
Il faut que de douleur notre Baronne en crêve.

LÉANDRE.

De mon frere, morbleu! que n'ai-je le talent!
La Baronne seroit chansonnée à l'instant.

JULIE.

Versifions, courage, allons mon cher Valere,

La palme vous attend au bout de la carriere.

VALERE.

Bon !

JULIE.

Vîte, rimez donc.

VALERE.

Je ne puis pas, d'honneur.

JULIE.

Vous voulez qu'on vous prie ?

LÉANDRE.

Allons, tu fais l'Auteur.

VALERE.

Si j'étois découvert.

JULIE.

Vous êtes ridicule.

LÉANDRE.

Oh ! Parbleu ! pour t'ôter jusqu'au moindre scrupule,
Nous répandrons le bruit qu'ils sont de Dulaurier.

JULIE.

C'est bien dit. Sous son nom il faut les publier.

VALERE.

Contre ce dernier trait je ne puis me défendre,
Et par mon foible enfin vous venez de me prendre.
Je trouve le moyen de me vanger de lui,

Je veux que ſûr ſon dos tout retombe aujourdh'ui.

LÉANDRE.

Cours vîte y travailler.

VALERE.

Oui ; je ſors pour les faire.
Dans deux tours de jardin, vous aurez votre affaire.



SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE.

De les désespérer je me fais un plaisir.

LÉANDRE.

Et moi, de vous aider à vous bien réjouir.

JULIE.

De voir nos couplets faits je suis impatiente.
Je veux sous leur fenêtre, oui, je veux qu'on les
chante.
Je voudrois bien sçavoir alors ce qu'ils diront,
Et voir, dans ce moment, les mines qu'ils feront.

LÉANDRE.

Quelqu'un vient. C'est Damon. Comment! il nous
évite.

SCENE

SCENE X.

LÉANDRE, DAMON, JULIE.

LÉANDRE.

DAmon, de grace, un mot. Où courez-vous si vîte ?
Pourquoi me fuir ainsi ? Dites-m'en le sujet.

DAMON.

Je n'ai rien à vous dire.

JULIE.

Après ce qu'il a fait,
Vous ne répondez rien ?

DAMON.

Je n'ai rien à répondre.

JULIE.

Mais, depuis quelque tems, il devient hypocondre.
Il est d'une réserve... & d'une gravité...
Damon n'est plus Damon, le voilà tout Cloé.
J'ai pour vous de l'estime, elle est juste sans doute;
Mais, si vous persistez, vous l'allez perdre toute.
Elle est digne, Monsieur, que vous en fassiez cas.
Vous sçavez que mon cœur ne la prodigue pas.

DAMON, *à Léandre.*

Adieu. Je vous dirois des vérités trop dures.

LÉANDRE.

Demeurez. Dussiez-vous me dire des injures.
J'ai pris en bonne part toujours tous vos avis.

DAMON.

Vous auriez bien mieux fait de les avoir suivis.

LÉANDRE.

De vos plaintes ici je ne vois point la cause.

JULIE.

Mais, toute la journée, on ne fait autre chose.

DAMON.

Mais vraiment on a tort, & vos faits glorieux....

JULIE.

Oh! quand vous sermonez, vous êtes ennuyeux.
Vous vouliez nous quitter, & c'est moi qui vous quitte.
La morale m'assomme, & je sors au plus vîte.



SCENE XI.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

Je vois avec douleur...

LÉANDRE.

Quoi?

DAMON.

Que par cet éclat,
Vous vous êtes perdu, Monsieur, dans votre état.

LÉANDRE.

Moi! Monsieur, & pourquoi?

DAMON.

Vous êtes dans l'yvresse,
Et vous ne sentez pas le malheur qui vous presse.
Votre derniere affaire...

LÉANDRE.

Auprès des gens de cœur
Doit me faire, sans doute, infiniment d'honneur;
Son éclat ne sçauroit ternir ma renommée.

DAMON.

Par tous les gens sensés elle sera blâmée;
Et vous allez, dans peu, ressentir par l'effet,

Le tort que dans le monde elle vous aura fait.

LÉANDRE.

Mais on doit se défendre alors qu'on nous outrage.
Faut-il être Officier pour avoir du courage ?

DAMON.

Avec Monsieur Reiter vous avez tout le tort.
Loin de vous excuser, vous l'avez pris d'abord
Et d'un air & d'un ton...

LÉANDRE.

Oh ! celui-là me blesse.
Je l'ai reçu, Monsieur, mais d'une politesse...

DAMON.

Tout-à-fait insultante, & sentant le Seigneur,
Telle que vous l'auriez pour votre inférieur.

LÉANDRE.

Du moins à la valeur vous devez faire grace ;
Car c'est une vertu...

DAMON.

Quand elle est en sa place,
Qu'elle a de son côté le droit & la raison,
Et qu'elle ne fait rien qui soit hors de saison ;
Mais, si-tôt qu'elle insulte, & suit un vain caprice,
De vertu qu'elle étoit, elle devient un vice :
Et la victoire due à la seule fureur,
Attire du mépris, au lieu de faire honneur.

Ce discours est si vrai, Monsieur, que votre affaire
Seroit très à blâmer, même dans votre frere;
A plus forte raison, un homme comme vous,
Qui doit représenter, servir d'exemple à tous.

LÉANDRE.

Quoique vous en disiez, je suis très-excusable.

DAMON.

Non; eussiez-vous raison, vous seriez très-blâmable.
Le rang qu'on doit tenir veut être respecté.
A voir votre action par son plus beau côté,
Dans un jeune Officier elle seroit brillante;
Mais dans un homme grave elle est toujours choquante.
Chacun de son état doit avoir les vertus.
La vertu qu'on déplace, en un mot, ne l'est plus;
Elle donne, au contraire, un ridicule extrême,
Qui n'est pas effacé par la victoire même.
C'est inutilement qu'on vous le cacheroit.
Vous venez de vous perdre; & ce malheureux trait,
Comblant tous vos écarts par l'éclat qu'il va faire,
Sur eux, aux yeux de tous, portera la lumière.
Vous allez devenir la fable de la Cour,
Le mépris de la Ville, & l'histoire du jour.
On citera par-tout vos traits d'impertinence.
Ce malheur vous arrive, en quelle circonstance!

Tout prêt de parvenir au rang le plus brillant,
Dont vous vous excluez par-là honteusement :
Ce qui vous charge encor d'un nouveau ridicule,
Et, tout prêt d'avancer, pour jamais vous recule.

LÉANDRE.

Que me dites-vous-là ? Vous m'allarmez enfin.
Vous croyez que ce coup m'arrête en mon chemin?

DAMON.

Il faut, en vérité, pour en douter vous-même,
Que votre aveuglement, Monsieur, soit bien extrême.
Vous avez insulté, dans cette affaire-ci,
Votre premier patron, votre meilleur ami.
D'Alcandre vous avez épuisé la tendresse.
D'agir encor pour vous s'il avoit la foiblesse,
Des plus honnêtes gens il se verroit berner,
Et, par respect pour lui, doit vous abandonner.
Vous avez, dans ce jour, choqué toute la terre ;
Tout le monde, à son tour, va vous livrer la guerre;
Et vous devez tout craindre en cette extrémité,
D'un pere contre vous justement irrité.

LÉANDRE.

Comment ! Monsieur, comment ! des riens, des bagatelles
Traîneroient après soi des suites si cruelles ?

DAMON.

Qu'appellez-vous des riens? Ce n'en sont plus, vraiment;
C'est le comble, Monsieur, de tout égarement.
Toujours dans ses progrès, telle est l'impertinence,
Elle est imperceptible, & foible en sa naissance;
Et c'est, pour ainsi dire, un simple filet d'eau
Qui du commencement forme un léger ruisseau;
Puis, accru tout-à-coup, c'est un torrent rapide
Qui part & nous entraîne où sa fureur le guide.
On se ressent toujours de ses impressions;
Et ce vice ressemble aux grandes passions.
Non; la fureur du jeu n'est pas plus ruineuse.
La crapule n'est pas plus basse, plus honteuse;
Et je vous aimerois autant, ou peu s'en faut,
Yvrogne ou bien joueur, qu'atteint de ce défaut.
Son poison dans l'esprit fait le même ravage;
Il trouble la raison, il en ôte l'usage;
Jusqu'aux derniers excès porte nos sens séduits:
La honte, les remords en sont les tristes fruits;
Et nous n'ouvrons les yeux sur nos extravagances,
Qu'après qu'ayant heurté toutes les bienséances,
Nous perdons rang, crédit, considération;
Que chacun nous fait voir son indignation,
Et nous donne pour prix de notre impertinence,
Le titre humiliant d'homme sans conséquence.

Vous êtes dans le cas ; & ma triſte amitié
Ne ſçauroit plus vous voir que d'un œil de pitié.
Eſt-il poſſible, ô Ciel ! qu'un homme de mérite,
Dont on louoit par-tout l'eſprit & la conduite,
Par l'aſcendant fatal d'un malheureux amour,
Se ſoit perdu ſi vîte, & cela ſans retour !
Je ſuis touché des maux que vous avez à craindre;
Je voudrois les parer, & ne puis que vous plaindre.
Adieu. Votre préſence augmente ma douleur,
Et je fuis un objet qui me perce le cœur.

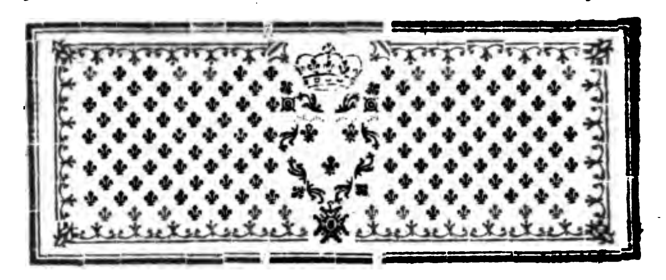


SCENE XII.

LÉANDRE *seul.*

JUste Ciel ! quel reproche ! & quel trait de lumière
Sur mes égaremens en cet instant m'éclaire !
Où suis-je ? Quel réveil ! J'ai peine à concevoir
Le travers que j'ai pris sans m'en appercevoir.
Je connois, mais trop tard, l'excès de ma folie.
Pour suivre vos conseils, pour vous plaire, Julie,
J'ai terni, dans ce jour, ma réputation ;
J'ai tout sacrifié, fortune, ami, patron ;
Et dans un tel malheur, ce qui me désespere,
Je vais perdre l'estime & l'amour de mon pere.
Je me poignarderois, après ce que j'ai fait,
Et je cours me cacher de honte & de regret.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

NOs couplets sont publics, ma joie est incroyable :
Ils font dans le Village un bruit épouvantable.
On les chante par-tout. Pour les chanter aussi,
Je voudrois que Léandre à présent fût ici.
Où peut-il être allé ? Mais que peut-il donc faire ?
J'entens rire quelqu'un. C'est lui. Non, c'est son frere.

SCENE II.

VALERE, JULIE.

VALERE, *éclattant de rire.*

AH ! ah ! Mon vieux faquin ! ah ! ah ! mon vieux maraut !

JULIE.

Qu'eſt-ce ?

VALERE.

Vient d'être ...

JULIE.

Eh bien !

VALERE.

Ajuſté comme il faut.

JULIE.

Dulaurier ?

VALERE.

Oui, lui-même.

JULIE.

Ah ! j'en ſuis très-ravie.

VALERE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.
Les gens de la Baronne ont ſur lui fait pleuvoir
Trente coups de bâton qu'il vient de recevoir.

JULIE.

La choſe eſt fort plaiſante !

VALERE.

E j'ai la joye extrême
De l'avoir fait rosser, ne l'ayant pu moi-même.
Je l'ai laissé la-bas, qui vous réjouiroit,
Par les discours qu'il tient, les grimaces qu'il fait.
C'est une chose à voir que sa mine burlesque :
Non, Calot n'a jamais rien fait de si grotesque.

JULIE.

Vous n'auriez pas, sans moi, composé la chanson.
Et vous m'avez, Monsieur, cette obligation.

VALERE.

De l'idée, il est vrai, je vous suis redevable ;
Ma foi je souffrois trop d'être si raisonnable.
La raison est un poids dont j'étois oppressé.
Graces à vos bontés, j'en suis débarrassé.
Que je suis soulagé ! La folie est mon centre ;
Et dans mon élément il est tems que je rentre.

JULIE.

Ah ! dans le bon chemin vous remettez le pié ;
C'est le moyen, Monsieur, d'avoir mon amitié.
Mais Dulaurier s'approche.

VALERE.

Il a l'oreille basse.

JULIE.

Bon dieu ! qu'il vient de faire une laide grimace !

SCENE III.

VALERE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH ! je suis tout brisé. J'ai peine à faire un pas.

VALERE.

Tant de gloire l'accable. Il en gémit tout bas.

JULIE, *à Dulaurier.*

Le destin tôt ou tard couronne le mérite.
Vous voilà, pour le coup, je vous en félicite,
Auteur en bonne forme, & Poëte instalé,
De vingt coups de bâton on vous a regalé.
Il vous suffit, Monsieur, de ces marques brillantes,
Vous n'avez pas besoin d'autres Lettres-Patentes.

VALERE.

Comme je dois, Monsieur, j'y prends part.

DULAURIER.

Finissez.
Sans être plaisanté, morbleu ! je souffre assez.
C'est un indigne tour que l'on vient de me faire ;
Autant que de douleur j'en pleure de colere.
Ah ! voilà le malheur, dans ce siécle maudit,
De s'être fait un nom, & d'avoir trop d'esprit.
On vous charge d'abord des sottises qu'un traître

Répond malignement ſans ſe faire connoître.
Vous avez beau crier, Meſſieurs, les vers ſont plats ;
Ils ne ſont pas de moi ; l'on ne vous en croit pas.
De l'ouvrage bâtard vous paſſez pour le pere,
Et vous en recevez le douloureux ſalaire.

JULIE.

Pour les déſavouer, les vers ſont trop jolis.

VALERE.

Il eſt doux de ſe voir bâtonner à ce prix.

JULIE.

C'eſt un honneur qui rend votre gloire immortelle.

DULAURIER.

Oh ! d'un pareil honneur, vraiment, Mademoiſelle,
Je me ſerois paſſé. Mais, dans le fond du cœur,
J'en ſoupçonne, j'en ſçais le véritable auteur.

VALERE.

C'eſt vous-même, Monſieur, pourquoi vous en défendre ?

JULIE.

Adieu. Pour les chanter, je vais chercher Léandre,
Attendant que je faſſe imprimer la chanſon,
Avec vos qualités, Monſieur ; & votre nom.
(Elle ſort.)

VALERE.

Et moi j'en vais par-tout répandre des copies.

SCENE IV.

MÉLITE, DULAURIER.

MÉLITE.

QU'est-ce donc que ceci? Quelles étourderies!
Mais dans cette maison tout est bouleversé!
Après l'affaire, après tout ce qui s'est passé,
Il paroît des couplets d'une insolence extrême,
Où l'on prétend qu'Alcandre est maltraité lui-même;
Et c'est vous, vieux coquin, vous qui les avez faits?
A Léandre plutôt je le pardonnerois;
On pourroit de son âge excuser l'imprudence:
Mais un vieux domestique avoir cette impudence!
A plus de soixante ans, avec des cheveux gris!
Aux petites Maisons vous devez être mis.
Cette punition est pour vous une grace,
Et vous méritiez d'être assommé sur la place.

DULAURIER.

Ce n'est pas moi, Madame, & l'on m'accuse à tort.
Faut-il vous faire ici le serment le plus fort?
Que je sois écrasé...

MÉLITE.

Taisez-vous, misérable,
Avec tous vos sermens vous n'êtes pas croyable.

DULAURIER.

J'enrage. Encor un coup, il ne sont pas de moi.
Je puis en être cru, je suis de bonne foi.
Je n'ai jamais chanté que le Dieu de la Tonne,
Et je n'ai jamais fait de vers contre personne.
Madame, quoiqu'Auteur, j'ai de la probité,
Et même du bon sens, malgré la rareté.
J'abandonne l'esprit, je renonce au génie ;
Mais, vertubleu ! l'honneur m'est plus cher que la vie :
Je l'ai bien fait paroître, & dans tout son quartier,
Pour un très-honnête homme, on connoît Dulaurier.
Si j'avois eu l'esprit méchant & satyrique,
De Monsieur Lisimon serois-je Domestique ?
M'eût-il, après vingt ans, fait une pension ?
Son fils me devroit-il son éducation ?
A mon âge sur-tout veut-on que je commence !..
Ah ! L'on verra dans peu briller mon innocence ;
Et je mettrois au feu cette main que voilà,
Que Valere est l'Auteur de cette chanson-là.

MÉLITE.

Cessez de m'étourdir de votre verbiage.
Sortez. Je ne veux pas vous ouir davantage.

DULAURIER.

Soit. Je sors ; mais jamais je ne me dédirai.
C'est Valere ou Léandre, & je le prouverai.

SCENE

SCENE V.

MÉLITE, CLOÉ.

CLOÉ.

MAdame, en un instant, tout a changé de face;
Devant son protecteur Léandre a trouvé grace.
Il reconnoît sa faute, & pour mieux l'effacer,
Monsieur Reiter & lui viennent de s'embrasser;
Il s'est justifié des couplets qu'on publie,
Et sa fortune enfin va se voir rétablie.

MÉLITE.

J'apprens cette nouvelle avec ravissement.

CLOÉ.

J'en serois comme vous charmée en ce moment,
Si, dans le même tems, je ne venois d'apprendre,
Qu'au lieu d'être touché du retour de Léandre,
Valere est retombé dans sa premiere erreur,
Et qu'il est des couplets le véritable Auteur.

MÉLITE.

Lui!

CLOÉ.

Par un sort fatal, l'évènement nous prouve
Que l'un perd la raison quand l'autre la retrouve:
On ne les voit jamais sages en même tems.

MÉLITE.

Ils ne font en cela que ſuivre leurs penchans :
La nature en nos cœurs eſt toujours la plus forte ;
Et quoique nous faſſions, ſa pente nous emporte :
Nous revenons au point d'où nous étions partis,
Et l'art peut déguiſer, non changer les eſprits.

CLOÉ.

Ce qui m'irrite encor le plus contre Valere,
C'eſt qu'il m'oſe, dit-on, mêler dans cette affaire ;
Non content d'avoir fait les couplets qu'il répend,
Et de s'en avouer l'Auteur préſentement,
Il me met de moitié dans ſes démarches folles,
Et dit que j'ai fait l'air, s'il a fait les paroles.
Je ſçais qu'il n'a lâché ce trait qu'en badinant ;
Mais le monde malin peut le prendre autrement.

MÉLITE.

Il a tort.

CLOÉ.

C'eſt à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Et c'eſt moins, après tout, ſa faute que la mienne.
Dès qu'une femme écoute un jeune homme amoureux,
On ſçait qu'elle s'expoſe à des retours fâcheux ;
Un ridicule sûr eſt le prix de ſon zèle,
Et les fautes qu'il fait rejailliſſent ſur elle.

MÉLITE.

Je conçois votre peine en cette occaſion,

Ce qui fait à demi ma consolation,
C'est que Valere seul....

CLOÉ.

Détrompez-vous, Madame,
S'il en est l'instrument, votre fille en est l'ame ;
Et si-tôt qu'il s'agit d'insulter la raison,
Elle marche à la tête, elle donne le ton.

MÉLITE.

Je m'en vais de ce pas m'informer de la chose,
Et je la punirai du trouble qu'elle cause.

SCENE VI.

CLOÉ *seule.*

ELle n'en fera rien, & je connois son cœur ;
Elle ne tiendra pas contre un mot de douceur ;
Mais sa fille paroît, & j'apperçois Valere :
J'ai peine à contenir devant lui ma colere.

SCENE VII.

CLOÉ, JULIE, VALERE.

CLOÉ.

VOs procedés, Monsieur, sont tout-à-fait galans,

Et l'on m'a fait de vous des récits fort charmans ;
En jolis traits d'esprit, votre génie abonde ;
Vous me faites l'honneur de dire dans le monde,
Qu'avec vous de concert j'ai fait l'air des couplets,
Qui déchirent Alcandre & que vous avez faits.
Pour vous remercier je manque d'éloquence,
Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

VALERE.

Tout ce que j'en ai dit étoit pour badiner,
Vous aurez la bonté de me le pardonner.

CLOÉ.

Non, Monsieur ; ces traits-là passent la raillerie.

JULIE, *à part.*

S'ils pouvoient se brouiller, que je serois ravie !

VALERE.

Je n'aurois jamais cru qu'un mot dit en passant,
Eût été pris par vous si sérieusement.

JULIE.

Au lieu de m'en fâcher je rirois de la chose.

CLOÉ.

Vous devez l'applaudir, vous en êtes la cause.

VALERE.

D'adoucir ce courroux n'est-il aucun moyen ?
Parlez, pour réussir que faut-il faire ?

CLOÉ.

Rien.

Après de tels écarts, je n'ai qu'un mot à dire,
Et je prens le parti que la raison m'inspire ;

Vous voilà replongé dans votre égarement,
Je ne dois plus pour vous avoir d'attachement.
Mon cœur cesse d'aimer qui cesse d'être sage,
Et vous pouvez ailleurs adresser votre hommage,

JULIE, *bas à Valere.*

Je la prendrois au mot.

VALERE.

C'est un malheur pour moi,
Et je sens votre perte autant que je le dois;
Mais mon esprit enfin ne convient pas au vôtre,
Et l'on doit pour s'aimer être fait l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ, JULIE.

LÉANDRE, *à Julie.*

J'Ai de ma faute enfin obtenu le pardon,
Et je suis éclairé de toute ma raison.
Revenu pour toujours des erreurs imprudentes
Où m'avoit engagé vos graces séduisantes,
Il ne manque plus rien à ma félicité,
Que de vous voir sensible à la même clarté.
Imitez-moi, suivez l'avis que je vous donne;
Vous avez insulté Madame la Baronne,
Il faut aller chez elle, il faut vous excuser.

JULIE.

Vous vous moquez de moi de me le proposer!

LÉANDRE.

Vous la désarmerez par cette politesse,

Je le sçais.

JULIE.

Je n'aurai jamais cette bassesse.

LÉANDRE.

Pour calmer vos esprits, Madame vous dira...

JULIE.

Oh! Madame dira tout ce qu'il lui plaira.

CLOÉ.

C'est pourtant un conseil...

JULIE.

Que vous trouvez très-sage.

CLOÉ.

Oui.

JULIE.

Cela me suffit pour n'en pas faire usage.

LÉANDRE.

Mon exemple du moins devroit vous y porter.

JULIE.

Je me garderai bien, Monsieur de l'imiter.

LÉANDRE.

Gagnez cela sur vous.

JULIE.

Il ne m'est pas possible;

Je sens pour cette femme une haine invincible.

La proposition me met seule en courroux.

LÉANDRE.

Mais . . .

JULIE.

Ne m'en parlez plus, ou je romps avec vous.

LÉANDRE.

Penſez-y.

JULIE.

Penſez-y vous-même.

LÉANDRE.

La prudence . . .

JULIE.

Oh! Puiſque vous pouſſez à bout ma patience,
Puiſque vous reprenez vos premieres façons,
Et que vous profitez ſi mal de mes leçons,
Je retire mon cœur, & je vous rends le vôtre:
Allez porter, Monſieur, vos chagrins à quelqu'autre.
Nous ne ſommes plus faits pour nous entretenir,
Et votre ſombre humeur ne peut me convenir.
J'aime un Amant qui ſçait & m'amuſer & rire,
Et non pas un cenſeur qui vient me contredire.

VALERE, *à Léandre.*

Nous voilà, pour le coup, congediés tous deux.
Si ces Dames vouloient, nous pourrions beaucoup mieux
Aſſortir nos humeurs, ſuivre la ſympathie;
Je ſens déja voler tout mon cœur vers Julie,
Le Ciel nous a formés tous deux pour être unis.

JULIE.

Oui, vous avez raiſon. Nous nous étions mépris.

(*à Léandre & à Cloé.*)

Liez auſſi vos cœurs, la partie eſt égale.
Vous pourrez faire enſemble un traité de morale.

LÉANDRE.

Vous prévenez mon choix, & ne pouviez, ſur-tout,
Me donner un conſeil qui fût plus de mon goût ;
La raiſon, de vos fers, dégage enfin mon ame ;

(*montrant Cloé.*)

Elle tourne mes vœux du côté de Madame.
A force de ſageſſe, & de ſoins & d'ardeur.
Je prétens mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Heureux, ſi du Public attirant l'indulgence,
J'effaçois tous les traits de mon impertinence,
Et que mon repentir, en ces mêmes momens,
Arrachât de ſes mains des applaudiſſemens.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE BADINAGE,

LE BADINAGE,

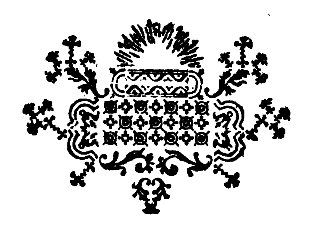
COMÉDIE;

De Monſieur DE BOISSY, de l'Académie Françoiſe.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 23 Novembre 1735.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE BADINAGE.

L'AUTOMNE.

L'INDULGENCE.

ANGELIQUE.

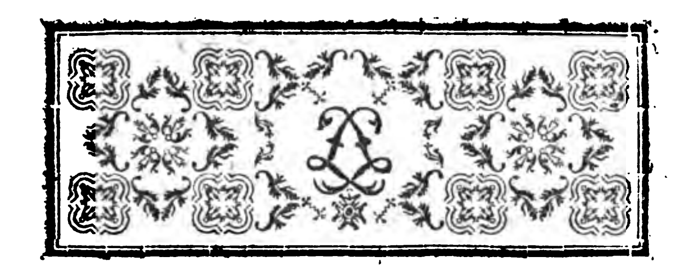
UN ACTEUR COMIQUE.

UN OFFICIER.

UN AUTEUR.

LE PARTERRE.

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.



LE BADINAGE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.

MOnſieur l'Acteur de Comédie,
Que votre mine eſt rembrunie!
On lit ſur votre front la triſteſſe, l'ennui;
Et l'on vous prendroit, aujourd'hui,
Pour un Heros de Tragédie.
Vous me boudez, je croi?

L'ACTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Maudite ſoit votre ſaiſon,
Qui cauſe mon chagrin, cruel Dieu de l'Automne!
Elle nous a plus nui que les grandes chaleurs ;
C'eſt peu de nous avoir privé de nos Acteurs,
Vous nous avez encor, vous & Bellone,
Enlevé tous nos Spectateurs.

L'AUTOMNE.

Voilà le tems qui les rappelle :
Après cette éclipſe, Meſſieurs,
La ſplendeur de vos jeux n'en ſera que plus belle,

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir
Du tort que nous a fait cette abſence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux ! ſi nous pouvions aujourd'hui la finir
Par une nouveauté, qui, marquant notre zele,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le tems à Melpoméne
De reparoître ſur la Scene,
Pour y faire parler ſes pompeuſes douleurs.
Heureux ! qu'on ſe prêtât à nos efforts ſans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

Comment ! Ce dernier jour d'abſence,
Vous comptez donner du nouveau ?
Quelle favorable puiſſance
A fait ſi promptement les frais d'un tel cadeau?

L'ACTEUR.

Un Génie à la mode ; & qui préside en France,
Nous a promis son assistance ;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que sa présence.
Lui-même de la Piéce est le Héros charmant,
Le plaisir vole sur ses traces ;
Il est précédé par les Jeux ;
C'est un enfant des Ris adopté par les Graces ;
Et l'Amour en a fait son compagnon joyeux.
A l'enjouement ce Dieu joint la finesse :
Il raille sans aigreur, plaisante sans bassesse ;
Le Goût guide ses pas jusques dans ses écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienséance ;
L'Agrément qui le suit l'excuse à nos regards.
Mais ce qui nous le fait aimer par préférence ;
Il posséde, Seigneur, la plus rare science,
C'est de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge,
Et son nom seul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus sauvage.
A des traits si marqués vous devez, , sur le champ,
Reconnoître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnois vraiment.
Je l'ai vû folâtrer aux Vendanges nouvelles ;
Il en faisoit tout l'agrément.
Comme Zéphire il a des aîles,
Pour ce Dieu même à toute heure on le prend.

Comme lui, le follet voltige à tout moment:
Noble dans sa gaieté, brillant dans sa folie,
Il semble fait pour votre Comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie:
Mais puisqu'il faut parler avec sincérité,
Je crains que le petit volage
Ne vous fasse infidélité.
On sçait qu'il est plus amusant que sage.
Près du Palais Royal je l'ai tantôt quitté.
C'est un quartier suspect.

L'ACTEUR.

Eh! Quoi! Toujours le drôle
Vers ce Quartier maudit sera-t-il attiré?
Ah! Dans cet Opéra sans cesse il est fourré!
De venir au plûtôt acquitter sa parole,
Daignez donc le sommer, Seigneur, de notre part.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et réparer par-là le tort qu'ont pû vous faire
Tous les malheurs de ma Saison contraire.

[*Il sort.*]



SCENE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

De votre Comédie, & de vous, en ce jour,
Je ſuis, Monſieur, la très-humble ſervante,
Et je viens pour vos Jeux vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnoître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrois apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je ſuis une Déeſſe affable & bienfaiſante,
Qui, pour vous, du Public, brigue l'affection.
Aſſidûment je fais ma réſidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connoiſſant vos beſoins pour couronner l'abſence,
Je viens vous offrir mon ſecours,
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah ! Quel eſt mon raviſſement !
Madame, dans ces lieux ſoyez la bien venue ;
Nous avons de votre aide un beſoin très-preſſant.
Pardonnez, ſi d'abord je vous ai méconnue ;
Nous vous voyons ſi rarement.

Pour toute notre Comédie
Recevez mon remerciment.
Puissiez-vous avec nous être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie.

L'INDULGENCE.

Ah ! Comme la nécessité
Rend tendre dans l'adversité !

L'ACTEUR.

Non. Ce n'est pas ma disgrace présente,
C'est le penchant que j'ai pour vous,
Et votre personne charmante
Qui font naître en mon cœur des sentimens si doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'est qu'un compliment, il ne vous coûte guere,
Soit par coutume, ou par précaution,
Vous en avez de prêts selon l'occasion,
Et votre métier est d'en faire.
Quant à moi, connoissez quel est mon caractere.
Par le seul plaisir d'obliger,
Je prête mon secours, quand il est nécessaire,
Sans en attendre de salaire,
Et sans jamais en exiger.
Pour signaler d'abord auprès de vous mon zele,
Je dois vous dire une bonne nouvelle ;
Le Badinage ici va se rendre à l'instant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre espérance.

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a besoin d'Indulgence:
Je ne pouvois venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! Quel bonheur pour notre Comédie,
Si nous pouvions ce soir vous réunir tous deux!
Mais ce bonheur n'est plus douteux.
Un bruit léger dont mon ame est ravie,
Vient m'annoncer cet aimable Génie.
Je le vois; c'est lui-même, & mes vœux sont remplis!

SCENE III.

LE BADINAGE, L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

EH! bon soir, mon très-cher; point de mélancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(à l'Indulgence.)
Vous, touchez-là, ma bonne amie.
A mon aspect je prétends que tout rie.

Je veux d'abord, par un baiser,
Vous égayer la physionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous, c'est trop oser.
A ce Théâtre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez-vous? Votre présence
A ces petits écarts semble m'autoriser.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il est un terme à notre complaisance;
Il ne faut pas en abuser.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne est ma grande science.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu,
Il n'y peut être bien reçu,
S'il n'observe toujours l'exacte bienséance.

LE BADINAGE.

Mais vous n'y songez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en esclavage?
M'anéantir par conséquent;
Car sans la liberté qui fait mon appanage,
Serviteur à mon enjouement,
Et sans la joie, adieu le Badinage.

L'ACTEUR.

Oui, mais si l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'essor soudain.

LE BADINAGE.

Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge aussi d'un joug trop assommant!
Tout l'art consiste seulement
A me voiler légerement.
Car enfin plus la gaze est fine,
Plus ma beauté paroît, & plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Entre nous, ce discours est assez véritable.
Sur la Scene il suffit que l'élégance aimable
Prête son voile à ses expressions,
Et que je donne un vernis favorable
A ses plus folles actions.

L'ACTEUR.

Vous le gâtez par trop de complaisance.

LE BADINAGE, *à l'Indulgence.*

Vous faites bien de prendre ma défense.
Quand il arriveroit qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échapperions un peu,
On doit nous le passer. Un dernier jour d'absence;
Il est permis de s'égayer;
Et cela ne doit pas tirer à conséquence.

L'INDULGENCE.

N'importe ayez le geste un peu moins familier.

LE BADINAGE.

C'est un jeu de Théâtre.

L'ACTEUR.

Ou plutôt de foyer,
Suivez votre génie, & badinez sans cesse,
Mais badinez avec sagesse.
Le Public en tout tems veut être respecté,
Et l'air du Magazin, Seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.

Sur le Théâtre où brillent les Actrices,
Eh! bien, soit, je me contraindrai;
Mais à condition, qu'en sortant, je prendrai
Ma revanche dans les coulisses.
Passez-moi cet article, ou je m'envolerai.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Que risquez-vous?

L'ACTEUR.

Jamais je n'y consentirai,
Et la bienséance est contraire....

LE BADINAGE.

Avec sa bienséance il me met en colere.
Je pars. Il fera beau lorsque je reviendrai.

L'ACTEUR.

Mais quoi! vos intérêts sont fondés sur les nôtres.

LE BADINAGE.

Voilà pourquoi je prends de vous congé;
Car si je renonçois au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuirois chez vous, & j'ennuirois les autres.

L'INDULGENCE, *au Badinage.*

Seigneur, arrêtez un moment.
[*à l'Acteur.*]
Il est si joli, si charmant!
Passez-lui quelque chose en faveur de sa grace.

L'ACTEUR, *au Badinage.*

Vous le voulez absolument?
Eh! bien, pour vous avoir, il n'est rien qu'on ne fasse.

LE BADINAGE.

Oh! De me contenir c'est le plus sûr moyen;
Le naturel du Badinage
Est d'être retenu quand on n'exige rien,
Et de s'émanciper, dès qu'on veut qu'il soit sage.
La défense de soi porte au libertinage.
Mais c'est trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en est tems.
Tel que vous me voyez paroître,
Je sçais autant que vous respecter les égards,
Et c'est pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connoître,
Apprenez que nous sommes deux.

L'ACTEUR.

Quoi! Vous avez un frere?

LE BADINAGE.

Oui, qui n'en vaut pas mieux,
Pour être mon aîné. Le vice eſt ſon mérite.
C'eſt un mauvais ſujet, ſans mœurs & ſans conduite;
A l'intérêt il ſe livre toujours.
Les plaiſirs effrenés marchent tous à ſa ſuite.
L'équivoque le guide, & dictant ſes diſcours,
Fait rougir la pudeur & met le goût en fuite.
Tout vicieux qu'il eſt, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre eſt ſon partage.
Je n'en ſuis pas ſurpris, puiſqu'il fut de tout tems
Le Dieu des libertins & des mauvais plaiſans.
Moi, je poſſede moins avec plus d'avantage;
La bonne compagnie eſt mon ſeul appanage,
Et je n'accorde mes préſens
Qu'aux femmes du grand monde, & qu'aux hon-
nêtes gens.
Ainſi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échappe.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Quand on le voit de près la différence frappe,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.

Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.

Il eſt vrai qu'abuſé par cette reſſemblance,

Le commun des mortels eſt ici bas d'accord,
Poûr ne mettre entre nous aucune différence.
Mais d'être détrompé comme il mérite peu,
Je le laiſſe dans l'ignorance,
Et je m'en fais ſouvent un jeu.
[*à l'Acteur.*]
Monſieur, pour vous, mon ame eſt très-ſurpriſe
Que vous ayez donné dans la même mépriſe,
Et je croyois que Meſſieurs les Acteurs
En badinage étoient plus connoiſſeurs.

L'ACTEUR.

A tort ces choſes vous ſurprennent,
Quand nous voyons que Meſſieurs les Auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y méprennent.

LE BADINAGE, *à L'Acteur.*

Allez, laiſſez-moi ſeul recevoir mes amis.
Et vous, Déeſſe ſecourable,
Tandis qu'au Théâtre où je ſuis,
Je vais tâcher de me rendre agréable,
Allez dans le Parterre adoucir les eſprits,
Et rendez par vos ſoins mon juge favorable.



SCENE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

AH! Vous voilà, mon joli Badinage!
Je vous cherche par-tout avec empressement.
Comme je vais joindre mon Regiment
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.

Mon aimable Officier, vous êtes engageant;
Mais quand vous le seriez mille fois davantage,
Je ne sçaurois sortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.

Quoi! Vous abandonnez vos plus chers Favoris?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la Patrie,
Que vous verrez ce soir tous les plaisirs partis,
Que j'emmene avec moi la bonne compagnie,
Que Paris n'est plus dans Paris?

LE BADINAGE.

Où donc est-il?

L'OFFICIER.

Il est..... il est tout où je suis.

LE BADINAGE.

LE BADINAGE.

L'hyperbole eſt un peu hardie ;
On vous prendroit à ce jargon,
Pour un Capitaine Gaſcon.

L'OFFICIER.

Je parle pour tous mes confreres.
Je crois pouvoir avancer ſans fadeur,
Que pour l'agrément des manieres,
Tout autre corps nous eſt inférieur.
Qui peut vous tenir en balance ?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh! durant mon abſence,
Que feroient les Abbés, la Robe, la Finance ?
Que feroient pendant ce tems-là
La Comédie & l'Opera ?

L'OFFICIER.

Le plaiſant ſoin qui vous travaille !
D'abord ce dernier nous ſuivra.
Quant au reſte, on laiſſera
Ici toute la pédantaille,
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non. J'y perdrois. Sans riſque à leurs dépens je raille.
Il n'en eſt pas, Monſieur, de même des combats.
La guerre eſt ſérieuſe ; on ne badine pas
Avec le canon & la bombe ;
Sous leurs coups le plus fort ſuccombe.

Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'eſt pas plaiſant. Je ne ſuis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'eſt trop d'honneur. Le Dieu du Badinage
N'eſt pas fait pour groſſir le nombre des Goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cauſe.
De grace à ce départ dites-moi qui s'oppoſe?

SCENE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

MOi, Monſieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reſte à Paris, il ne peut le quitter.
Je mérite moi ſeul de fixer ſon génie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie?

L'AUTEUR.

Un nouveau Phénomene, un prodige du tems,

Dont l'art rassemble, & dont l'esprit allie
Tous les contrastes différens;
Qui joint le badinage à la philosophie,
L'enjouement aux leçons, les graces au bon sens,
Le jugement à la saillie;
Un Auteur du bel air, un Poëte bien mis,
Qui représente en beau le corps des beaux esprits;
Un Gascon à son aise, en dépit de l'envie,
Qui s'est défait de l'accent du pays,
Et n'en a conservé rien que la modestie.

LE BADINAGE.

Il y paroît fort au portrait
Que Monsieur nous fait de lui-même.
J'aurois tort de douter, après un pareil trait,
De cette modestie extrême.

L'AUTEUR.

Elle égale pour vous mon inclination,
Et je viens vous offrir ma maison & ma table.

L'OFFICIER.

La table d'un Auteur, & d'un Auteur Gascon!
Seigneur, je crains pour vous une indigestion.

L'AUTEUR.

Plaisanterie usée, & fort peu raisonnable.

LE BADINAGE.

On ne vous fera pas un reproche semblable,
Votre offre est toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle est fort de saison.

Quand je jouis d'un bien considérable,
Qui m'est venu d'une succession.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable,
Le fait est vrai, s'il n'est pas vraisemblable,
Et je viens d'hériter de deux cent mille francs.
Quoi qu'il en soit, j'en fais un usage agréable.
Un de mes plaisirs les plus grands,
Est de les dépenser en des soupers galans.
Précisément ce soir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il sera secret & sans façon;
Que la troupe choisie en est des moins nombreuses,
Nous ne sommes que six, trois Auteurs de renom,
Et sans quelques Dames joyeuses,
Comme il n'est point de repas qui soit bon,
Entre nous j'ai prié de ce repas mignon.....

LE BADINAGE.

Qui donc, Monsieur?

L'AUTEUR.

Trois Actrices brillantes.
D'introducteur faisant la fonction,
Vous conduirez chez-moi leurs personnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commission!

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage fripon,
Vous dispenser d'être de la partie.
Après ces Reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi ! vous n'êtes pas .... là ....

LE BADINAGE.

Non.

Je ne suis pas ce Badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avouerai, trompé par l'apparence,
J'étois comme lui dans l'erreur.
Je vous croyois fils unique, Seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'est pas surprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le véritable Badinage,
Sans le conoître bien souvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaisons plus sûrement.

L'AUTEUR, *à l'Officier.*

Moi, j'ai sur vous cet avantage,
Que je connois ce Dieu charmant,
Et le posséde également.

LE BADINAGE.

Votre méprise qui m'offense
Ne prouve pas, dans ce moment,

Que je sois fort de votre connoissance.

L'AUTEUR.

C'étoit pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut sçavoir qui vous êtes?
Le Badinage de l'esprit
Est le Dieu des Gascons & celui des Poëtes.
Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous êtes en vers, comme en prose,
A saisir votre goût, & l'analyser bien,
Vous êtes l'art d'amuser sur un rien,
Et de prendre en passant la fleur de chaque chose.
C'est justement ce qui compose
L'essence du rimeur, & l'esprit du Gascon.
L'un voltige en Abeille, & l'autre en Papillon.
Votre espece & la leur sont de même nature.
Cet avantage m'est commun,
Et de-là j'ai lieu de conclure,
Que vous & moi ne faisons qu'un.
Monsieur doit vous ceder.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Qui? moi, que je vous cede?
Je crois sur vous avoir trop de crédit;
Mon droit.....

LE BADINAGE.

Est bon, sans contredit.
Il n'a pas besoin que l'on plaide.
L'Auteur me définit, l'Officier me possede,

Et l'agrément chez moi l'emporte sur l'esprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un & l'autre,
Moi, de qui le génie est si conforme au vôtre?

LE BADINAGE.

Nous sommes très-distincts, quoi que Monsieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les graces, le goût & la délicatesse,
La légereté, la finesse,
L'ironie agréable, & les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie,
Et la bonne plaisanterie,
Qui font votre cortége, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choisie,
Dans votre cabinet guide votre genie,
Et le remplit de sa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paroissez transplanté.
Alors jusqu'à l'esprit tout prend chez vous la fuite.
L'amour propre, Monsieur, avec l'entêtement,
Est le seul qui vous suit par tout fidelement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces Auteurs fameux qu'admire tout Paris,

Je n'apperçoi dans leur personne
Nul de ces agrémens qui parent leurs écrits :
Brillans dans un ouvrage, & sots en compagnie;
Leur lecture ravit, & leur présence ennuye,
Ils ont l'ame occupée, & l'air tout désœuvré.
L'expression ornée, & l'habit déchiré.

L'AUTEUR.

Des beaux esprits du tems, parlez mieux, je vous prie.
Vous êtes tous encor dans le vieux préjugé;
Vous nous croyez pédans, mal-propres, sans manieres,
Et pétris d'une pâte à nous particuliere;
Tels que sur le Théâtre en un tableau chargé,
Nous a peint tant de fois plus d'un malin confrere.
Je prétends dissiper une erreur si grossiere,
Et je viens en ces lieux dire au Public, tout haut,
Que la malpropreté n'est plus notre défaut,
Et qu'on nous voit par-tout paroître avec décence.
Oui, Messieurs, aujourd'hui l'on nous fait une offense;
Vous êtes vous-mêmes abusés
Par des Auteurs jaloux & subalternes,
Dont la main infidelle & les crayons usés
Défigurent le corps des Poëtes modernes
Sous les ridicules couleurs,
Et les bizarres traits de leurs prédécesseurs.
Si par hazard trois dans la multitude,
Ont d'être en linge sale encore l'habitude,
C'est un trio d'Auteurs du tems passé.
Il ne fait point exemple & doit être cassé.
Présentement pour les faire connoître,

Si ſur la ſcene on met de beaux eſprits,
Qu'on les y mette donc tels qu'on les voit paroître,
Polis dans leurs façons, galans dans leurs habits,
Rompus dans le grand monde autant qu'on puiſſe l'être,
Copiant le Seigneur, friſant le petit Maître.
Le Parnaſſe leur offre aſſez d'originaux.
De tels portraits ſeront d'autant plus beaux,
S'ils ſont touchés par une main de Maître,
Qu'ils paroîtront reſſemblans & nouveaux.
Je ſerois ſi charmé d'en voir un bien fidele,
Que ſans aller plus loin je m'offre pour modele;
Je me livre en ſpectacle avec tous mes défauts,
Qu'on ne me tire point à faux,
Et je jure d'honneur, en pleine Comédie,
Moi-même de venir applaudir ma copie.

LE BADINAGE.

Vous n'applaudiriez pas le portrait, à coup ſûr;
S'il étoit fait d'après nature;
Le coloris vous en paroîtroit dur.

L'OFFICIER.

Oui, monſieur, c'eſt en vain qu'ornant votre figure,
Vous affectez, ſous un dehors trompeur,
La politeſſe de Seigneur.
Vous portez certain air qui trahit l'impoſture;
Et malgré tout l'eſpoir qui flatte votre erreur,
On voit toujours percer à travers la parure,
La mine du Poëte, & le coin de l'Auteur.

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de Monſieur.
La politeſſe en moi paroît ſi naturelle,
Que l'on m'a pris tantôt, à mes façons,
Pour un Colonel de Dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, Monſieur, cette injure mortelle?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connoît.

LE BADINAGE.

C'eſt, ſans être indiſcret?

L'AUTEUR.

Un illuſtre du tems, un Poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout-à-fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure eſt telle,
Q'une femme de Cour s'y tromperoit comme elle.
Oui, Monſieur l'Officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le diſputons en fait de politeſſe;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine eſpece,
Et je dois remporter la victoire ſur vous.
La vôtre eſt mécanique, & n'eſt qu'une attitude
Où votre corps s'eſt façonné.

La nôtre, raisonnée, est un fruit de l'étude,
Et fille de l'esprit orné.
Si vous êtes polis, c'est par simple habitude,
Sans nul principe, & comme par hasard;
Mais nous le sommes, nous, par raison & par art.

LE BADINAGE, *bas à l'Officier.*

Leur politesse méthodique
Est dans la théorie, & non dans la pratique.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé présent
Que le Badinage décide,
Il est fait pour juger d'un pareil différend.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc.... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous sa démarche timide?



SCENE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGELIQUE.

LE BADINAGE.

APprochez-vous, objet charmant.

ANGELIQUE.

Ah ! vous êtes en compagnie.
Je n'ose...

LE BADINAGE.

Venez donc, & n'appréhendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de se montrer quand on est si jolie ?

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignonne, un moment d'entretien

ANGELIQUE, *d'un air froid.*

Je ne puis.

L'OFFICIER.

Instamment c'est moi qui vous en prie.
Demeurez.

ANGELIQUE.

Je le voudrois bien.
Mais ...

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous ; courage.

ANGELIQUE.

Mais je crains les causeurs.
Que diroient ces esprits railleurs
D'une personne de mon âge,
S'ils me voyoient seule avec deux Messieurs,
Ayant encor pour tiers le Badinage?

LE BADINAGE.

Dissipez ces vaines frayeurs.
Le décorum ici préside,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du censeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'est point d'endroit,
Tout reveré, tout auguste qu'il soit,
Où l'on se tienne avec plus de sagesse,
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien blesse.

ANGELIQUE.

Je reste donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel sujet vous conduit?

ANGELIQUE.

C'est la vivacité qui fait mon caractere;

J'aime à briller, & j'aime à plaire.
J'entre dans la saison, car j'ai douze ans passés;
Je ris de rien, je suis follette;
J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hem! C'est en dire assez.

ANGELIQUE, *d'un air piqué.*

Monsieur, j'entends ce badinage
Qui n'est que du ressort purement de l'esprit,
Dont peut parler la fille la plus sage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainsi, point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeunesse elle joint la raison.
C'est un exemple à suivre.

[*à l'Auteur.*]

Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, Monsieur, vous montre à vivre.
A mieux interpréter un mot dit en passant,
Que ce petit trait vous instruise.
Rire d'une équivoque est d'un mauvais plaisant.
Ce qui le plus excite ma surprise,
C'est qu'un Auteur moderne, & qui fait le galant,
Commette une telle sottise.

L'AUTEUR.

Le badinage moralise!

LE BADINAGE.

Vos pareils semblent m'y forcer,
Sans compter que chez moi la morale est de mise,
Et que j'ai le secret de la faire passer.
[*à Angelique.*]
Pour vous, mon doux objet, reprenez la parole.
S'il est vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
Vous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGELIQUE.

Pour le mieux mériter, je viens à votre école.
Que j'apprenne de vous, Seigneur, dans ce moment,
L'art de badiner joliment,
D'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat seul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie
Cette innocente raillerie
Qui réjouit sans offenser jamais,
Et qui se voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets,
Puisque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelques lieux où je puisse être,
Je sois sûre de plaire, & de chasser l'ennui.

L'OFFICIER.

Eh! Pour y réussir vous n'avez qu'à paroître.
Votre esprit, vos graces, vos traits,

Tout vous est garant du succès.

ANGELIQUE, *à part.*

Qu'il est galant !

L'AUTEUR.

Oui, oui, sans flatterie
Vous avez de l'esprit, & vous êtes jolie.

ANGELIQUE.

[*à part.*] [*au Badinage.*]
Ah ! Qu'il est fat ! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi tous vos secrets.

LE BADINAGE.

A vos desirs il faut se rendre.
Puisque vous le voulez, je vais sans plus attendre,
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, sans le sçavoir, vous-même possédez.
Trois choses font que je plais & je brille.
Le ton qu'on prend, le tems que l'on choisit,
Et la façon dont on m'habille.
Voila tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la Comédie,
Le trait le plus brillant, si l'Acteur ne l'appuye,
Et si par le ton juste il n'en rend la beauté,
Tombe en naissant, & n'est point écouté :
C'est le débit sur-tout qui me donne la vie ;
S'il prend encor son tems mal-à-propos,
Quand le spectacle est agité de flots,
Et qu'on se mouche en chœur, que l'on crache, qu'on crie,
Il s'époumone en vain ; il n'est point de saillie,

Il n'eſt point alors de bons mots,
Dont le Théâtre, ou le Parterre rie.
Du moment bien ſaiſi je dépens en partie.
Mais ce n'eſt point aſſez. C'eſt en vain par l'Acteur,
Que le ton eſt bien pris, & l'heure bien choiſie,
S'il n'eſt ſecondé par l'Auteur,
Et ſi l'expreſſion élegante & polie,
Ne couvre heureuſement chaque plaiſanterie.
On aime à deviner dans ce ſiécle d'eſprit;
Que je paroiſſe à nud, le Public ſe récrie;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit,
Et me fait grace en faveur de l'habit.
J'ai le même ſort dans le monde:
Le choix du tems, des mots, la grace du débit
M'y font goûter, ſans quoi chacun m'y fronde.

ANGELIQUE.

Ah! ſi j'avois ces talens à la fois,
Je ſerois trop . . . . . .

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Moi, je les ai tous trois;
Je parle bien, à propos, avec grace.
[*au Badinage.*]
Ainſi, ſans vanité, je crois,
Entre vos favoris mériter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même diſcours vous en êtes exclu.
Il péche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgueil qui vous talonne.

Il vient mal-à-propos; car, ſans aucun égard,
Il interrompt cette aimable perſonne:
Le débit n'en vaut rien, puiſqu'à parler ſans fard,
Vous avez pris un ton de confiance,
Qui ſéduit l'Auditeur bien moins qu'il ne l'offenſe.

LE BADINAGE.

Hem! Qu'avez-vous à répondre à cela,
Monſieur le bel eſprit, pour vous ſi plein d'eſtime?
Ces Meſſieurs les Officiers-là
Tirent à bout portant, ſans reſpect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je paſſerois encor cette ſaillie.

ANGELIQUE.

Je ne me la paſſerois pas,
Elle ſeroit mal établie.

LE BADINAGE.

C'eſt l'ordinaire de la vie:
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs,
D'en douter a la modeſtie;
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs,
Croit ſeul poſſéder mon génie.

[*à Angélique.*]

Je veux faire briller les talens ſéducteurs
Dont en naiſſant mes mains vous ont ornée:
Voici l'occaſion. Une diſpute eſt née
Entre ces deux Meſſieurs ſur l'air de leur état,

Chacun d'eux veut avoir la fine politeſſe,
Ils m'ont pris pour vuider un point ſi délicat,
Soyez pour moi Juge de leur débat.

ANGELIQUE.

Moi ! J'ai trop peu de goût & de fineſſe,
Et mon âge . . . . .

LE BADINAGE.

L'eſprit ſupplée à la jeuneſſe,
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER & L'AUTEUR.

Inconteſtablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon diſcernement.
Et ſur un fait de cette eſpece,
On ſçait que le beau ſexe eſt juge compétent.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Voici quel eſt mon ſentiment.
L'Officier . . . . .

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ecoutons. Paix-là, Monſieur, ſilence.

ANGELIQUE, *reprend.*

L'Officier naturellement,
Eſt galant & poli, ſans vouloir le paroître.

L'Auteur qui s'étudie à l'être,
Y réussit plus difficilement :
L'un embellit le petit-Maître,
Et l'autre gâte l'Important.

LE BADINAGE.

Fort-bien. Je n'aurois pû décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'Important ! J'ai pourtant gain de cause.
Une bouche charmante a décidé la chose :
Quel comble de plaisir ! C'est gagner doublement.

L'AUTEUR.

Décision de jeune fille,
Qui se laisse éblouir par l'oripeau qui brille ;
Et j'appelle au bon goût d'un pareil jugement.

ANGELIQUE, *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant,
L'arrêt qui vous met en colere,
Et je n'écoute qu'en riant,
La réponse, Monsieur, que vous venez de faire.
Pester contre son Juge est un soulagement,
Qu'on permet au Plaideur quand il perd son affaire;
Et quoi que vous disiez, tout m'est indifférent,
Vous n'aurez jamais le talent
De m'offenser, ni de me plaire.

[*au Badinage, gracieusement.*]

Adieu, Seigneur, je cours dans ces instans
Mettre à profit tous vos présens,

Et pratiquer la ſcience légere
D'épuiſer les riens amuſans.

[*en tirade.*]

Je vais éfleurer tout dans les cercles brillans,
Traiter la paix, faire la guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre priſonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'Officier;
Et maudire tout bas la préſence importune,
Du jeune Robin familier,

[*en regardant l'Auteur.*]

Qui diſpute à Monſieur, l'art de nous ennuyer:
Et pour me diſſiper dans cette conjoncture,
Railler Monſieur l'Abbé, badiner ſa figure,
Le conſulter ſur des ponpons;
Et l'ayant établi juge de ma coëffure,
Faire imprimer dans le Mercure,
Ses Arrêts de toilette, & ſes doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant, votre eſprit fait paroître
Trop de talent pour ne pas l'employer,
Continuez, & votre Maître
Sera bien-tôt votre Ecolier.

[*Angélique, ſort.*]



SCENE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

MOi, je pars, & je vais prendre congé des Dames ;
Elles sont à plaindre en ce jour,
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuser ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il se peut, rendez l'Abbé moins sot,
Façonnez tous les gens de Palais & d'affaire,
Ne perdez pas de tems, il vous est nécessaire ;
Il vous faudra donner bien des coups de rabot,
Je serai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entends déjà les instrumens guerriers,
Animer du François la valeur naturelle,
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais sur ses pas me couvrir de lauriers.

LE BADINAGE.

Partez, vaillant Guerrier, suivez un si beau zele :
Hâtez votre départ pour hâter le retour :
Revenez plus brillant embellir notre Cour,
Revenez pour nous rendre une gaité nouvelle,

Et pour vous délasser en cet heureux séjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'Amour:
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez, auprès de nous,
Le Badinage plus aimable,
Le plaisir plus piquant & le repos plus doux.



SCENE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

POur moi la Paix est mon partage;
Et quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus sur notre hommage,
Je le destine à votre frere aîné;
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner sur vous l'avantage,
Il aura seul tout mon encens.
Je vais dans tout Paris par un sanglant Ouvrage,
Vous décrier en même tems;
Je veux que dans trois jours il soit seul à la mode.
Je le peindrai sous des traits séduisans,
Comme un Dieu sans façons, agréable, commode,
Pere du bien facile & du plaisir réel,
Digne que l'univers encense son autel:
Et rendant vos défauts insignes,
Je vous offrirai, vous, sous des couleurs malignes,
Comme un Dieu mince & freluquet:
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, & n'a que du caquet:
Tout parle contre vous, & pour lui tout décide;
Vous visez au frivole, il va droit au solide:
Vous êtes l'ombre, il est le corps,

Le bonheur qu'il procure eſt un bonheur palpable,
Vos faveurs ſont du vent, & n'ont qu'un vain dehors,
Il eſt la vérité, vous n'êtes que la fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talens par des projets ſi beaux,
Vous ne pouviez choiſir un plus digne Héros.
Partez, allez chanter le vice,
La honte & le remord en ſeront le ſeul prix,
Ils puniront votre injuſtice,
Et ſçauront me venger d'un indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimérique Dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas ſentir les traits de ma colere;
C'eſt peu d'aller, de maiſon en maiſon,
Verſer ſur toi mon dangéreux poiſon;
Je vais dans les Caffés, je vais contre ta cauſe,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, ſans faire de pauſe,
Au Fauxbourg Saint Germain te dénigrer en proſe,
Au-delà du Pont-neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en muſique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet cauſtique;
Attaquer ta puiſſance, & combattre ton goût
Sur la Scene Françoiſe, au Théâtre lyrique;
Et je veux que, preſſé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je ſuis, & me trouves par tout.

SCENE IX, & derniere.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE, *à part.*

PEste de la Musique! Au diable le Poëme!
Payer quarante sols un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel est donc celui que je voi?
Son aspect m'intimide, & je sens de l'effroi.

LE PARTERRE, *à part.*

Je suis encore ému des flots & de l'orage,
Que je viens d'exciter dans mon juste courroux.
Je cherche ici....

LE BADINAGE.

Qui, Monsieur?

LE PARTERRE.

Vous.
N'êtes-vous pas le Badinage?

LE BADINAGE.

Oui, c'est moi.

LE PARTERRE.

Touchez-là: car je viens vous trouver,

Pour dissiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver.
Déjà votre air fripon déride mon visage.

LE BADINAGE.

Dites-moi quelles sont vos qualités, Monsieur ?

LE PARTERRE.

Toutes. Je suis Robin, je suis Auteur,
Je suis Abbé, je suis homme d'Affaire,
Je suis Musicien, & je suis Médecin,
Je suis Marchand, & je suis Mousquetaire,
Je suis Normand, Gascon.... Bref, je suis tout
Enfin.
En ma personne je rassemble,
Tous les Etats & les Païs ensemble.
Je décide de bout, mais souverainement,
Et l'on ne m'ennuya jamais impunément.
Ici je suis sur-tout un Juge qu'on redoute.
Reconnoissez...

LE BADINAGE.

Qui ? Terminez mon doute.

LE PARTERRE, *en bâillant.*

Reconnoissez à ce bâillement-là,
Le Parterre qui sort du nouvel Opéra.

LE BADINAGE.

Vous êtes le Parterre ! Ah ! mon Roi, mon cher
Maître !
Réuni dans un seul, comment vous reconnoître ?

Pardonnez mon erreur, & daignez être assis.

LE PARTERRE.

Non, ce n'est pas ma coutume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on m'a vu naître.

LE BADINAGE.

Pourtant si vous le pouviez être,
Vous seriez plus à l'aise, & nous, Seigneur, aussi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi,
Quand il est devant vous obligé de paroître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainsi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hippolite?
Seigneur, que votre esprit daigne éclairer le mien,
Quels sont vos sentimens?

LE PARTERRE.

Je ne le sçai pas bien;

J'en ai plusieurs, & tels qu'il les mérite,
Tous justes dans le fond, mais qui ne sont pas clairs.
Il m'en inspire de divers ;
D'ennui, de haine, de colere,
De mépris, de tristesse, & de compassion,
Je ressens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugemens, à moi-même contraire,
J'en porte autant dans ma confusion,
Que sous un seul bonnet je rassemble de têtes;
Et leur nuage obscur excite des tempêtes,
Cause dans mon cerveau tant de flus & reflus,
Qu'ils se confondent tous, & que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux Auteurs si terrible,
Je vous trouve, Seigneur, presqu'incompréhensible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit se dissipe, & je vois le Soleil,
Il est tems par ma voix que la vérité sorte;
Je viens d'assembler mon Conseil;
Sur un Ouvrage de la sorte,
Voici tous les Arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroyans!
Et de jugemens différens.

LE PARTERRE, *en Musicien.*

Je rends justice à la Musique,
Elle est bien travaillée, elle a de grands morceaux.

Les accompagnemens & les chœurs en sont beaux.
Mais par malheur elle est mélancolique,
Fatigue trop l'Orqueſtre; & dans le même tems
Qu'il paroît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus ſçavans,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorans.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur eſpece,
Sont plus Tartares que François;
On leur fait ici politeſſe,
Comme a des gens qu'on voit pour la premiere fois.

LE BADINAGE.

C'eſt le Muſicien qui parle par ſa bouche.

LE PARTERRE, *en Auteur.*

Pour le Poëme, il m'effarouche,
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller effrontément, piller Phedre, Avilie:
C'eſt voler ſur les grands chemins.
On lui prend tout encor juſqu'au nom d'Aricie;
Mais que dis-je? C'eſt peu dans ces tems inhumains,
C'eſt peu qu'on la dépouille, O Ciel! on l'eſtropie.
Un barbare, eh! le puis-je autrement appeller?
Lui briſe chaque membre; & l'oſe décoller,
Sans pitié, ſans égard aux loix de l'harmonie,
Change les plus beaux vers en des vers Viſigoths,
Et par un dernier trait de licence inouie,
De tous les chœurs il fait des Matelots.
Et l'on ne venge point le bon ſens qu'il déſole,
Ce Théâtre qu'il pille, & Racine qu'il vole!

LE BADINAGE.

Ah! Voilà du Public Auteur,
Le ton cauſtique, & la mauvaiſe humeur.

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

Sans m'échauffer les ſens, moi, je fais mes remarques:
Je fronde les Enfers, & le Trio des Parques.
Outre que dans Iſis ils ſont pris tout du long,
Je ne ſçaurois ſouffrir les hommes en jupon,
La maſcarade eſt indécente & ſotte:
Paſſe pour mettre encor des femmes en culotte.
J'en trouve le coup d'œil amuſant & fripon.
En tirant mon rabat, & braquant ma lorgnette,
J'ai le plaiſir alors de juger du tendron,
Et de me récrier, qu'elle eſt bien en garçon!
Non, je ne vis jamais de jambe ſi bien faite,
Ni de corſage ſi mignon!
Ah! je la croquerois, tant ſa taille eſt parfaite!
Je n'y ſçaurois tenir, ſon petit air mutin
Merite qu'on la claque & reclaque ſoudain.

LE BADINAGE.

Oh! C'eſt-là de l'Abbé le ton plein de molleſſe.
Ce goût pour les tendrons nous marque ſa foibleſſe.

LE PARTERRE, *en petit-Maître.*

Le Poëme, en honneur, ne ſçauroit ſe payer.
Entre pluſieurs endroits dont je ſuis Chevalier,
Je trouve le retour de Theſée impayable.
Dans le moment qu'on dit à ce Héros

Qu'il est deshonoré par son fils trop coupable,
Une troupe de Matelots,
Qui dans sa Cour arrivent en batteaux,
Viennent lui témoigner leur joie inexprimable
Par des tambourins & des sauts.
On ne peut pas, où je me donne au diable,
On ne peut pas choisir son tems plus à propos.
Le coq-à-l'âne est admirable!

LE BADINAGE.

Voilà du petit-Maître & l'air & les propos.

LE PARTERRE, *en Robin.*

Le Poëme en premiere instance
A perdu son Procès tout net.
De le mettre à néant on a sagement fait,
Et je confirme la Sentence.
En outre, non content du quart qu'on a soustrait,
Je condamne le tout par Arrêt authentique;
Et j'enjoins, sans délais, au Théâtre lyrique
De supprimer à cet effet
Les paroles tout-à-fait,
Et ne chanter que la Musique.

LE BADINAGE.

On reconnoît la Robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE, *en Gascon.*

Pour moi, jé mé rends toujours là,
Juste à la fin de l'Opéra.
Pst; lé gaillard avec sa rédingote

Sé glisse comme un bent coulis.
J'arribe à tems & j'escamote
Lé rossignol chanté par un gosier exquis ;
Abec les pas que si bien nous tricote
L'aimable danseuse qui saute
Presqu'aussi-bien qu'un homme du Pays.
J'enlébe ainsi lé plus beau du spectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hem ! ne troubez-vous pas, ou jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus sagément que lui ?

LE BADINAGE.

On devine d'abord l'Auteur de cet oracle,
Et sans attendre ici que je nomme son nom,
Chacun dit avant moi, c'est le Public Gascon.

LE PARTERRE, *en Commis subalterne.*

Je sors fort-mécontent de cette Comédie.
Tout supputé dans mon génie,
L'Opéra, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos Bureaux,
Pour nous donner semblable rapsodie,
J'ai la tête cassée, & l'oreille assourdie,
D'entendre sans raison tonner à tout propos ;
Et la Salle est empuantie,
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort mal-à-droit, dans les vilains naseaux
Du monstre que combat Aricie,
Et que Corneille a peint si galamment,
Dans Alexandre, ou dans Iphigénie.

Je ne sçai dans lequel des deux précisément.
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture si jolie,
J'ai retenu ces deux vers seulement.

Son front large est armé d'écailles jaunissantes :
Tout son corps est couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.

Oh ! du plus rustre des Commis
Qui soient dans les aides blotis.
Voilà les *quiproquos*, & l'ignorance crasse.

LE PARTERRE, *contrefaisant l'Abbé.*

J'oubliois le meilleur. Un petit mot de grace.
Je reviens aux enfers. L'oracle qu'on y rend
Me paroît d'un naïf frappant,

[*s'interrompant en Marchand.*]

Et digne de risée . . . . Et digne de risée!
Songez, Monsieur l'Abbé, qu'il prédit à Thesée,
Qu'il va trouver l'enfer chez lui.
Cette prédiction se trouve véritable :
En y trouvant sa femme, il y trouve le diable.

[*il rit en Abbé.*]

Cela sent la boutique & son homme établi,
Hi, hi . . . .

[*en Marchand, contrefaisant l'Abbé.*]

Hi, hi ! Pourquoi ricannez-vous ainsi ?
Vous trouveriez l'Oracle incontestable,

Si vous aviez un femme aujourd'hui.

[*en Abbé.*]

Monsieur le trafiquant, la vôtre est-elle aimable ?

[*en Gascon.*]

Abec tout lé respect qué jé dois au rabat,
Bous abez tort, Moussu l'Abbat,
Aux dépens du Marchand, dé faire l'agréable.
C'est dé tout l'Opéra l'endroit lé plus passable,
Cela fait Epigramme ou jé né suis qu'un fat.

[*en Auteur.*]

Ciel ! Peut-on soutenir un Oracle exécrable ?

[*en Petit-Maître.*]

Monse l'Auteur, n'en soyez pas surpris,
Sans doute le Marchand fait crédit au Cousis.

[*en Commis.*]

Je n'en sçais rien, Monsieur le Petit-Maître,
Je suis toujours de leur avis.
L'Oracle est aussi clair que trois & trois font six.

[*en Avocat.*]

C'est à moi de parler, que je fasse ma charge,
Place au barreau ; place, petit Commis.

[*en Gascon.*]

Mais, Moussu l'Abocat, bous m'écrasez, sandis.
Botre éloquence m'est à charge.

LE BADINAGE.

Tous parlent à la fois.

LE PARTERRE, *en Avocat.*

La Cour veut être au large.

[*en Gascon.*]

Ellé casse l'Oracle : & jé lé rétablis,

[*en cohue.*]

J'attaque, je défends, je sifle, j'applaudis,
Je proscris, je fais grace,
Je m'obstine, je me dédis,
J'ajoute, je supprime. Et moi, je fais main-basse.

[*Il tousse, il crache, il se mouche.*]

[*en fausset.*]

Paix, les moucheurs; paix donc : l'endroit est des plus beaux.

[*en basse taille.*]

Il est des plus mauvais. Silence, les Courtauts.

LE BADINAGE.

Ah! Seigneur! Quel cahos! Et quel désordre extrême!
Qui fait naître chez-vous ces contradictions?

LE PARTERRE, *d'un air calme.*

Paix. Ce n'est rien. Je suis en prise avec moi-même:
Nous avons tous les jours ces altercations.
Je vais les appaiser sans tarder davantage.
Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,
Que pour faire briller avec plus d'avantage,
Mes dernieres décisions;

Tel que l'aſtre du jour, qui fait, après l'orage,
Avec plus de ſplendeur, paroître ſes rayons.

LE BADINAGE.

Le calme eſt revenu, Que dira-t-il ? Voyons.

LE PARTERRE, *en Public indulgent.*

Juge ſans paſſion, indulgent ſans foibleſſe,
Au ſpectacle toujours je cherche le plaiſir.
Je ne ſiffle jamais ni l'Acteur, ni la Piéce:
Et ſi je fais du bruit, c'eſt pour les applaudir.
Toujours porté vers la Clémence,
Je ſçai borner mon éloquence,
A ſaiſir & loüer les endroits les plus beaux,
Et ce n'eſt que par mon ſilence,
Que je critique les défauts.
On a remis Iſſé, ma joye en eſt extrême.
J'éprouve l'embarras charmant
De ne ſçavoir à tout moment
Qui je dois approuver le plus, ou le Poëme,
Ou la Muſique, ou l'Actrice que j'aime.

LE BADINAGE.

Il ne ſiffle jamais la Piéce, ni l'Acteur !
Ah ! de tous les Publics c'eſt pour nous le meilleur.
La bonne pâte de Parterre !
Vers lui toujours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur débonnaire,
Faites, Seigneur, un accord avec nous.

LE PARTERRE.

Et quel accord ?

LE BADINAGE.

Ayez pour cette Comédie,
Cette indulgence extrême, & cet esprit si doux,
Que vous avez pour celle d'Italie.
Notre foiblesse égale leur besoin.
Et nous vous promettons de redoubler de soin,
Et de la surpasser en ardeur de vous plaire.
Le Badinage est François comme vous :
Que cette gloire, & si grande, & si chere,
Vous porte, en depit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une Etrangere.

LE PARTERRE.

Pour vous je suis prêt à tout faire ;
Mais à condition que pendant ce tems-là,
Toujours le Badinage ici m'amusera.

LE BADINAGE.

Cela dépend......

LE PARTERRE.

De qui ?

LE BADINAGE.

Mais de votre présence.
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,

Et jamais il n'y manquera :
Mais soyez bien exact à lui rendre visite,
Car si vous y manquez deux ou trois jours de suite,
Vous ne le verrez plus; crac, il disparoîtra.

LE PARTERRE.

J'y viendrai donc. Je me prête à l'absence.
Pour signe de paix maintenant,
Recevez cet embrassement.

[*Il embrasse le Badinage.*]

Mon frere qui dit *bis*, je pense,
Ne seroit pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frere, il est bon, & pour cause,
Qu'il donne les mains à la chose :
Car je ne suis que son petit cadet.
Il a sur nous un ascendant parfait :
Ma volonté toujours est de faire la sienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à présent lui-même le traité.

[*Il sort.*]

LE BADINAGE, *au vrai Parterre.*

Messieurs, du bon Public prenez le caractere.
Vous gagnerez vous-même à paroître indulgens.
En nous ôtant la crainte, aux Acteurs si contraire,
Vous augmenterez nos talens,
Et vos plaisirs en même tems.
Que notre état vous touche & vous engage
A souscrire ce soir à l'accord proposé :

Vous plaire eſt pour nous tous un difficile ouvrage:
Nous excuſer vous eſt aiſé.
Faites donc grace au Badinage:
Qu'il obtienne votre ſuffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.

[*d'un ton tragique.*]

Seigneur, dites un mot, & vous nous ſauvez tous.

FIN.

LES
DEUX NIÉCES,
COMÉDIE.
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

De Monsieur de BOISSY,
de l'Académie Françoise;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 17 Janvier 1737.



ACTEURS.

LE COMMANDEUR, Oncle de la Marquise & de Lucile.

LA MARQUISE, veuve, Amante du Chevalier.

LUCILE, Amante du Baron.

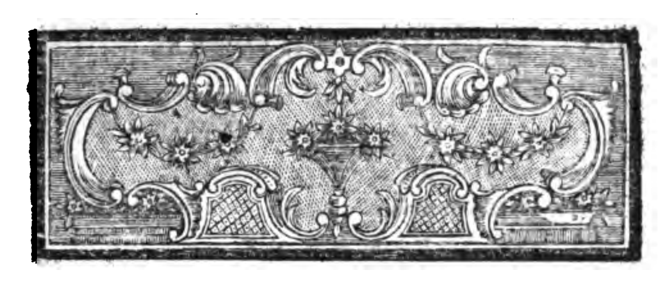
LE BARON, Amant de Lucile.

LE CHEVALIER.

FINETTE, Suivante de la Marquise.

LA FLEUR, Valet du Chevalier.

La Scene est à Paris dans le Salon de la Maison du Commandeur.



LES DEUX NIÉCES,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.



OUI, charmante Finette, aprés trois ans d'absence,
Pour revoir tes appas, la Fleur revient en France.
Le Chevalier, qui fait sa cour ici souvent,
M'a, pour son Ecuyer, repris en arrivant.

Ma foi, vive Paris ; il n'eſt rien qui l'égale ;
Je ſuis né pour ſervir dans cette Capitale ;
Le mérite y paroît avantageuſement,
Et des Valets heureux c'eſt le ſéjour charmant.

FINETTE.

Ah ! depuis ton départ tout a changé de face.

LA FLEUR.

Comment donc ?

FINETTE.

Nos pareils y ſont dans la diſgrace.
Un inſtant a détruit ton pouvoir & le mien ;
Notre regne eſt paſſé, nous ne ſommes plus rien :
Le grand monde eſt pour nous plein d'un mépris extrême,
Et chacun y conduit ſon intrigue ſoi-même.
Notre eſprit n'a plus lieu d'exercer ſon talent ;
Et l'amour aujourd'hui ſe fait ſans confident.
Paris voit dans ſon ſein regner des mœurs nouvelles.

LA FLEUR.

Ah ! les Dames ſans doute y deviennent cruelles ?

FINETTE.

Non ; mon ſexe toujours eſt rempli de douceur ;
Mais il a plus d'adreſſe avec le même cœur.
Dès l'âge de quinze ans une fille eſt ſçavante,
Et par rafinement la mere eſt indulgente.
Les époux ſont d'accord de vivre en liberté ;
Notre crédit par-là tombe de tout côté.

Nos Maîtres avec nous craignent de ſe commettre,
Et notre emploi ſe borne à porter une lettre.
On abrege d'ailleurs le cérémonial,
Et filer une intrigue a l'air provincial.
On court au dénouement avec impatience;
On n'eſt plus attentif qu'à ſauver l'apparence.
Comme on craint les yeux ſeuls du Public délicat,
On forme un nœud ſans peine, on le rompt ſans éclat;
Et ſçache qu'on n'a vu jamais regner en France
Moins de fidélité, ni plus de bienſéance.

LA FLEUR.

Tu me parles, Finette, un jargon inconnu;
Par cette bienſéance, entre nous, qu'entends-tu?

FINETTE.

C'eſt un maſque trompeur, dont, au ſiécle où nous ſommes,
Se parent avec art les femmes & les hommes;
Qui, faſcinant les yeux de l'Univers déçu,
Donne au vice les droits & l'air de la vertu;
Fait reſpecter par-tout l'impoſture parée,
Et fuir la probité qui n'eſt point décorée.

LA FLEUR.

Le ſiécle eſt hypocrite! Ah! nous ſommes perdus!
Et pour le corriger les ſoins ſont ſuperflus.

FINETTE.

Oui; la corruption au comble eſt arrivée;

La coquette en public, modeste & réservée,
De la pudeur exacte arbore le drapeau,
Et nos jeunes Seigneurs ne boivent que de l'eau.

LA FLEUR.

Ah! fi donc! quelle horreur! vraiment, quand le vin tombe,
Je ne m'étonne plus que la vertu succombe.
Pere de la franchise & de la vérité,
Le moyen que sans toi l'on ait de l'équité.
Ton pouvoir rend lui seul les cœurs droits & sinceres;
Et je suis sûr que l'eau fit les premiers faussaires.

FINETTE.

L'apostrophe est vraiment d'un buveur déclaré.

LA FLEUR.

Que Paris à mes yeux paroît défiguré!

FINETTE.

Aujourd'hui la Décence en est la Souveraine,
Et dans cette maison elle commande en Reine.

LA FLEUR.

Quoi! chez le Commandeur! Au joug des vains dehors
Se peut-il que son ame ait pu plier son corps?

FINETTE.

Non; pour l'extérieur il est toujours le même;
Mais son cœur est conduit par sa niece qu'il aime.

LA FLEUR.

J'entends. Lucile a l'art de tourner son esprit.

FINETTE.

Tu te trompes, la Fleur : elle n'a nul crédit ;
Et, s'il est gouverné, c'est par son autre niéce.

LA FLEUR.

La Marquise ?

FINETTE.

Elle seule est ici la maîtresse.

LA FLEUR.

Dis-moi, par son veuvage, étant libre aujourd'hui,
Qui peut l'avoir portée à revenir chez lui ?

FINETTE.

Faut-il le demander ? la Décence maudite,
Qui contraint sa jeunesse, & force sa conduite.
C'est peu que tous ses goûts lui soient sacrifiés,
Nous-mêmes à son joug elle nous tient liés.
C'est des égards gênans le pouvoir tyrannique,
Qui de sa confiance exclut son domestique.
Les dehors sur son ame ont un droit si puissant,
Que pour entrer chez elle il faut un air décent.
C'est le mot favori que toujours elle emploie,
Et, sans ce passeport, Madame vous renvoie.
Le pis, est à ses yeux, d'agir ignoblement,
Et l'on doit s'observer très-scrupuleusement.
Il faut être toujours dans une gêne horrible,
Et garder, qui plus est, un silence pénible.

LA FLEUR.

Je te plains.

FINETTE.

Je m'en prends à l'usage cruel ;

Car elle tient des cieux le plus beau naturel :
Son cœur est généreux, & sa main libérale,
Son caractère est doux, & son humeur égale ;
Mais le monde & ses loix, qui maîtrisent son cœur,
A s'armer de fierté contraignent sa douceur.
L'exemple la gouverne, & son pouvoir nous prive
Des fruits de sa bonté, qu'il tient toujours captive.
C'est ainsi qu'altérant ses bonnes qualités,
Il change les vertus en défauts empruntés ;
Et qu'un abus fatal, dont la raison murmure,
Défigure à nos yeux les dons de la nature.

LA FLEUR.

Mais étant tous les deux si différens d'humeur,
Comment peut-elle vivre avec le Commandeur ?

FINETTE.

Quoique leur caractere en rien ne se ressemble,
Il n'est pas étonnant qu'ils s'accordent ensemble.
Avec un ton grondeur, sous un brusque maintien,
Il est la bonté même, & ne refuse rien.
La Marquise, sous l'air d'une humble déférence,
Le plie, avec respect, à tout ce qu'elle pense.
D'autant plus sûrement on la voit gouverner,
Que c'est par la douceur qu'elle a l'art de régner.
En se disant le maître, il obéit sans cesse ;
Et, paroissant soumise, elle est toujours maîtresse.

LA FLEUR.

Moi, j'adore cet oncle avec son air bourru.

FINETTE.

Son empire eſt ſur lui tellement abſolu,
Qu'elle a vaincu l'effort de ſon antipathie,
Juſqu'à lui faire voir la bonne compagnie,
Et goûter, qui plus eſt, l'eſprit du Chevalier,
Qui toujours avoit eu le don de l'ennuyer.

LA FLEUR.

Mon maître l'ennuyer ! Lui qui plaît à la Ville !
Lui qui charme la Cour ! Son goût eſt difficile.
Quand j'ai quitté Paris, il étoit bien tourné :
Mais depuis ce tems-là ſon eſprit s'eſt orné.

FINETTE.

Un beau dehors en lui cache bien des folies ;
Il a même, entre nous, deux grandes maladies.

LA FLEUR.

Tu m'étonnes. Quel eſt le double mal qu'il a ?

FINETTE.

L'un prend ſa ſource ici, l'autre réſide là.
Le premier eſt tranſport ; le ſecond, frénéſie :
En un mot, c'eſt l'amour avec la poëſie.

LA FLEUR, *à part.*

Le Chevalier déjà m'a découvert ſes feux ;
Mais faiſons l'ignorant pour mieux ſervir ſes vœux.

(*haut.*)

Cette ſévérité me paroît ſurprenante.
Quoi ! Madame Finette eſt-elle auſſi décente ?
Rimer, être amoureux, ſont-ce là des travers ?
Mon maître a de l'eſprit, il peut faire des vers.

S'il aime, sa maîtresse est sans doute parfaite.
Mais j'ignorois ce point, je l'apprends de Finette.
Il ne m'a pas encor confié son secret,
Et je suis étonné de le voir si discret.
Son choix ne peut tomber que sur l'une des niéces,
Et mon esprit balance entre tes deux maîtresses.

FINETTE.

Je n'en reconnois qu'une à qui tout obéit;
C'est la seule Marquise, & l'on t'a mal instruit:
Tout lui rend en ces lieux un hommage sincere;
Et si le Chevalier s'empresse & cherche à plaire,
C'est elle à qui ses vœux doivent tous s'adresser.
Peut-il un seul moment entre elles balancer?
La Marquise peut tout, elle est riche, elle est belle.
Lucile est sans fortune, & fléchit devant elle:
Auprès du Commandeur, qui l'a prise chez lui,
Sa cousine elle-même est son premier appui.
L'une est une orpheline, & qui vit isolée;
Toute l'autorité dans l'autre est rassemblée.
Le pouvoir de son oncle est dépendant du sien;
Elle est tout, en un mot; & Lucile n'est rien.

LA FLEUR.

Je plains cette derniere: es-tu sa confidente?

FINETTE.

Non; pour m'ouvrir son cœur elle est trop défiante.
Par égard la Marquise est réservée en tout;
Mais l'autre est politique; & se cache par goût.

LA FLEUR.

Elle est cachée?

FINETTE.

Au point qu'elle est inconcevable;
Son cœur est une énigme, il est inexplicable;
Elle a du goût pour tout, & ne s'attache à rien;
Son esprit fait d'abord aimer son entretien;
Mais quelqu'art qu'on employe, & quoi qu'on puisse dire,
Au fond de sa pensée on ne peut jamais lire:
Nul mouvement marqué ne montre son humeur;
C'est un caméléon qui prend votre couleur.
Sans se développer son ame se replie,
Et dérobe sa marche à l'œil qui l'étudie.
Son esprit se déploie & brille en ses discours;
Mais son cœur ne dit mot, & se voile toujours.
L'un est un jour sérein, sans nuage & sans ombre;
L'autre est l'image au vrai de la nuit la plus sombre.
C'est le chef-d'œuvre enfin de la réflexion;
Tout est lumiere en elle, & rien n'est passion.

LA FLEUR.

C'est elle qui devroit, avec tant de finesse,
Mener le Commandeur plutôt que ta maîtresse.

FINETTE.

On se laisse conduire à l'air de bonne foi;
Mais on craint l'ascendant d'un plus adroit que soi.
Avec le Commandeur la Marquise s'avance;

Retire-toi, la Fleur ; va, ſors en diligence.

LA FLEUR.

Pourquoi donc me chaſſer ?

FINETTE.

Par un motif preſſant.

Fuis au plus vîte, fuis ; tu n'as pas l'air décent.

LA FLEUR.

Un compliment pareil me fait quitter la place ;
La pudeur ſouffre trop, quand il eſt dit en face.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

Je ſuis, je ſuis ſaiſi d'un violent courroux.

LA MARQUISE.

Mais contre qui, Monſieur ? répondez.

LE COMMANDEUR.

Contre vous.

LA MARQUISE.

Contre moi ! ce diſcours a lieu de me ſurprendre.

LE COMMANDEUR.

Je ſors d'une maiſon, où l'on vient de m'apprendre...

LA MARQUISE.

Mon Oncle, expliquez-vous. Que vous a-t-on appris?

LE COMMANDEUR.

Des choſes dont pour vous moi-même je rougis.

LA MARQUISE.

La choſe eſt donc bien grave?

LE COMMANDEUR.

Oh! tout des plus, Madame.

LA MARQUISE.

Mais daignez employer, pour convaincre mon ame,
La force des raiſons plutôt que de la voix.

LE COMMANDEUR.

Je ne puis trop crier, quand j'apprends, quand je vois,
Qu'avec le Chevalier vous prenez, dans le monde,
Un travers qui m'étonne, & que le bon ſens fronde.
Il faut, pour mettre fin à tous les ſots diſcours,
Il faut que vous rompiez avec lui pour toujours.

LA MARQUISE.

En quoi le Chevalier eſt-il donc condamnable?
Et moi-même, Monſieur, de quoi ſuis-je coupable?

LE COMMANDEUR.

Vous avez tort tous deux; lui, de faire courir
Une Ode à votre gloire; & vous, de le ſouffrir.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc le blâmer, quand il fait mon éloge?

LE COMMANDEUR,

Parce qu'un Chevalier qui fait des vers, déroge.

LA MARQUISE.

Ah! Mon oncle, jamais le talent n'avilit.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir de l'eſprit;

Et cette qualité, loin d'être humiliante,
Ajoûte à la noblesse, & la rend plus brillante.

LE COMMANDEUR.

C'est l'affaire, après tout, de ce beau Chevalier,
Il peut impunément barbouiller le papier,
Je m'en lave les mains; mais ce qui me chagrine,
Des écrits qu'il répand, vous êtes l'héroïne.
Il vous adresse encor un poëme galant;
C'est faire contre vous un libelle sanglant.
Et vous, de l'approuver vous avez l'imprudence!
Mais dans quel tems encor, dans quelle circonstance?
Au moment que je veux vous unir au Baron,
Et rehausser par-là l'éclat de ma maison.
Le bruit que fait par-tout ce ridicule ouvrage,
Suffit pour faire rompre un si grand mariage.
Vous jouez à vous perdre, & pour de méchans vers.
Pouvez-vous bien donner dans un pareil travers?
Vous, qui dans vos façons toujours simétrisées,
Soumettez aux égards vos actions toisées.

LA MARQUISE.

Les vers du Chevalier ne les blessent en rien;
S'ils sont interprétés, ils doivent l'être en bien.

LE COMMANDEUR.

C'est-là ce qui vous trompe, & ses rimes mal prises,
De vous, ouvertement, font dire cent sottises.

LA MARQUISE.

Cent sottises de moi ! Quel horrible propos !
Pouvez-vous seulement proférer de tels mots ?

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! on fait de vous d'effroyables critiques.

LA MARQUISE.

Mais parlez donc moins haut devant des domestiques.

LE COMMANDEUR.

Il est bien question de faire le discret,
Et de dire tout bas ce que tout Paris sait !

LA MARQUISE.

Tout Paris !

LE COMMANDEUR.

A ce mot, vous êtes allarmée;
Car vous craignez sur-tout d'être par lui blâmée.

LA MARQUISE.

Que je suis malheureuse ! On a beau s'observer,
Des traits de la critique on ne peut se sauver.
Mais que dit-il ?

LE COMMANDEUR.

Il dit que, dans cette occurrence,
Vous observez fort mal l'exacte bienséance
Que vous citez sans cesse, & dont vous vous parez.

LA MARQUISE.

D'une vive douleur mes sens sont pénétrés.

LE COMMANDEUR.

Du jour enfin, du jour vous devenez l'histoire.

LA MARQUISE.

Moi, l'histoire du jour ! Non, je ne le puis croire :
Ce sont-là des discours que vous vous figurez.
Paris ne les tient point, ou bien vous les outrez.

LE COMMANDEUR.

Je les outre si peu, qu'hier, chez la Comtesse,
On rioit de vous voir érigée en Déesse.

LA MARQUISE.

C'est ma grande ennemie.

LE COMMANDEUR.

A la sœur d'Apollon,
Ce Poëte nouveau vous compare, dit-on.
Vous en avez le port, la taille, & la décence.
Il fait, entre elle & vous, voir tant de ressemblance,
Que, par-tout de Diane, on vous donne le nom,
Et qu'on l'appelle, lui, le bel Endimion.

LA MARQUISE.

Quelle horreur !

LE COMMANDEUR.

La Comtesse, en maligne interprète,
Fait entendre tout bas qu'une intrigue secrette,
Qu'un amour clandestin pour ce berger aimé,
Sous cette allégorie, est peut-être exprimé.

LA MARQUISE.

Comment ! Mes ennemis ont eu le front de faire
Hautement, devant vous, cet affreux commentaire !
Et vous, qui de mon cœur devez être certain,
Vous n'avez pas, Monsieur, pris ma défense en main !

Connoissant

Connoiſſant leur noirceur, sûr de mon innocence,
Quoi! ne deviez-vous pas leur impoſer ſilence?

LE COMMANDEUR.

Je l'ai voulu d'abord; mais ils m'en ont tant dit,
Qu'ils ont, malgré moi-même, entraîné mon eſprit.

LA MARQUISE.

Mon oncle, un ſeul moment, devoit-ils les en croire?
Mais c'eſt peu de ſouffrir qu'ils attáquent ma gloire,
Qu'ils oſent déchirer ma réputation;
Lui-même avec chaleur il ſuit leur paſſion,
Son injuſte courroux met le comble à l'injure,
Et par l'éclat qu'il fait,, il ſert leur impoſture;
Dans le fond de mon cœur il porte un coup mortel,
Et, de tous mes cenſeurs, il eſt le plus cruel.

LE COMMANDEUR.

Sa douleur m'attendrit.

LA MARQUISE.

Ce dernier trait m'accable.

LE COMMANDEUR.

Ma niéce....

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi. Je ſuis inconſolable;
Et vos diſcours ne font qu'accroître mon chagrin.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous ai parlé que dans un bon deſſein.
Finette, ſon état me touche au fond de l'ame.

FINETTE.

Monsieur, retirez-vous, j'aurai soin de Madame.

LE COMMANDEUR.

Oui. Je sors, & je vais chapitrer les censeurs,
Du repos des maisons, malins perturbateurs,
Médisans ! dont les traits causent tant de ravages,
Je m'en prens à vous seuls, & voilà votre ouvrage.
Pour maintenir la paix & l'ordre dans Paris,
Morbleu ? vous devriez en être tous bannis :
Le monde gagneroit à cette heureuse perte.

(*Il sort.*)

FINETTE.

La Ville risqueroit de demeurer déserte.

SCENE III.

LA MARQUISE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame, revenez de votre abattement.

LA MARQUISE.

Je ne puis respirer dans mon saisissement.
Avec l'intention la meilleure du monde,
Il vous porte dans l'ame une attaque profonde ;
Et, faute des égards que l'on doit observer,
Sa main vous assassine en voulant vous sauver.

Voilà ce que produit le mépris des usages.
On perd le fruit sans eux, des conseils les plus
sages.
(à part.)
Finette, éloignez-vous, Mais je ne songe pas
(haut..)
Qu'elle a tout entendu. Revenez sur vos pas.
(à part.)
Pour la mieux engager à garder le silence,
Faisons lui de mon cœur l'entiere confidence.
La prudence le veut.

FINETTE.

Madame, me voilà.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel effort! Je ne puis m'abaisser jusque-là.

FINETTE.

Que souhaittez-vous?

LA MARQUISE.

Rien. J'ai changé de pensée.
(à part.)
Non; demeurez plutôt. Parlons, j'y suis forcée
Par l'éclat indescret qu'à fait le Commandeur,
Et beaucoup plus encor par l'état de mon cœur.
(haut.)
Approchez. Dans le trouble où mon âme est
plongée,
D'épancher mes secrets je me vois obligée.
Votre zèle éprouvé, votre air modeste & doux.

Déterminent mon cœur à faire choix de vous.
Mon sort paroît flatteur, & l'on me croit heureuse,
Mais, Finette, souvent l'apparence est trompeuse.
Dans la paix du veuvage, & sous un front serein,
Je nourris en secret le trouble dans mon sein.
Deux tyrans à la fois persécutent ma vie.
A leur joug opposé je me vois asservie.

FINETTE.

Vous, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, moi-même, & je sens tour à tour
Les tourmens de l'envie, & les feux de l'amour.

FINETTE.

D'un juste étonnement vous me voyez saisie.
Vous devez exciter, non ressentir l'envie.
Le ciel en vous formant vous combla de ses biens;
Votre époux, par sa mort, vous laisse tous les siens.
Qui peut donc envier mon heureuse maîtresse?

LA MARQUISE.

L'esprit de ma cousine, & son air de finesse.

FINETTE.

Votre cœur ne doit pas en paroître jaloux.
Vos appas sont cent fois plus brillans & plus doux.
Il n'est point de beauté que la vôtre n'éface;
Et vos yeux seuls.....

LA MARQUISE.

Par-là, Lucile me surpasse;

Car elle a les regards les plus ingénieux,
Et l'esprit, selon moi, fait lui seul les beaux yeux.
Pour moi je ne vois rien qui soit plus insipide,
Que les grands yeux mourans d'une belle stupide,
Qui regardent sans voir, & qui n'expriment rien.

FINETTE.

Ah! les vôtres au cœur ne parlent que trop bien;
Demandez, leur pouvoir fait tourner la cervelle.

LA MARQUISE.

Je ne me flatte point; je suis sotte auprès d'elle.
Si mon cœur est jaloux ce n'est point bassement,
Et l'amour le rend tel, non le tempérament.
Je ne voudrois avoir son génie en partage,
Que pour mieux asservir l'objet seul qui m'engage;
Ou plutôt, ce qui doit redoubler mon tourment,
Je crains que son esprit n'ait charmé mon amant.

FINETTE.

Cet amant est bien fait, sans doute, & sa personne...

LA MARQUISE.

Oui; c'est le Chevalier que mon oncle soupçonne;
Quoiqu'il ait en partage un dehors séducteur,
C'est plutôt par l'esprit qu'il a soumis mon cœur.
Des dons extérieurs l'uniformité lasse;
Mais l'esprit a toujours une nouvelle grace;
Il a l'heureux talent de varier les traits,
Et ses dons enchanteurs ne s'épuisent jamais.
En attraits différens il se montre fertile,

Et dans un ſeul objet il en préſente mille.
Par l'inconſtance même il ſçait nous engager,
Et ſans être infidéle on croit toujours changer.

FINETTE.

Madame, votre choix me paroît très-louable,
Et votre amant vous plaît par l'endroit eſtimable.
La figure eſt ſouvent mere de la fadeur,
Et cette qualité vaut pour moi la laideur.
Du ſot le mieux tourné la préſence m'aſſomme,
Et l'eſprit, à mon gré, fait la beauté de l'homme.

LA MARQUISE.

Ton goût flatte le mien.

FINETTE.

C'eſt le meilleur de tous.

LA MARQUISE.

Lucile, par malheur, peut penſer comme nous;
J'ai tout lieu de le croire, & ma crainte eſt fondée;
Pour éclaircir la peur dont je ſuis poſſédée,
Du ſoin de lui parler mon cœur charge le tien;
Qu'il tâche adroitement de lire dans le ſien.

FINETTE.

Madame, à dire vrai, la choſe eſt difficile,
Et rien n'eſt plus obſcur que le cœur de Lucile;
Mais pour y réuſſir j'emploirai tous mes ſoins;
Après tant de bontés je ne puis faire moins.
Votre amant cependant ſe connoît en mérite;
Et ſi de ſon bonheur ſon ame étoit inſtruite,

A vous plaire, ſans doute, il borneroit ſes vœux.

LA MARQUISE.

Apprends que ſon amour a ſeul produit mes feux:
Ma fierté contre lui s'étoit trop bien armée;
Je ne l'aimerois pas, s'il ne m'avoit aimée.
Je ſçai qu'il a pour moi brûlé ſincerement;
Si je crains aujourd'hui, c'eſt pour ſon changement.

FINETTE.

Qui fait dans votre eſprit naître cette penſée?

LA MARQUISE.

Sa froideur qui ſuccede à ſa flamme empreſſée.
Mais ce qui doit le plus augmenter mon ſoupçon,
C'eſt qu'il entend parler de l'hymen du Baron,
A qui le Commandeur veut que je ſois unie,
D'un œil indifférent & d'une ame aſſoupie.
Il le voit près de moi ſans montrer de courroux,
Et mon accueil flatteur ne le rend point jaloux.

FINETTE.

Cette façon d'agir eſt des plus étonnantes:
Il poſſede, il eſt vrai, des qualités brillantes;
Mais, Madame, excuſez ſi je dis mon avis;
Son trop de confiance en rabaiſſe le prix:
Le Baron eſt moins vain, & s'il eſt petit-maître,
Il l'eſt, vraiment, en beau, comme ils devroient tous l'être.
Sans en avoir le faux il en a le brillant,
Et ſeroit accompli, s'il étoit moins bouillant.

C'est l'unique défaut qu'il tienne de son âge;
Ses airs sont étourdis, & sa conduite est sage.
Si vos sens n'étoient pas prévenus aujourd'hui,
Votre choix, j'en suis sûre, inclineroit vers lui.
Par le rang, par les biens, c'est peu d'éfacer l'autre;
Sa personne est en tout plus digne de la vôtre.

LA MARQUISE

Quel que soit son mérite, il ne peut rien sur moi;
Il faut avoir mon cœur pour obtenir ma foi;
Le Chevalier, Finette, a seul ce droit suprême,
Et le don de ma main n'est dû qu'à ce que j'aime;
Mais avant que mon ame ose se déclarer,
De la sienne, en secret, elle veut s'assurer.
Il sera sans défaut pourvu qu'il soit fidéle:
Il entretient Lucile, il s'empresse auprès d'elle;
Sur ses regards toujours ses yeux sont attachés,
Pour apprendre quels sont ses sentimens cachés.
Voi, parle à son valet, mais sans me compromettre.

FINETTE.

Sur mon zéle, de tout, vous pouvez vous remettre.

LA MARQUISE.

De l'aveu de mon cœur tu dois sentir le prix;
Il attend son repos du soin qu'il t'a commis.
Songe que ma conduite, & peut-être ma vie,
A ce que tu feras, va se voir asservie:
Crains sur-tout d'exposer mon secret au grand jour;
Tu ne peux apporter trop d'art & de détour.

L'amour impérieux, l'affreuse jalousie,
Ont beau tyranniser mon ame assujettie;
Un maître, encor par moi beaucoup plus redouté,
Me soumet toute entiere à son autorité.
C'est le monde éclairé dont je crains la censure;
Sa regle, de mes pas, fut toujours la mesure.
L'effroi du ridicule, & la peur d'un éclat,
Triomphent dans mon cœur de tout autre combat.
Ma réputation plus que l'amour m'est chere,
Et tout autre intérêt près d'elle doit se taire.
Adieu : de ton art seul dépendent mes destins;
Je laisse mon bonheur & ma gloire en tes mains.



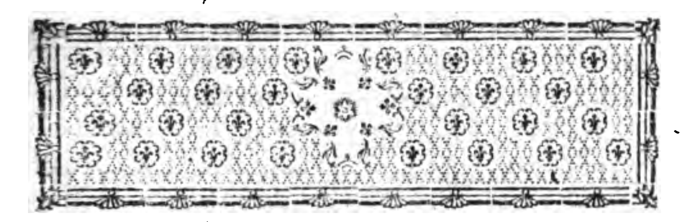
SCENE IV.

FINETTE, *seule.*

POur le coup je triomphe, & ma gloire est entiere;
Me voilà confidente, & j'en suis toute fiere.
Madame me remet le soin de son bonheur,
Et rend à mon emploi sa premiere splendeur.
J'aurai dans son conseil voix délibérative,
Et je ne serai plus une Suivante oisive.
Bien-tôt dans la maison tout se fera par moi;
La Marquise, elle-même, y recevra ma loi.
Son secret confié me rendra tout facile:
On est maître des grands, dès qu'on leur est utile.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR.

FInette me demande, & veut m'entretenir;
Je dois de mon côté.... Mais je la vois venir.

SCENE II.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

J'Ai volé pour me rendre à vos ordres, Madame;
Disposez de mon bras, disposez de mon ame.

FINETTE.

Sur ta sincérité puis je compter, la Fleur?

LA FLEUR.

Regarde-moi, ce front répond de ma candeur.

FINETTE.

Mais la discrétion est sur-tout nécessaire.
Je dois te confier un important mystère.

LA FLEUR.

Tu le peux hardiment, le silence est mon fort;

FINETTE.

Apprens donc qu'un moment vient de changer mon sort.
Madame, de ses feux, m'a fait l'aveu sincere;
Et de tous ses secrets je suis dépositaire.

LA FLEUR.

Je te fais compliment sur un si grand honneur.

FINETTE.

Je ne le cache pas, il est pour moi flatteur.
Le Chevalier, ton maître, est l'objet qui la charme.
L'esprit de sa cousine à son sujet l'allarme.
Son appréhension n'est pas sans fondement.
Tâche de découvrir la chose adroitement;
Je te charge du soin d'étudier ton maître,
Et de le démêler, sans rien faire connoître.

LA FLEUR.

C'est un soin superflu, puisqu'il faut parler net;
Je suis du Chevalier le confident discret.

FINETTE.

D'où vient donc que tantôt tu m'en as fait mystère?

EA FLEUR.

Par prudence, avec toi, j'ai crû devoir me taire.

Tes discours m'ont paru d'abord un piége adroit ;
Mais je me suis trompée : je vois que tu vas droit,
Et je dois, sans détour, répondre à ta franchise.
Mon maître ne fait rien que par mon entremise ;
Il me consulte en tout depuis que je le sers ;
Et même quelquefois je corrige ses vers.

FINETTE.

Je ne m'étonne plus si Paris les admire.
De l'état de son cœur hâte-toi de m'instruire.
Aime-t-il la Marquise avec fidélité ?

LA FLEUR.

Puisqu'il faut avec toi, dire la vérité,
Chaque instant affoiblit l'amour qu'il a pour elle.
Ce feu céde aux efforts d'une flamme nouvelle,
Lucile en est l'objet ; l'esprit, l'esprit vainqueur,
Arrache à la beauté l'empire de son cœur.

FINETTE.

Crois-tu qu'il soit aimé ?

LA FLEUR.

Je n'en sçai rien encore.
Ses feux sont tout nouveaux, Lucile les ignore.
Pour en faire l'aveu, nous guettons le moment ;
Et je viens, de sa part, te prier poliment,
De lui faciliter cet instant qu'il desire.

FINETTE.

Pour qui me prend-il donc ? Mais vraiment ! je l'admire.

Finette a trop d'honneur & trop de probité,
Pour prêter son secours à l'infidélité ;
A son nouvel amour son bien même s'oppose.
S'il trahit la Marquise, à tout perdre il s'expose.

LA FLEUR.

Constant en apparence, & volage en effet,
Il peut les ménager toutes deux en secret.
Car l'infidélité dont tu lui fais un crime,
Est sagesse, entre nous, quand elle est anonyme.

FINETTE.

Cette morale-là chez qui la puise-tu ?

LA FLEUR.

Chez ta maîtresse même. Elle met la vertu
A sauver les dehors. C'est suivre son systême,
Et la servir enfin selon le goût qu'elle aime.

FINETTE.

Le dangereux esprit ! Sous un air simple & bon
Il cache les détours du plus rusé fripon.
Ecoute ; pour ton bien, & celui de ton maître,
D'un amour inutile, & funeste, peut-être,
Tandis qu'il en est tems, détourne ses esprits.
Tu ne sçaurois d'abord me plaire qu'à ce prix ;
Et l'intérêt, de plus, à qui tout rend les armes....

LA FLEUR.

Pour me déterminer, il suffit de vos charmes.

FINETTE.

Monsieur est bien galant. Quelqu'un vient en ce lieu.

C'est Lucile. Je dois l'entretenir. Adieu.
Auprès du Chevalier cours agir au plus vîte.

LA FLEUR.

Je répons de mes soins, non de la réussite.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

ELle est seule, & paroît rêver profondement.
Pour lire dans son cœur, saisissons ce moment.
(*haut.*)
Mademoiselle est bien solitaire & rêveuse.
Si j'en crois de ses yeux l'expression flatteuse,
Sa rêverie est douce, & quelque aimable objet,
Sans doute, en ces instans, en fait seul le sujet.

LUCILE.

Non. Vous voulez, Finette, être trop pénétrante;
Et cette rêverie est très-indifférente.
Le seul hazard la cause, & l'esprit entraîné
Rêve alors sans avoir d'objet déterminé.
On cherche, mais en vain, quel en est le principe,
Et le caprice seul l'enfante & la dissipe.

FINETTE.

On démêle aisément celle qui part d'humeur,

D'avec celle qui prend sa source dans le cœur.
On peut sur un regard asseoir ses conjectures;
Et pour les distinguer il est des marques sûres.
Si j'osois m'expliquer, je dirois que vos yeux...

LUCILE.

J'admire, à mon égard, votre soin curieux.
Mes yeux n'expriment rien que mon devoir n'avoue.

FINETTE.

Un certain coloris est peint sur votre joue,
Qui, des troubles de l'ame est un avant-coureur.

LUCILE.

Votre liberté seule excite ma rougeur.

FINETTE.

Pardon, si je me suis un peu trop avancée.
Par son mauvais côté vous prenez ma pensée.
Je sçai que la vertu conduit seule vos pas;
Mais l'amour est un nœud qu'elle ne défend pas,
Quand l'estime le forme, & la raison l'éclaire.
N'êtes-vous pas dans l'âge, & d'aimer, & de plaire?
Si pour un cavalier aimable comme vous,
Vous sentiez en secret quelque chose de doux,
Mon secours, en ce cas, pourroit vous être utile;
Il vous soulageroit. Un confident habile
Est auprès d'un amant tremblant, foible, incertain,
Ce qu'auprès d'un malade, est un bon médecin.
Il ne le guérit pas, mais son art le console,
Et par-là ce même art n'est pas un art frivole.

LUCILE.

Finette, encore un coup, vous prenez trop de soin ;
D'un semblable secours mon cœur n'a pas besoin ;
Il est libre, & j'en suis heureusement maîtresse :
Mais quand même il seroit soumis à la tendresse,
Je vous le cacherois, & sçachez que je crains
Les Confidens encore plus que les Médecins.
Si l'art de ces derniers, incertain dans sa source,
De nos jours attaqués précipite la course,
Des autres l'imprudence & l'indiscrétion,
Nous enlevent souvent la réputation.
Par un mot échappé notre gloire est flétrie ;
Et ce bien qu'il nous ôte, est plus cher que la vie.

FINETTE.

En vous ouvrant à moi vous ne risquerez rien.

LUCILE.

Dites-moi, pour finir un pareil entretien,
D'où naît l'empressement où votre ame s'obstine ?

FINETTE.

C'est de mon zèle seul.

LUCILE.

Mon oncle & ma cousine....

FINETTE

Croyez qu'auprès de vous j'agis à leur insçu.

LUCILE.

Allez ; quoi qu'il en soit, l'effort est superflu.
Si c'est l'effet en vous d'un zèle que je blâme,
Je vous défens d'oser pénétrer dans mon ame,

Plus que vous ne devez, & plus que je ne veux.
Qui passe son emploi, se rend toujours fâcheux.
Par un pouvoir secret, si d'autres vous l'ordonnent,
Dites-leur de ma part, qu'à tort ils me soupçonnent;
Qu'ils peuvent être sûrs que mon cœur n'aime rien,
Et que s'il vient jamais à former un lien,
Son choix sera si juste, & si digne d'estime,
Que loin de leur cacher un penchant légitime,
Il sera le premier à déclarer ses feux;
Et que pour confidens il ne choisira qu'eux.
Sortez.

FINETTE.

En termes clairs votre bouche s'explique:
Je n'ai plus rien à dire, & je sors sans replique.

SCENE IV.

LUCILE, *seule.*

JE dois, plus que jamais, leur cacher mon ardeur;
Tout conspire en ces lieux pour pénétrer mon cœur.
Je vois qu'à mon sujet, ma cousine inquiéte,
D'accord avec mon oncle, a fait agir Finette.
Que le sort d'une fille est triste & malheureux!
Si son cœur au dehors laisse exhaler ses feux,
Le rigide censeur blâme son imprudence.
Si sa bouche est soigneuse à garder le silence,

Elle voit son secret des siens même envié,
Et tout, pour l'arracher, est par eux employé.
Défions-nous de tout, de peur d'une surprise;
A prendre ce parti mon amour m'autorise.
Mon oncle, j'en frémis, travaille fortement,
Pour unir la Marquise au Baron mon Amant.
Pourra-t-il résister au bien qu'on lui destine?
Ah! mon malheur est sûr, s'il plaît à ma cousine:
Tout parle en sa faveur, & tout est contre moi;
Elle asservit mon oncle, & je suis sous sa loi;
D'un regard attentif je vois qu'elle m'observe;
Je dois, à son exemple, être sur la réserve,
Et de ma passion n'avoir, malgré ses soins,
Que moi pour confidente, & mes yeux pour témoins.
A me lire ses vers le Chevalier s'empresse;
Et quoi qu'à tout moment sa vanité me blesse,
Faisons-lui, devant elle, un accueil gracieux,
Pour découvrir son ame & pour la tromper mieux.
Son cœur se trahira s'il est vrai qu'elle l'aime,
Et de sa jalousie, en dépit d'elle-même,
Quelques traits perceront que je reconnoîtrai,
Et, sur ses mouvemens, je me déciderai.
Je sçaurai par cet art surmonter son adresse,
Et des évènemens me rendre la maîtresse.
De garder son secret qui peut venir à bout,
Ne risque jamais rien, & profite de tout.
Mais j'entens parler haut; c'est mon oncle, je pense.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LUCILE.

LE COMMANDEUR, *sans voir Lucile.*

OH ! j'ai tansé, parbleu ! nos censeurs d'importance,
Et lorsqu'à la Marquise ils feront le procès,
Ils ne me prendront plus pour juge de leurs traits.
Mais elle est, après tout, d'une délicatesse
Qui me paroît outrée.... Ah ! te voilà, ma niéce !
Tu parois à propos, & jai dans ce moment
A te parler ici très-sérieusement.
Ne t'en allarme pas, c'est pour ton avantage ;
Apprends donc qu'il s'agit d'un très-bon mariage.

LUCILE, *à part.*

Dissimulons ; peut-être est-ce un piége couvert.

LE COMMANDEUR.

Un parti peu commun aujourd'hui s'est offert ;
C'est un Marquis Gascon, mais comme on n'en voit guere.
Il est riche, modeste, & jamais n'exagere ;
Il craint d'être obligé, même à ses bons amis,
Et n'accepte un dîner que pour en rendre six.

Il eſt, ſans en parler, libéral, noble & brave ;
Sur-tout de ſa parole il ſe montre l'eſclave.
On n'apperçoit en lui, ni détours, ni délais ;
Il prête fort ſouvent, & n'emprunte jamais.

LUCILE.

C'eſt un homme vraîment d'un caractère rare.

LE COMMANDEUR.

Oui ; rare, mais en beau ; neuf, ſans être bizarre.
A ces traits ſinguliers tu reconnois Damon,
Et faire ſon portrait, c'eſt déclarer ſon nom.
Tu vois que l'alliance eſt très-avantageuſe ;
Avec un tel époux tu ne peux qu'être heureuſe.
Quelque riche pourtant que ſoit cette union,
Je ne veux point gêner ton inclination.
Déclare-moi ton goût, car je veux le connoître.

LUCILE.

Je n'en ai point, mon oncle, & vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Voilà comme elles ſont, ces filles, la plûpart :
On ne peut les porter à s'expliquer ſans fard.
Dès qu'on parle d'hymen, elles font les ſoumiſes ;
Et cachent le penchant dont elles ſont épriſes.
Elles forment des nœuds en dépit de leur cœur,
Et d'un long repentir ſe préparent l'horreur.
Si ce ſort t'arrivoit, j'en ſerois le complice,
Et je veux, malgré toi, t'épargner ce ſupplice.

LUCILE.

De mon ſexe en ce point je n'ai pas le défaut.

LE COMMANDEUR.

Tu l'as par préférence, & tu l'outres plutôt,
Ton cœur est si caché qu'il me met en colere,
Je n'ai pû démêler encor ton caractère,
Il ne paroît jamais sous aucune couleur.
Tu n'aimes, ni ne hais, & tu n'as point d'humeur,
Songe que la réserve, à cet excès portée,
Des imperfections est la plus détestée;
Elle rompt le lien de la société,
Bannit la confiance & la sincérité,
Brise de l'amitié tous les nœuds respectables,
Nous fait perdre le fruit des qualités aimables,
Nous isole de tout, nous ferme tous les cœurs;
Et ses soins défians nous privent des douceurs
De nous communiquer sans cesse avec les autres,
D'apprendre leurs secrets, & d'épancher les nôtres.
Pour moi, qui suis né franc, c'est le souverain bien;
Crois-en mon sentiment, & réforme le tien;
Il te nuit près de moi. Si tu veux que je taime,
Pour modele, aujourd'hui, prens ton oncle lui-même,
Sur tout, parle avec moi, car j'aime à converser;
Le plaisir de sentir, le plaisir de penser,
Est moins vif, mille fois, que celui de le dire.

LUCILE.

A marcher sur vos pas, mon oncle, en tout j'aspire,
Mais plus je m'examine, & moins je vois en quoi,
De la sincérité j'ai pû blesser la loi.

Mon ame à tous vos traits ne s'eſt point reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es rien moins que franche, en faiſant l'ingénue.

LUCILE.

Je la ſuis.

LE COMMANDEUR.

En diſcours.

LUCILE.

Non, en effet, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Là, l'es-tu comme moi?

LUCILE.

Le puis-je, à la rigueur!
Mon ſexe, mon état, notre façon de vivre,
Tout, à certains égards, me défend de vous ſuivre.
Mon cœur doit redouter les jugemens d'autrui;
Et le ſiécle à tel point eſt critique aujourd'hui,
Qu'une ſimple parole à ſes traits donne priſe.
Bien loin qu'auprès de lui l'innocence ſuffiſe,
Avec plus de rigueur il la juge toujours;
Et donne un tour malin à ſes moindres diſcours.
Sur un mot qu'elle dit, il bâtit une hiſtoire,
Et prend ſoin de l'orner aux dépens de ſa gloire.
Le public prévenu, qui ne revient jamais,
Contre elle, ſans retour, prononce ſes arrêts.
Elle a beau hautement crier à l'injuſtice,
La vertu ſoupçonnée à le deſtin du vice.

LE COMMANDEUR.

Oui, fouvent.

LUCILE.

Ainfi, grace au monde rigoureux,
La franchife eft pour nous un défaut dangereux ;
Comme fouvent en mal elle eft interpretée,
Notre conduite en tout doit être concertée.
Le monde nous y force, & fa malignité
Nous fait de la réferve une néceffité.

LE COMMANDEUR.

Soit. J'approuve en public ta conduite cachée,
Puifqu'à cet art, enfin, ta gloire eft attachée ;
Mais tu dois à mes yeux dévoiler tout ton cœur,
Quand je veux prononcer fur fon propre bonheur.

LUCILE.

De tous mes fentimens il a dû vous inftruire,
Et dans ce même cœur vos regards ont dû lire
L'attachement pour vous le plus refpectueux,
Et tel que je le dois à vos foins généreux.
Je me trompe, ou je crois qu'une fille à mon âge,
Ne doit ni s'expliquer, ni fentir davantage.

LE COMMANDEUR.

Vain détour ! A ton âge, on fait voir fes penchans.
Mais je crois entrevoir les tiens en ces inftans.
Damon, quoique bien fait, n'eft plus dans fa jeuneffe :
Il paffe quarante ans. C'eft-là, c'eft-là, ma niéce,
Ce qui te fait garder le filence aujourd'hui,
Et t'infpire en fecret de la froideur pour lui.

LUCILE.

Non, mon oncle, croyez....

LE COMMANDEUR.

Cesse, cesse de feindre.
Ma main, je te l'ai dit, ne veut pas te contraindre.
Je n'abuserai point des droits que j'ai sur toi,
Je dois te marier, pour toi, non pas pour moi.
Comme, par ce lien, ma bonté peu commune,
Veut faire ton bonheur, ainsi que ta fortune,
Apprends-moi franchement quel est ton goût chéri?
Je veux d'après lui seul te donner un mari.

LUCILE.

Cet excès de bonté ne sert qu'à me confondre.
Par un sincère aveu je voudrois y répondre;
Mais là-dessus encor mon cœur ne m'a rien dit.
Guidé par le devoir, & par l'exemple instruit,
De ce qu'il peut sentir, lui-même il se défie:
Il n'ose décider du repos de ma vie;
Et comme la jeunesse, aveugle en son desir,
Forme souvent un choix que suit le repentir;
Et qu'au même malheur la promptitude expose,
De sa félicité, mon oncle, il se repose
Entiérement sur vous, de peur de s'égarer.
Vous sçavez, mieux que lui, ce qui peut l'assurer.
Daignez, pour rendre encor mon bonheur plus durable,

Prendre conseil du tems sur un projet semblable;
Et songez qu'un lien qu'on forme sans retour,
Ne doit pas être, enfin, l'ouvrage d'un seul jour.
Vous devez approuver cette juste demande.

LE COMMANDEUR.

Je n'en suis pas content, la réponse est normande.
Je ne veux qu'un seul mot, mais qui soit positif.
Prononce nettement sur ce point décisif.
Le mariage est-il à tes yeux agréable?
Ou bien ne l'est-il pas? Un époux jeune, aimable,
D'un rang égal au tien, te convient-il, ou non?
Répons droit à la chose, & sans plus de façon.

LUCILE.

J'ai déjà répondu, mon oncle, avec franchise.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi? Veux-tu Dorante? Il est joli garçon.
Aime-tu mieux Valére? Il a plus de raison.
Veux-tu le Président? Parle, je te le donne.
Tu n'aimes pas la robe, & je te le pardonne.
Le Comte, le Vicomte, ou bien le Chevalier?

LUCILE.

Mais, mon oncle....

LE COMMANDEUR.

Hem! ton cœur panche vers ce dernier?

LUCILE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc celui que tu préferes?

LUCILE.

Je dois m'en rapporter à vos seules lumieres.

LE COMMANDEUR.

Non, non, tu choisiras, & je te le prescris.

LUCILE.

C'est à vous....

LE COMMANDEUR.

C'est à toi. Je le veux.

LUCILE.

Je ne puis,

LE COMMANDEUR.

Oh! Je me fâcherai.

LUCILE.

Que mon oncle prononce.
J'obéirai. Voilà ma derniere réponse.

LE COMMANDEUR.

C'en est trop, à la fin; tu me pousses à bout,
Et saches que ton oncle est capable de tout.
Je vais dans mon courroux, par un acte autentique,
Je vais.... te déclarer mon héritiere unique,
Te marier ensuite, & pour mieux te punir,
Choisir un beau jeune homme à qui je veux t'unir.
Je ne badine pas, je tiendrai ma promesse,
Et dès ce même soir. Penses-y, je te laisse.



SCENE VI.

LUCILE, *seule.*

La menace est nouvelle, & j'en ris malgré moi.
De concert, sans le croire, il agit, je le voi.
Voilà qui justifie, & confirme ma crainte.
Cet hymen proposé n'est qu'une adroite feinte.
Mais si je me trompois dans un pareil soupçon,
Qu'il voulût pour jamais m'arracher au Baron ;
Que deviendrois-je ? O ciel ! Moi dont l'impatience
Ne souffre qu'à regret sa plus légere absence ;
Dans le temps que l'amour m'en fait même un devoir,
Malgré le vif desir que j'ai de le revoir,
Je dois plus que jamais l'éloigner de ma vue.
Mais que vois-je ? Il paroît. Ma prudence est déçue.



SCENE VII.

LE BARON, LUCILE.

LUCILE.

QUoi ! Vous osez ici vous montrer devant moi,
Après que mon amour vous a fait une loi
De ne plus me parler, d'éviter ma présence ?

LE BARON.

Lucile, vainement je me fais violence ;
L'ordre est trop rigoureux, je ne puis le remplir,
Ni vivre plus long-temps sans vous entretenir.

LUCILE.

Si vous brûlez pour moi d'une ardeur véritable,
Fuyez, tout m'est suspect, & tout m'est redoutable.
Un geste, un seul regard peut trahir nos secrets,
Et je crains que ces murs ne soient même indiscrets.
Eloignez-vous, vous dis-je; en ce moment je tremble
Que la Marquise ici ne nous surprenne ensemble.

LE BARON.

Pourquoi ?

LUCILE.

Le pouvez-vous demander, dans le tems
Que l'on parle d'unir vos jours à ses instans.

LE BARON.

Ma tendresse suffit pour rassurer votre ame.

LUCILE.

Non; partez. Dans ce jour tout allarme ma flamme;

LE BARON.

Vous l'ordonnez en vain, je n'y puis consentir,
Je veux sçavoir, Lucile, avant que de partir,
Quel prix vous destinez à mon ardeur sincère,
C'est garder trop long-tems un silence sévère,
Je traîne dans le doute un destin languissant;
A peine obtiens-je un mot pour faveur en passant.
De parler, de voir même, on me fait la défense,
Et je souffre, présent, les tourmens de l'absence.
Je n'ai pû parvenir depuis six mois, enfin,
Au bonheur seulement de baiser votre main.

(Il lui baise la main.)

LUCILE.

Oui, mais vous la baisez en parlant de la sorte.

LE BARON.

Pardonnez ce transport à l'ardeur la plus forte.

LUCILE.

Je l'excuse, pour vaincre un doute injurieux.
Baron, quand mon amour vous bannit de mes yeux,
Croyez que ce n'est pas sans une peine extrême,
Et vous verrez bien-tôt à quel point je vous aime.

LE BARON.

Tandis que vous aurez pour moi cette rigueur,
Vous ne me convaincrez jamais de mon bonheur.
Toujours à mes regards vous paroissez voilée;

Pour tous les autres yeux soyez dissimulée ;
Mais quittez la réserve auprès de votre amant ;
Que je puisse voir clair dans votre ame un moment.

LUCILE.

Eh ! n'y voyez-vous pas la flamme la plus vive ?
A déguiser mes feux si je suis attentive,
C'est par excès d'amour que je les tiens cachés,
Et pour vous seul, ingrat, qui me le reprochez.
La crainte de vous perdre, ou d'être traversée,
M'oblige, malgré moi, de cacher ma pensée ;
Et la peur que me fait votre vivacité,
De vous ouvrir mon cœur m'ôte la liberté.
Mon art, ma politique, avec ma défiance,
Sont un fruit de mes feux & de votre imprudence.
Votre bouillante ardeur y force mon amour ;
Et si je n'aimois pas, je serois sans détour :
Mon cœur se livreroit, il seroit véritable,
Et de tous mes défauts vous êtes seul coupable.

LE BARON.

Ah ! d'un excès d'ardeur, puisqu'ils sont provenus,
De tels défauts pour moi deviennent des vertus ;
Mais rassurez vos sens sur mon humeur bouillante.
Songez, quand il le faut, que ma flamme est prudente ;
Vous-même épargnez-vous l'art de vous tant cacher.

LUCILE.

Dans mon sort malheureux puis-je m'en empêcher ?
Soumise, dépendante, & sans ressource aucune,

Ma réſerve eſt mon bien, mon ſecret, ma fortune;
Il peut ſeul aujourd'hui m'aſſurer votre cœur;
Tout, pour me l'enlever, ſe ligue avec chaleur,
La beauté, les honneurs, le crédit, l'opulence;
Je n'ai que mon amour aidé de mon ſilence.

LE BARON.

Eh! quoi, n'avez-vous pas, malgré le ſort jaloux,
Ce cœur qui vous adore, & qui vaincra ſes coups?
Une pareille crainte outrage ma tendreſſe.
Vous êtes le ſeul bien qui manque à ma richeſſe.
Je vous vois tous les jours parler au Chevalier;
Si j'étois comme vous prompt à me défier,
Ces entretiens fréquens cauſeroient mes allarmes.
Je craindrois que pour vous ils n'euſſent trop de charmes.

LUCILE.

Quoiqu'il ait de l'eſprit, il m'a déplu toujours.
Mon oreille, à regret, écoute ſes diſcours.
Vous le ſçavez trop bien, j'ai cette complaiſance,
Pour ôter les ſoupçons de notre intelligence.

LE BARON.

J'aime trop à vous croire, & n'en ſuis point jaloux,
Malgré ſon air content quand il ſort près de vous.
Par le ton réſervé qu'il affecte de prendre,
C'eſt envain qu'il voudroit ſouvent me faire entendre,
Que ſon mérite en tout vous touche au dernier point,

Je ris de son orgueil, & je ne le crois point.

LUCILE.

Avant la fin du jour, je me flatte, j'espere
De lui prouver combien mon cœur le considere.
Mais quelqu'un peut venir; Baron, retirez-vous.
Malgré moi je m'oublie en des instans si doux.

LE BARON.

Mais quel arrangement, Lucile, allons-nous prendre?

LUCILE.

Je n'en sçais rien encor; sortez sans plus attendre.

LE BARON.

Convenons en deux mots; après je partirai.

LUCILE.

Je ne puis vous parler, mais je vous écrirai.

LE BARON.

Cette faveur me flatte & prouve votre estime.
Mais quelque tendrement qu'une lettre s'exprime;
Elle ne dit jamais autant que le discours;
Et quand on peut se voir, c'est un foible secours.
Nous le pouvons tous deux par l'aide de Finette:
Elle a beaucoup d'adresse, & paroît fort secrette;
C'est le plus sûr moyen....

LUCILE.

Ah! que me dites-vous!

C'eſt le plus dangereux & le pire de tous.
Songez, Baron, ſongez que de tout domeſtique
On doit fuir l'entretien, & craindre la critique ;
Que nous recevons d'eux les coups les plus mortels,
Et que nous n'avons point d'ennemis plus cruels.
Cenſeurs de tous nos pas & de notre conduite,
Notre grandeur les bleſſe, & leur joug les irrite.
Dévoiler notre cœur à leur regard malin,
C'eſt leur donner ſur nous un pouvoir ſouverain.
D'un pareil avantage ils profitent en traîtres ;
D'eſclaves qu'ils étoient, ils deviennent nos maîtres ;
Et dans la peur de voir éclater nos ſecrets,
Nous prenons leur état, & ſommes leurs ſujets.
J'aimerois mieux cent fois renoncer à la vie,
Que de me voir réduite à cette ignominie.
De cacher mon amour je me fais une loi ;
Et c'eſt trop d'en avoir à rougir devant moi.

LE BARON.

On ne peut mieux parler ; mon eſprit vous admire ;
Mais s'aimer ſans ſe voir, eſt un affreux martyre :
Et pour moi, dans l'excès....

LUCILE.

Sortez ſans repliquer.

LE BARON.

J'obéis... Attendez ; je dois vous expliquer...

Il me vient une idée. Ismene est votre amie,
Et nous pourrions chez elle...

LUCILE.

Ah! C'est une étourdie,
Et vous lui ressemblez.

LE BARON, *rêve en s'en allant.*

Il est tant de moyens.
Si j'en puis trouver un... Pour le coup je le tiens.
Nous pourrons en secret nous voir au Tuileries.

LUCILE.

En secret, en public? Vous avez des saillies...

LE BARON.

Mais si... pourtant... enfin... nous tentions... écoutez.

LUCILE, *le contrefaisant.*

Mais si... pourtant... enfin... vous m'impatientez,
Retirez-vous, Monsieur, ou bien je me retire.

LE BARON.

Je pars, n'oubliez pas au plutôt de m'écrire;
Vous me l'avez promis, & le billet sera
Tendre.

LUCILE.

Oui; je le ferai, Monsieur, tel qu'il faudra.

LE BARON.

Détaillé? Les détails sont sur-tout nécessaires,

Et l'amour veut de l'ordre ainsi que les affaires.

LUCILE.

Partez, encor un coup; comme votre entretien,
Les billets les plus longs, souvent ne disent rien.

LE BARON.

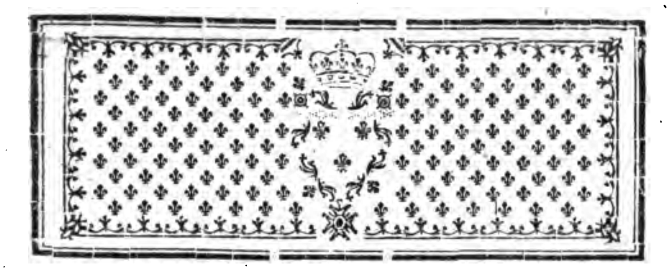
Cependant....

LUCILE.

A la fin il faut que je le chasse,
Et le force avec moi d'abandonner la place.
Il ne finiroit pas sans cela d'aujourd'hui.
Il faut en même tems que je fasse avec lui,
La charge de tutrice, & l'office d'amante,
Le rôle de maîtresse, & l'emploi de suivante.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON.

MOn esprit, à la fin, à force d'y songer,
A trouvé le moyen de nous voir sans danger.
L'exécution même en est simple & facile ;
Je reviens sur mes pas pour l'apprendre à Lucile.
De paroître en ces lieux elle m'a défendu ;
Mais mon plan est si juste & si bien entendu,
Que pour être approuvé je n'ai qu'à le lui dire ;
Il est très-important, d'ailleurs, de l'en instruire.



SCENE II.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

JE te trouve à propos,

LE BARON.

Je ne puis m'arrêter.

LE CHEVALIER.

Baron, un seul moment; je veux te consulter.

LE BARON.

Me consulter! moi, moi? Mais suis-je consultable?

LE CHEVALIER.

Sous un air étourdi je te sçais raisonnable;
C'est d'ailleurs sur des vers; tu t'y connois, tu dois....

LE BARON.

Adresse-toi plutôt à des Auteurs de poids.

LE CHEVALIER.

Je préfére le goût d'un homme du grand monde.

LE BARON.

Oh! Sur cette matière il faut que je te fronde;
Un homme comme toi, peut-il bien, Chevalier,
Faire de bel esprit ouvertement métier?
Rimer sans nuls remords, réciter sans scrupule,
Et d'auteur déclaré courir le ridicule.

LE CHEVALIER.

Toi-même, peux-tu bien me tenir ce propos,
& ſuivre aveuglément le préjugé des ſots?
C'eſt à l'éclat du jour préférer la nuit ſombre.

LE BARON.

Il vaut mieux être ſot avec le plus grand nombre,
Que d'avoir de l'eſprit tout ſeul.

LE CHEVALIER.

Comment!

LE BARON.

Adieu.

Je ne puis m'arrêter plus long-tems en ce lieu.

LE CHEVALIER.

Oh! tu m'écouteras.

LE BARON, *à part.*

Ciel! je crains que Lucile....

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Tu fais pour m'échapper un effort inutile;
Pour la gloire des vers, pour l'honneur de l'eſprit,
Je prétends diſſiper l'erreur qui te ſéduit;
Et je ne ſçaurois mieux te prouver mon eſtime.
Je veux par la raiſon juſtifier la rime;
Et tu ne ſortiras, Baron, abſolument,
Qu'après que je t'aurai convaincu pleinement.

LE BARON, *à part.*

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Tu confonds avec la Poëſie,

L'abus que l'on en fait, & qui ſeul la décrie.
C'eſt de tous les préſens que l'homme tient des cieux,
Le plus noble en lui-même, & le plus précieux.
Rien ne peut approcher de ſes beautés divines ;
Il donne une ame à tout.

LE BARON.

Je ſuis ſur les épines.

LE CHEVALIER.

Il enchante les ſens, en corrigeant les mœurs,
Et fait cacher le fruit ſous le brillant des fleurs.
Ce don, bien employé, rend la vertu piquante,
Le bon ſens agréable, & la raiſon ſaillante.

LE BARON.

Oh! finis à la fin ce diſcours ennuyeux.

LE CHEVALIER.

La Poëſie alors eſt la langue des Dieux;
Je crois qu'un Gentilhomme, en dépit de l'uſage,
Peut bien la profeſſer & parler leur langage.
Ne témoigne donc plus de mépris pour les vers,
Et de nos jeunes gens ſuis plutôt le travers;
En eſt-il dans le fond qui ſoit plus condamnable?
Par un aveuglement qui n'eſt pas concévable,
Les noms de libertin, d'étourdi, de buveur,
De menteur, d'ignorant, d'indiſcret, de joueur,
D'inconſtant, d'infidéle, & d'homme ſans parole,
Semblent flatter l'excès de leur vanité folle,

Quand les noms de Sçavant, d'Auteur, d'Homme
d'eſprit,
De Philoſophe, enfin, qui penſe & réfléchit,
Offenſent leur oreille, & révoltent leur ame;
On les voit ſuivre en tout ce que la raiſon blâme;
Eviter le chemin frayé par le bon ſens,
S'applaudir des défauts, & rougir des talens.

LE BARON.

Ta déclamation eſt des plus impoſantes,
Et tu fais voir l'eſprit par ſes faces brillantes;
Mais ſi j'avois le tems je te le montrerois
Par ſes mauvais côtés, & je te forcerois....

LE CHEVALIER.

Voyons un peu, voyons ce que tu pourras dire.

LE BARON.

Je n'ai pas le loiſir. Adieu; je me retire.

LE CHEVALIER.

Non, non, tu parleras, & tes efforts ſont vains.

LE BARON.

Eh bien! je te dirai, puiſque tu m'y contrains,
Que le talent des vers, s'il n'eſt dans l'excellence,
Couvre de ridicule un homme de naiſſance.

LE CHEVALIER.

On ſçait trop que des miens le coloris eſt beau.

LE BARON.

Je le crois bien; parbleu! tu les prends dans Boileau:
Qui veut ſe faire un nom, & mériter ſa gloire,

Doit rimer de génie, & non pas de mémoire.
Ma franchise t'offense. Adieu. Tu l'as voulu;
Et c'est pour te punir de m'avoir retenu.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

NOus vivons dans des tems si durs & si caustiques,
Que nos meilleurs amis sont nos plus grands critiques;
Et les talens déchus de leurs honneurs passés,
Sont jugés aussi mal qu'ils sont récompensés.



SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER, *à la Fleur.*

PArſe ; as-tu vu Finette ?

LA FLEUR.

Oui ; mais près de Lucile :
Sa bonne volonté vous devient inutile ;
C'eſt un eſprit, Monſieur, difficile à tel point,
Que ceux qui l'ont formé ne le connoiſſent point ;
D'en percer les replis nul ne peut ſe promettre ;
Car il démêle tout, & rien ne le pénétre.
Le vôtre y ſera pris, ne vous y jouez pas ;
Croyez-moi, ſa couſine a cent fois plus d'appas.

LE CHEVALIER.

J'en conviens avec toi, je vois tout ſon mérite ;
Je ſens qu'à l'adorer tout en elle m'invite ;
Mais te dévoilerai-je un défaut de mon cœur ?
L'inconſtance l'entraîne & change ſon ardeur.
J'en rougis, mais en vain ; ma raiſon eſt moins forte,
Et ſur tous ſes conſeils cette pente l'emporte.
Ce vice, à la rigueur, eſt preſque général,
Et de l'humanité, c'eſt le penchant fatal.

Tout homme eſt inconſtant, toute femme eſt coquette ;
Chacun ſe fait de plaire une étude parfaite ;
Dès qu'on a réuſſi, ſi-tôt qu'on ſe l'eſt dit,
Le deſir perd ſa force, & l'amour ſon crédit :
On ne ſent plus le prix d'un cœur dont on eſt maître ;
Et l'on ceſſe d'aimer dès qu'on eſt sûr de l'être.
Notre ame s'aſſoupit dans la ſécurité ;
Il faut du changement & de la nouveauté,
Pour tirer nos eſprits de cette létargie ;
Il faut qu'un autre objet leur redonne la vie.
Le cœur, comme les yeux, fuit l'uniformité,
Et le plaiſir eſt fils de la variété.

LA FLEUR.

A table, bon.

LE CHEVALIER.

J'y ſuis porté par la nature ;
La Marquiſe long-tems m'a plû par la figure ;
Sa couſine aujourd'hui me charme par l'eſprit.
Oui ; plus que la beauté je ſens qu'il l'embellit ;
Cet eſprit eſt ſi fin, qu'il paſſe le mien même ;
Et l'amour qu'il allume eſt d'autant plus extrême,
Qu'il attache les ſens par d'inviſibles nœuds,
Et fait ſentir ſa flamme indépendamment d'eux.

LA FLEUR.

Sa vue eſt pénétrante, & votre caractère.....

LE CHEVALIER.

Pour ſurprendre les cœurs je ſçai me contrefaire ;

Sous un maintien modeste, & sous un air discret,
J'ai l'art de déguiser un naturel coquet.
Ce talent séducteur trompe la plus habile;
Je crois n'être pas mal déjà près de Lucile;
Si mon ame soupire après son entretien,
Je m'aperçois aussi qu'elle goûte le mien;
Elle quitte avec moi cet air caché qu'on blâme,
Et je lis couramment dans le fond de son ame:
Mais je la vois qui vient; la Fleur, retire-toi.

SCENE V.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LUCILE, *à part.*

VOilà le Chevalier. Qu'il paroît plein de foi!
Pour rire à ses dépens, faisons lui politesse.
(haut.)
Monsieur, toute la France à vous louer s'empresse.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame!

LUCILE.

Oui, de vous, Paris est enchanté.
A la Ville, à la Cour, votre nom est fêté;
Et l'on trouve vos vers d'une beauté charmante.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez de moi.

LUCILE.

Non, par tout on les vante.

LE CHEVALIER.

C'est une bagatelle. On en fait trop de cas.
Ce n'est pas mon métier, il ne me convient pas.

LUCILE.

Chevalier; point de fausse & vaine modestie.
C'est la chose du monde en soi la plus jolie.

LE CHEVALIER.

Jolie, & rien de plus. Je sçai l'apprécier,
Et ce sont de ces vers qu'on fait pour s'égayer.
A propos de saillie & de vers de rencontre,
En voici de nouveaux qu'il faut que je vous montre.

LUCILE.

Voyons, sincérement j'en dirai mon avis.

LE CHEVALIER.

Personne, mieux que vous, n'en peut sentir le prix.
(*Il lit.*)

Une linotte enchanteresse
Embrasoit un serin de l'amour le plus vif;
Elle ignoroit l'excès de sa tendresse;
Et notre oiseau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de son espece,
Et d'être fier de son talent,
Il n'osoit faire entendre auprès de sa maîtresse
Les éclats redoublés de son gosier brillant.

LUCILE.

Ah! L'aimable serin! J'aime son caractere;

Il eſt ſage, modeſte, & mérite de plaire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites pour lui naître un eſpoir flatteur.

LUCILE.

Liſez ; je m'intéreſſe à ſa ſecrette ardeur.

LE CHEVALIER, *reprend avec entouſiaſme.*

Une linotte enchantereſſe
Embraſoit un ſerin de l'amour le plus vif ;
Elle ignoroit l'excès de ſa tendreſſe ;
Et notre oiſeau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de ſon eſpece,
Et d'être fier de ſon talent,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe
Les éclats redoublés de ſon goſier brillant.
Enchanté de ſes ſons, charmé de ſa fineſſe,
Il ſe bornoit à l'écouter.
Son trop d'amour le rendoit bête ;
Mais il vint un moment dont il ſçut profiter :
Ils ſe trouverent tête à tête,
L'occaſion l'enhardit à chanter.
Linotte, de mon cœur recevez mon hommage,
Lui dit-il, ſur un ton preſſant :
Je n'oſe vanter mon plumage,
On en voit de plus éclatant ;
Mais, dans ce favorable inſtant,
Prêtez l'oreille à mon ramage,
Il n'en eſt point de plus touchant.

Tous les feux de l'amour ont passé dans mon chant;
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et l'accord plus intéressant,
Ramagez avec moi, ramagez, je vous aime.

LUCILE.

Que le chant du serin me paroît expressif!
Que répond la linotte?

LE CHEVALIER.

Eh! Rien de positif.
Le timide serin attend qu'elle s'explique.

LUCILE.

Elle lui doit, sans doute, une tendre replique.
Le sort d'un tel oiseau me touche tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Eh! Faites-la pour elle, il sera satisfait.

LUCILE.

Comment?

LE CHEVALIER.

De vous dépend sa fortune qui flotte:
Vous voyez le serin au pied de la linotte.

(*Il se jette à ses pieds.*)

LUCILE, *à part.*

Mon cœur est révolté; mais feignons aujourd'hui,
Et servons ma tendresse en nous moquant de lui.

(*haut.*)

Levez-vous, Chevalier, l'attitude est gênante.

LE CHEVALIER, *se levant.*

De grace, en ma faveur, que la linotte chante.

LUCILE.

LUCILE.

Elle n'ose risquer de chanter après vous.
Elle craint que ses sons ne soient pas assez doux.

LE CHEVALIER.

A les rendre touchans je l'instruirai moi-même.

LUCILE, *à part.*

Ah! Vous m'attendrirez pour le moineau que j'aime.

LE CHEVALIER.

Mais, qui vient en ces lieux déranger nos accords?
O ciel! C'est la Marquise.

LUCILE.

Adieu, Monsieur; je sors.

LE CHEVALIER.

Avant que de partir, daignez d'un mot...

LUCILE.

Je n'ose
Faire à de jolis vers une réponse en prose.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A Lucile, Monsieur, vous parliez vivement,
Et dans l'instant que j'entre elle sort brusquement.
Vous paroissez vous-même interdit à ma vue.

LE CHEVALIER.

Madame, pardonnez si mon ame est émue ;
L'amour en moi..... l'amour produit seul cet effet ;
On n'aborde jamais, sans un trouble secret,
L'objet qui nous inspire une flamme parfaite.

LA MARQUISE.

Un discours si flatteur paroît une défaite.
Mais quel est ce papier qu'avec soin vous cachez ?

LE CHEVALIER.

Ce sont des vers.

LA MARQUISE.

Voyons.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Ils ne sont qu'ébauchés.

LA MARQUISE.

N'importe ; voyons-les.

LE CHEVALIER.

J'ai pour vous trop d'estime,
Et je veux leur donner le dernier coup de lime,
Avant que d'exposer.....

LA MARQUISE.

Ah ! vous faites l'Auteur.

LE CHEVALIER.

Non, point du tout, Madame ; & ma juste frayeur...

LA MARQUISE.

De grace, finissez.

LE CHEVALIER, *à part.*

L'embarras est extrême.

LA MARQUISE.

Lisez-les donc, Monsieur, ou je les lis moi-même.

LE CHEVALIER.

Puisque vous le voulez, je vais.... vous ennuyer.

(Il fait semblant de lire.)

Un rossignol....

LA MARQUISE.

Eh bien! poursuivez, Chevalier.

LE CHEVALIER, *poursuit.*

Un rossignol amoureux & fidèle....
Avec une jeune hirondelle...,
Innocemment s'entretenoit....
Pour....

LA MARQUISE.

Pour?

LE CHEVALIER.

Pour adoucir sa vive impatience...;
Attendant la douce présence....
De la fauvette qu'il aimoit....
Elle paroît enfin.... l'hirondelle.... s'envole....
S'envole....

LA MARQUISE.

Après?

LE CHEVALIER, *s'interrompant.*

L'endroit est raturé.
J'y suis..

(Il continue.)

Le rossignol, à l'aspect desiré....
De la fauvette son idole....

Se taît . . . . paroît mal assuré . . . .
Elle interprête mal son trouble . . . . & son silence ;
C'est ainsi que trompé . . . . trompé par l'apparence ,
On forme un injuste soupçon.
Le hazard . . . . fait souvent porter à l'innocence
Les couleurs de la trahison.

LA MARQUISE.

Pour l'apprendre par cœur, donnez-moi cette fable;
Par sa moralité je la trouve admirable ;
Je sens qu'elle renferme une utile leçon.

LE CHEVALIER.

Je vais la mettre au net ; ce n'est-là qu'un brouillon.

LA MARQUISE.

Vous ne détruisez pas le soupçon de mon ame.



SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FINETTE.

LA MARQUISE, *à Finette.*

Que voulez-vous?

FINETTE.

Pardon; mais votre oncle, Madame,
Veut vous entretenir.

LE CHEVALIER.

Je crains ſon bruſque aſpect;
Je vais vous laiſſer libre, & je ſors par reſpect.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

Quel ſera le ſujet d'une telle entrevue?
L'entretien de tantôt me fait craindre ſa vue.

FINETTE.

Pour moi, je crois plutôt qu'il veut le réparer:
Il vient; ſon air ſerein doit ſeul vous raſſurer.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR, *à Finette.*

REtirez-vous ; je veux parler seul à ma Niéce.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

LE COMMANDEUR.

VErs vous, en ce moment, conduit par ma tendresse,
Je viens vous faire arbitre, & remettre en vos mains
Le sort de ma Maison, & vos propres destins.

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur, vous me rendez confuse.
Vous seul vous suffisez, souffrez que je refuse.

LE COMMANDEUR.

Trêve de modestie ; employons mieux le tems,
Je me suis bien trouvé de vos conseils prudens.
Pour commencer par vous, qui m'êtes la plus chere,
J'ai fait choix d'un parti, qui, je croi, doit vous plaire;

Le Baron, par son rang, ses qualités, son bien,
Paroît digne, avec vous, de former ce lien ;
Et je viens de quitter la Comtesse, sa tante,
Qui desire ardemment cette union charmante.
Votre beauté répond du cœur de son Neveu ;
Ma main, pour vous unir, n'attend que votre aveu.

LA MARQUISE.

Monsieur, & ma cousine ?

LE COMMANDEUR.

A l'égard de Lucile,
J'avois pour elle en main un mariage utile ;
Avec elle tantôt je m'en suis expliqué ;
Mais mon œil attentif croit avoir remarqué
Que l'époux proposé ne plaît pas à sa vue.
Son inclination...

LA MARQUISE.

Vous est-elle connue ?

LE COMMANDEUR.

Non. Comme je prétends sur elle me régler,
J'ai voulu, mais en vain, l'obliger de parler.
Les filles, qui toujours outrent leur caractère,
Péchent par trop causer, ou bien par trop se taire.
Lucile, sous l'air feint de la soumission,
A ce dernier défaut dans la perfection.
Combattant mes bontés par des respects frivoles,
Son cœur ne m'a rien dit en plus de cent paroles.

Il prétend que mon choix décide seul du sien,
Et n'avoir, malgré moi, d'autre goût que le mien.
Je lui donne à choisir, il ne veut point élire.

LA MARQUISE.

Mais vous me permettrez, mon oncle, de vous dire,
Puisque vous voulez bien prendre de mes conseils,
Qu'en elle j'applaudis des sentimens pareils.
Vous sçavez, mieux que moi, qu'une fille bien née
Doit laisser par les siens régler sa destinée.

LE COMMANDEUR.

Elle doit commencer par leur ouvrir son cœur,
Et les laisser après maîtres de son bonheur.
Lucile veut tromper ma bonté naturelle,
Et moi, je veux la rendre heureuse en dépit d'elle.
Son ame est prévenue, elle a beau le nier;
Et je crois, entre nous, que pour le Chevalier,
D'un feu vif & secret son ame est possédée.

LA MARQUISE, *avec trouble.*

Vous le croyez, Monsieur. D'où vous naît cette idée?

LE COMMANDEUR.

Tantôt, en le nommant, j'ai vu rougir son front;
Et j'en juge, d'ailleurs, par l'acceuil qu'ils se font.

LA MARQUISE.

Mais n'en jugez-vous pas sur des preuves plus sûres?

LE COMMANDEUR.

Non. Je forme, au hasard, de simples conjectures,

Pour éclaircir la chose, il faut que vous m'aidiez ;
Ses secrets bien plutôt vous seront confiés,
Voyez votre cousine, entre vous autres femmes,
Vous avez moins de peine à dévoiler vos ames ;
Une fausse pudeur vous retient devant nous ;
Dites-lui bien qu'il faut qu'elle nomme une époux,
Et que...

LA MARQUISE.

Je la verrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'elle y prenne bien garde.
Parlons présentement de ce qui vous regarde ;
Il doit mettre le comble aux plus vifs de mes vœux.
Vous ne répondez rien, & vous baissez les yeux.

LA MARQUISE.

Pour vous, ma déférence en tout doit être entiere ;
Mais j'ose, sur ce point, vous faire une priere :
C'est de ne pas si-tôt me priver du bonheur
De vivre auprès de vous, ma plus grande douceur.

LE COMMANDEUR.

Vous n'y vivrez pas moins, quoique je vous marie.
Mon dessein, avec vous, est de finir ma vie.

LA MARQUISE.

Ce discours me console, & rassure mes sens,
Monsieur, je dois encor vous demander du tems.

LE COMMANDEUR.

Du tems! Vous m'étonnez avec un tel langage.

LA MARQUISE.

Vous ſçavez les devoirs attachés au veuvage.
Depuis huit mois au plus, j'ai perdu mon mari;
Vous voyez que mon deuil n'eſt pas encore fini.
Je bleſſerois les loix que le monde révére,
Et foulerois aux pieds la bienſéance auſtère...

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Nous y voilà. J'ai deux Niéces, je veux,
Par des nœuds aſſortis, rendre leur ſort heureux;
L'une me fait tourner l'eſprit par ſon ſilence,
Et l'autre m'aſſaſſine avec ſa bienſéance.
Je ſuis bien malheureux d'avoir un cœur ſi bon,

LA MARQUISE.

Mais, Monſieur...

LE COMMANDEUR.

Mais, Monſieur; contre toute raiſon,
Vous venez me donner de ce terme perfide,
Dans le tems que pour vous mon amour ſeul me guide.
J'enrage.

LA MARQUISE.

Mais, comment faut-il donc vous nommer?

LE COMMANDEUR.

Mon oncle: c'eſt le nom qui peut ſeul me charmer,
Entre parens, ſur-tout, je hais la politeſſe;
Elle accroît les égards pour chaſſer la tendreſſe:
Sous le nom de Madame, & celui de Monſieur,

Elle établit la gêne, elle endurcit le cœur
Des peres, des époux, des meres & des filles,
Et les rend étrangers au ſein de leurs familles.
Sur ce chapitre-là, je veux qu'on ſoit bourgeois;
Qu'en tout, de la nature on reſpecte les droits;
Et qu'à ſes mouvemens, ſans crainte on s'abandonne,
Qui rougit d'employer les titres qu'elle donne,
Joint bien-tôt, en ſecret, à ce mépris honteux,
L'oubli des ſentimens qu'elle attache avec eux.

LA MARQUISE.

Dans mon ame jamais rien ne pourra détruire
Ceux que vous méritez, & que le ſang m'inſpire;
Ils ſont indépendans de toute expreſſion;
Leur force eſt dans le cœur, & non pas dans le nom.
Monſieur, je vous appelle ainſi, par déférence
A l'uſage qu'on ſuit, & qu'on nomme décence.

LE COMMANDEUR.

C'eſt la fauſſe décence, & qui n'eſt qu'un jargon;
La ſolide, la vraie, eſt la droite raiſon;
L'autre doit ſon pouvoir à l'effet du caprice:
Et je ne vois rien, moi, d'indécent que le vice;
Ou plutôt, les dehors que je ne puis ſouffrir,
Sont un voile trompeur qui ſert à le couvrir.
La probité, l'honneur, la vertu, la droiture,
N'ont pas beſoin de fard, de mouche & de parure,
Je n'abhorre rien tant que les airs circonſpects;
Et ces gens ſi polis me ſont toujours ſuſpects;

Dans leur ame, en secret, la fausseté réside ;
Pour tromper les regards, la décence perfide
Décore leurs façons d'un vernis séducteur ;
C'est de l'hypocrisie une trompeuse sœur ;
Et ce monstre formé par une longue étude,
Naquit d'un courtisan, & d'une fausse prude.

LA MARQUISE.

Ah ! Vous défigurez la décence à mes yeux,
Et je la méconnois à ces traits odieux.
Celle que je pratique, & dont je suis amie,
Est fille du devoir & de la modestie ;
De la sagesse même elle guide les pas,
Et la pudeur reçoit d'elle tous ses appas.
Ce n'est pas sans raison qu'en France on la révére ;
Elle est si respectable, elle est si nécessaire,
Que le vice a besoin, dans sa difformité,
D'emprunter ses couleurs pour être supporté ;
Et qu'enfin la vertu qui n'en est pas aidée,
Perd son plus grand éclat, & paroît dégradée.
C'est peu, Monsieur, c'est peu d'en être l'ornement;
Elle en est le soutien, ainsi que l'agrément ;
J'ose même avancer qu'elle en forme l'essence :
Son pouvoir met lui seul un frein à la licence.
Dans toutes les maisons, & dans tous les états,
Elle fait régner l'ordre, & craindre les éclats.
Elle régle les rangs & la prééminence,
Fait le respect humain, dont tout sent la puissance,

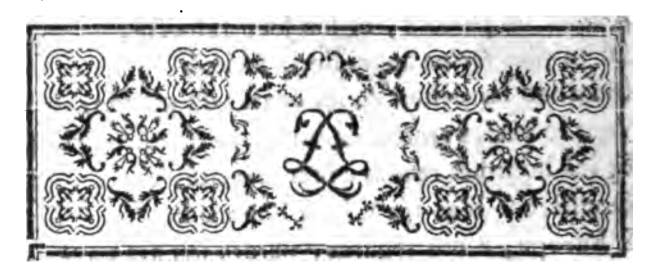
Soumet les passions, & son joug respecté,
Est le plus ferme appui de la société.
Bannissez les dehors & les égards du monde,
Vous le verrez rentrer dans une horreur profonde ;
Et les hommes rendus à leur férocité,
Etoufferont bien-tôt jusqu'à l'humanité.
L'Europe, à nos regards, perdra son avantage,
Et, plus que l'Amérique, elle sera sauvage.

LE COMMANDEUR.

Ces discours sur mon ame, ont un attrait puissant,
Et je sens, malgré moi, que je deviens décent.
Comme un législateur vous raisonnez, ma niéce ;
Lorsqu'on parle si bien, on doit être maîtresse.
Du pouvoir en vos mains, allons, je me démets,
Et de tout, sans appel, décidez désormais.
Quand elles pensent bien, rien n'égale les Dames :
Et pour bien gouverner, ma foi, vive les femmes.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LE CHEVALIER.

JE reviens près de vous, incertain, inquiet,
Vous demander réponse à l'aveu que j'ai fait;
Ne la différez plus, songez que le tems presse;
Peut-être n'avons-nous que l'instant qu'on nous laisse.

LUCILE.

Je voudrois, pour la faire, avoir votre talent,
Vous seriez, Chevalier, satisfait sur champ.

LE CHEVALIER.

Consultez votre cœur, que lui seul vous inspire.

LUCILE.

Depuis tantôt, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Pour répondre à vos vers, je creuse mon esprit,

Mais inutilement, & j'en ai du dépit.
Le Ciel m'a refusé l'art de la Poësie ;
Je n'ai pu seulement, malgré ma forte envie,
Assembler au hasard des rimes sans raison,
Ni payer votre fable au moins d'une chanson :
Et je suis....

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas une chanson, Madame,
Que je veux aujourd'hui pour réponse à ma flamme.
Quelques lignes de prose, ou bien un mot flatteur,
Rendront...

LUCILE.

Ah! Chevalier, pour moi, quel deshonneur!
Par un méchant billet vouloir que je réponde
A des vers, selon moi, les plus charmans du monde.
Non, non, j'ai trop de gloire ; & je veux, par raison,
Me taire, ou m'acquitter de la même façon.

LE CHEVALIER.

Mais on peut vous aider, & vous tirer de peine.
Pour me répondre...

LUCILE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Je vous offre ma veine ;
C'est un soin, volontiers, que je prendrai pour vous.
A ce qu'en votre nom je m'écrirai de doux,
Vous aurez seulement la bonté de souscrire :

Je vous soulagerai du travail de le dire.

LUCILE.

La proposition est neuve, assurément.

LE CHEVALIER.

J'attends, pour la remplir, votre consentement.

LUCILE.

Non, non, de votre feu vous ne seriez pas maître,
Et sur un tel sujet vous porteriez peut-être
Trop loin l'entousiasme.

LE CHEVALIER.

Oh! N'appréhendez rien.
Je vous proteste ici d'assujétir le mien
Aux régles du devoir & de la bienséance,
Et de n'avancer rien dont la vertu s'offense.
Je vous estime trop pour vous faire tenir
Un discours hasardé dont vous puissiez rougir.

LUCILE.

Monsieur, la Poësie est une libertine;
Je n'ose me fier à ceux qu'elle domine.
Sans choquer la vertu, d'ailleurs la passion
Peut sur les sentimens outrer la fiction.
Un rimeur qui pour lui fait parler une belle,
N'a garde, en ses discours, de la faire cruelle;
Il ne peint pas son cœur tel qu'il est en effet;
Mais tel que pour sa flamme il le desireroit.

LE CHEVALIER.

Madame, à mon ardeur vous n'avez qu'à prescrire

Ce

Ce que vous souhaitez qu'elle vous fasse dire;
Elle suivra le plan que vous lui tracerez;
Ce qui sera de trop, vous le supprimerez :
Mon esprit ne fera que rimer votre prose.

LUCILE.

A ces conditions, je vous permets la chose.
La réponse....

LE CHEVALIER.

Parlez; dites-moi la façon
Dont je dois me l'écrire, & j'en prendrai le ton.

LUCILE.

Vous me ferez répondre en termes convenables,
Mais tendres....

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Tendres!

LUCILE.

Oui, tendres & favorables
Aux doutes d'un amant qui veut être éclairci,
S'il plaît à ce qu'il aime, & qui n'est point haï.
Je sens même un desir qui n'est pas ordinaire,
D'avoir des vers, Monsieur, d'un pareil caractère.

LE CHEVALIER.

Vous serez satisfaite. En cet instant flatteur,
Je ne puis exprimer l'excès de mon bonheur.
Votre bonté prescrit à mon amour extrême,
D'en dire beaucoup plus qu'il n'eût osé lui-même

Le plaisir que j'en ai, m'échauffe, m'enhardit,
Et les feux de mon cœur enflamment mon esprit.
L'amour, le tendre amour, maître seul de ma veine,
M'inspire ses transports, & loin de moi m'entraîne;
Sur ses aîles déjà je me sens emporter.

LUCILE.

Je vais d'un si beau feu vous laisser profiter.

LE CHEVALIER.

Mon cœur va mettre au jour des vers dignes du vôtre,
Et veut, par ses efforts, l'emporter sur tout autre.

SCENE II.

LE CHEVALIER, *seul.*

TU vois, selon tes vœux, réussir tes ardeurs.
Courage, Chevalier, écris-toi des douceurs :
Use, pour ton bonheur, du pouvoir qu'on te donne.
Marquise, pardonnez, si je vous abandonne ;
Mais, malgré moi, je céde à des charmes plus forts,
Et je suis trop heureux pour avoir des remords.
Rimons ; voici de l'encre. Allons, sans plus attendre,
Faisons-nous un aveu du style le plus tendre.

(*Il s'assied près d'une table, rêve quelque tems, puis écrit, en récitant tout haut.*)

Je ne veux qu'à vous seul réveler mon secret.

Secret.... Je m'y résous, quelque effort qu'il m'en coûte;
Puisqu'il peut seul.... dissiper votre doute.
(*Il s'interrompt.*)
Mon esprit, à présent, cherche une rime en et.
(*Il écrit.*)
Un cavalier.... charmant.... spirituel.... bienfait.
(*Il s'interrompt.*)
Ce cavalier, c'est moi.... Mais que lui fais-je dire?
Quand je serois charmant, moi, dois-je me l'écrire?
Cette fatuité révolte la raison:
L'amour propre est toujours un mauvais Apollon;
(*Il efface.*)
Ce qu'il dicte d'abord, le bon sens le rature;
La rime qui me fuit, me met à la torture;
Tantôt pour la Marquise elle m'a mieux servi;
Je voulois la tromper, j'ai d'abord réussi.
Quand on dit vrai, la rime est lente dans sa course;
Mais, lorsqu'il faut mentir, les vers coulent de source.
(*Il se leve.*)
On est contraint assis, &, par d'étroits rapports,
L'esprit se sent toujours de la gêne du corps.
Promenons-nous: déjà plus libre & moins timide;
Mon génie, en marchant, prend un essor rapide;
Le tout est de saisir l'heureuse expression;
La plus simple, souvent, rend mieux la passion;
Je la cherche à grand pas, & de tout mon génie....

SCENE III.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER, *saisissant les bras de Finette.*

Pour le coup, je la tiens.

FINETTE.

Doucement, je vous prie.

LE CHEVALIER, *dans l'entousiasme.*

Vous êtes constamment l'objet de mes desirs,
Et votre rencontre imprévue,
Me donne de certains plaisirs
Que je ne sens qu'à votre vue.

FINETTE.

Monsieur me fait à moi des déclarations !

LE CHEVALIER.

Fort bien ; je suis en verve. Allons, versifions.

FINETTE.

Il conte des douceurs, tour-à-tour, aux deux Niéces,
Et la Suivante encor, a part à ses tendresses :
C'est, vraiment, un délire, & chacune a son tour.

LE CHEVALIER, *continue.*

Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.
De tous ceux que je vois vous êtes le seul homme,
Dont les yeux & l'esprit me touchent tour-à-tour.

FINETTE.

Moi, je ſuis le ſeul homme! il perd l'eſprit, je penſe.

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, & je dois craindre la médiſance.

FINETTE.

Mais vous extravaguez, Monſieur, en vérité.

LE CHEVALIER.

Je m'écris tout au mieux, & je ſuis enchanté.

FINETTE.

Parlez, Monſieur; l'amour avec la Poëſie,
Vous ont-ils aujourd'hui brouillé la fantaiſie?

LE CHEVALIER, *avec ſurpriſe.*

C'eſt Finette!

FINETTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Ah! j'enrage. Morbleu!
Elle vient m'interrompre au plus beau de mon feu.
Allons, vîte, chez moi, mettre fin à l'ouvrage;
Pour mon bonheur, après, j'en ſçaurai faire uſage.



SCENE IV.

FINETTE, *seule.*

JE vois présentement qu'il étoit dans l'accès ;
A de pareils oublis ces Messieurs sont sujets.
Dans l'instant qu'un Poëte à son feu s'abandonne,
Il se perd dans la nue & ne connoît personne.
Aux écarts de l'esprit je pardonne aisément ;
Mais, quant à ceux du cœur, oh ! j'en pense autrement.
L'inconstance est, sur-tout, ce que je désapprouve ;
Et, dans ce dernier cas, le Chevalier se trouve.
Je viens de dévoiler son infidélité
Aux yeux de la Marquise ; & sa juste fierté
Doit, pour venger l'honneur de sa flamme trahie,
Le punir par mépris, & non par jalousie :
Pour elle, vivement, je ressens cet affront.
Je la vois ; la tristesse est peinte sur son front.



SCENE V.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

Dans le trouble où je ſuis, que faut-il que je faſſe?

FINETTE.

Ce que feroit Finette étant à votre place;
Je le ſacrifierois à mon juſte dépit :
Dès qu'il eſt infidele, il doit être proſcrit.

LA MARQUISE.

Je crains l'éclat, Finette ; & mon ame incertaine...

FINETTE.

Ah! Vous craignez plutôt de briſer votre chaîne,
Et de ne plus revoir un ingrat trop chéri,
Qui regne encor ſur vous malgré l'amour trahi.
Voilà, voilà l'éclat que votre cœur redoute ;
Mais, Madame, il faut vaincre, & quoiqu'il vous en coûte,
L'effacer à jamais, de votre ſouvenir ;
Et je veux vous aider, moi-même, à l'en bannir.
Son crime eſt avéré, votre gloire eſt commiſe ;
Prononcez ſon arrêt, ſans pitié, ni remiſe ;
Il brûle pour Lucile, & par reſſentiment,
De l'infidélité comblez le châtiment.

Pour mieux punir sa flamme, & pour venger la vôtre,
Faites que dès ce soir elle en épouse un autre.

LA MARQUISE.

L'aime-t-il en effet?

FINETTE.

Tout vous l'a confirmé;
Son valet me l'a dit.

LA MARQUISE.

Mais en est-il aimé?
Dis, ne me cache rien; sans cette certitude,
Je ne puis rien résoudre en mon inquiétude.

FINETTE.

Pour le sçavoir, tantôt j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais j'ai tenté, près d'elle, un effort superflu.

LA MARQUISE.

Il faut, moi-même, il faut que je parle à Lucile;
Je connois les détours de son ame subtile:
Mais mon amour m'éclaire, & m'inspire un moyen,
Qui, peut-être, vaincra l'artifice du sien.
Cours, vole, de ma part, la prier de descendre;
C'est de cet entretien que mon sort doit dépendre.



SCENE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

AMour, jusqu'à quel point avilis-tu mon cœur!
Je ne puis plus cacher mon trouble intérieur;
Et je crains que le soin dont je suis dévorée,
Ne me trahisse aux yeux de Lucile éclairée.
Mais quel que soit mon feu, mon front doit se voiler,
Prenons un air ouvert pour mieux dissimuler;
Et tâchons d'opposer la ruse à la finesse,
L'art au déguisement, & la feinte à l'adresse.
Je la vois qui paroît; je tremble à son aspect;
On diroit que c'est moi qui lui dois du respect.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

REndons-nous, de nos sens, maîtresse en sa présence,
Et craignons de parler même par mon silence.
(*haut.*)
Ma cousine, on m'a dit que vous me demandiez.

LA MARQUISE.

Oui ; comme par le ſang nos deux cœurs ſont liés,
Et qu'ils le ſont encore beaucoup plus par l'eſtime ;
Le mien s'adreſſe à vous dans le ſoin qui l'anime.
Attentif à ſa gloire, il craint trop le danger
De verſer ſon ſecret dans un ſein étranger :
Vous ſeule méritez d'avoir ſa confidence ;
Le vôtre, par retour, me doit ſa confiance ;
L'une & l'autre, par-là, nous nous entr'aiderons,
Et mutuellement nous nous éclairerons.

LUCILE.

J'accepte avec transport l'offre que vous me faites ;
Vous avez prévenu mes volontés ſecretes.
J'ai peu d'expérience & manque de clarté,
Mais vous pouvez compter ſur ma ſincérité.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Lucile, eh bien ! puiſqu'il faut vous l'apprendre,
J'aime ſecretement de l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Et vous êtes aimée ?

LA MARQUISE.

Oui ; ce bonheur ſi doux
Eſt à préſent parfait, puiſqu'il eſt ſçu de vous.

LUCILE.

Ah ! croyez que j'y prends plus de part que tout autre.

LA MARQUISE.

J'en ſuis sûre, & je veux tout faire pour le vôtre.

LUCILE.

Marquiſe, apprenez-moi le nom de votre amant,
Je ſentirai pour vous ce bien plus vivement.

LA MARQUISE.

Volontiers; mais, Lucile, avant de vous le dire,
Je veux vous témoigner le zèle qui m'inſpire,
Et remplir, envers vous, un devoir important.
Mon oncle, par ma voix, vous preſſe, en cet inſtant,
De ne point retarder le bien qu'il veut vous faire :
Son amitié parfaite, & ſa bonté ſincère,
Loin de gêner vos vœux pour choiſir un époux,
Du ſoin d'en décider ſe repoſent ſur vous.

LUCILE.

Vous-même, guidez-moi dans cette grande affaire.

LA MARQUISE.

J'y conſens; mais il faut que votre cœur m'éclaire :
Songez que ſon repos s'y trouve intéreſſé.
Je vois plus d'un amant à vous plaire empreſſé :
N'en eſt-il pas quelqu'un qu'il trouve préférable ?
C'eſt de-là que dépend votre bien véritable.
Sur ce point capital interrogez-le bien.

LUCILE.

J'ai beau l'interroger, il ne me répond rien.

LA MARQUISE.

Vous payez mal l'aveu que je viens de vous faire ;
De vos vrais ſentimens vous me faites myſtère ;
Et vous mériteriez que, pour vous en punir,
Je trompaſſe vos vœux, au lieu de les ſervir ;
Mais, je vous aime trop pour uſer de ſurpriſe,
Et je vous dois plutôt des leçons de franchiſe :
Pour vous en donner une, en ce même moment,
Apprenez qu'avec moi vous feignez vainement ;
A travers vos détours, que mon amitié blâme,
J'ai ſçû développer les replis de votre ame.

LUCILE, *à part.*

Elle obſerve mes yeux ; ferme dans cet inſtant,
Ce n'eſt qu'un piége adroit que ſon eſprit me tend.

LA MARQUISE.

En vain, ſous un air gai, votre ame ſe déguiſe ;
D'une ſecrete ardeur je vois qu'elle eſt épriſe ;
Et, malgré vous, ce feu plus fort que tout votre art,
Se peint ſur votre front & dans votre regard :
Je connois, qui plus eſt, celui qui l'a fait naître.
Vous rougiſſez toujours en le voyant paroître ;
Chaque mot qu'il vous dit, accroît votre rougeur,
Et ſon éloignement vous donne un air rêveur.

LUCILE, *à part.*

Ses regards, en effet, m'auroient-ils démêlée ?

LA MARQUISE.

Vous gardez le silence, & paroissez troublée.

LUCILE.

La fiction sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et la vérité seule a droit de m'émouvoir.

LA MARQUISE.

Votre ame, je le vois, est dans la défiance ;
Et vous croyez ici que tout ce que j'avance,
N'est rien qu'un discours vague & qu'un piége inventé
Pour surprendre, avec art, votre sincérité ?
Mais, pour vous détromper d'un soupçon qui m'outrage,
Je vais peindre à vos yeux l'amant qui vous engage ;
Et vous allez juger si je suis bien au fait.
Il a l'air noble & fin, il est grand & bien fait ;
Un charme répandu sur toute sa personne,
Prévient pour lui d'abord.

LUCILE, *à part.*

Elle se passionne :
On diroit qu'elle peint son amant dans le mien.

LA MARQUISE.

Il n'est point de regard plus tendre que le sien ;
De l'esprit, il en a plus qu'on ne sçauroit dire :
Nul autre, comme lui, n'a le talent d'écrire ;
Sa prose est séduisante, & ses vers sont heureux.

Il excelle, sur-tout, dans le genre amoureux ;
Son ton insinuant, sa voix enchanteresse,
Jusques au fond des cœurs va porter la tendresse.
Hem ! Prenez-vous ces traits pour une fiction ?
Et le portrait est-il d'imagination ?

LUCILE, *à part.*

Ce n'est pas le Baron que son esprit soupçonne ;
Mais elle peut l'aimer.

LA MARQUISE.

Ce discours vous étonne ?

LUCILE, *à part.*

Feignons, pour achever de démêler son cœur ;
Et, par un faux aveu, confirmons son erreur.

LA MARQUISE.

Rassurez vos esprits. Parlez. Cette peinture,
Comment la trouvez-vous ?

LUCILE.

Elle est d'après nature.

LA MARQUISE.

Et d'après votre cœur. Vous y reconnoissez...

LUCILE.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Le Chevalier. C'est lui... Vous rougissez !
Vous êtes, à ce nom, & tremblante & surprise !

LUCILE.

(*à part.*) (*haut.*)

Vous l'êtes plus que moi. Ménagez-moi, Marquise;
On rougiroit à moins.

LA MARQUISE.

Calmez votre frayeur;
Le Chevalier, au fond, mérite votre ardeur.
J'applaudis votre choix, & je sçai qu'il vous aime:
Il brûle d'être à vous... il me l'a dit lui-même,
Vous n'avez qu'à parler pour être unie à lui.
L'aimez-vous en effet? Répondez, Lucile.

LUCILE.

Oui.

LA MARQUISE, *à part.*

Qu'entends-je?

LUCILE, *à part.*

Elle n'est pas, à coup sûr, ma rivale.
Sa douleur me l'apprend. Ma joie est sans égale.

LA MARQUISE, *à part.*

Cachons à ses regards mon juste désespoir.

LUCILE.

Mon cœur a pénétré ce qu'il vouloit sçavoir.
Cessons présentement de feindre l'une & l'autre;
Et que ma confiance attire enfin la vôtre.
Votre bouche voudroit déguiser vainement;
Par son trouble marqué, votre front la dément;

Et déclare tout haut que vous aimez vous-même
L'amant trop fortuné que vous croyez que j'aime.

LA MARQUISE.

Non, non; ce n'est pas lui.

LUCILE.

Marquise, imitez-moi;
Je suis vraie à présent, soyez de bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous formez, ma cousine, un soupçon qui me blesse.
(à part.)
Gardons-nous d'avouer qu'il obtient ma tendresse,
Elle en seroit trop vaine; & mon orgueil jaloux
Veut dérober au sien un triomphe si doux.

LUCILE.

Je ne dois plus laisser vôtre cœur dans la gêne;
J'ai déjà trop long-tems joui de votre peine.
Apprenez...

LA MARQUISE.

Vos discours ne m'éblouiront pas.

LUCILE.

Je veux plutôt, je veux finir votre embarras.
Loin d'avoir de l'amour...

LA MARQUISE.

Que votre esprit, Lucile,
S'épargne l'art grossier d'un détour inutile.

LUCILE.

LUCILE.

Non; je veux vous parler avec sincérité.

LA MARQUISE.

Pour servir de trophée à votre vanité,
Vous souhaiteriez fort aujourd'hui que j'aimasse
L'amant qui vous adore, & que je l'avouasse;
Mais, non; vous n'aurez pas un plaisir si flatteur,
Et votre Chevalier ne peut rien sur mon cœur.

LUCILE.

Je sçai que vous l'aimez, vous l'avez dit vous-même.

LA MARQUISE.

Je ne puis le nier, il est trop vrai que j'aime;
Mais un plus digne objet a soumis ma raison;
Et sçachez que mon cœur brûle pour le Baron;
Son nom me justifie. Adieu, je me retire;
Je vous ai satisfaite, & n'ai plus rien à dire.

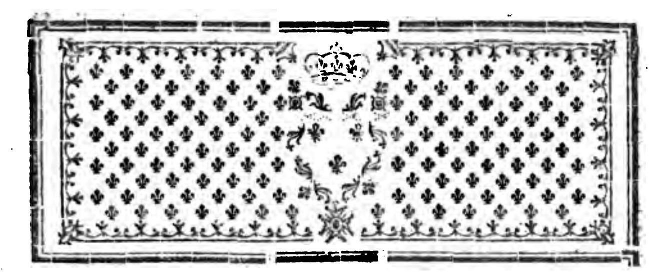
SCENE VIII.

LUCILE, *seule.*

Elle aime le Baron! croirai-je cet aveu!
Ah! s'il est vrai, j'ai tout à craindre de son feu;
Mais, non; elle a voulu, par un motif de gloire,
Dérober à mes yeux sa honte & ma victoire.
Tout doit me rassurer sur sa rivalité,

Et son trouble lui seul fait ma tranquillité.
Ne doit-il pas plutôt inquiéter mon ame;
Et crois-je ma conduite exempte de tout blâme?
Je viens de lui porter les plus sensibles coups;
Et par-là je m'expose à ses transports jaloux.
Mais sa sincérité pouvoit m'être fatale;
J'avois lieu de penser qu'elle étoit ma rivale;
Il m'étoit important de la bien démêler,
Et, pour y réussir, j'ai dû dissimuler.
Non; j'ai beau me flatter; on n'est point excusable
D'avouer une ardeur qui n'est point véritable.
J'ai poussé l'art trop loin, & vois, dans ce moment,
Qu'à force de finesse, on gâte tout souvent;
Qu'à se cacher en vain mon esprit se fatigue,
Et qu'il pourra se voir la dupe de l'intrigue.
La Marquise, après tout, peut s'unir au Baron;
Ils sont faits l'un pour l'autre... Arrêtez, ma raison;
Eloignez de mes yeux cette image cruelle,
Elle remplit mes sens d'une frayeur mortelle.
Rentrons pour terminer d'inutiles débats;
Le doute est le seul fruit de tous ces durs combats;
Et je sens vivement, par leur rigueur extrême,
Qu'on n'a point de censeur plus cruel que soi-même.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, *seule.*

MOn trouble, aux mêmes lieux, m'oblige à revenir ;
Et, quelque part qu'on aille, on ne sçauroit se fuir.
Ecrivons au Baron, la chose est nécessaire ;
L'aveu de la Marquise est peut-être sincère.
S'il est vrai, je crains tout, ma flamme est en danger;
S'il est faux, je la plains, & je veux la venger.
Le cœur du Chevalier est trop indigne d'elle,
Et je dois à ses yeux démasquer l'infidele.
Mais que veut ce valet?

SCENE II.

LUCILE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnsieur le Chevalier
M'a chargé de vous rendre en secret ce papier,
Madame.

LUCILE.

Il est exact à tenir sa promesse.

LA FLEUR.

Que dirai-je à mon maître ?

LUCILE.

Un moment ; qu'on me laisse.

(La Fleur s'éloigne.)

(Elle lit.)

Voilà, charmante Lucile, la réponse où mon sort est attaché ; si vous l'adoptez, daignez au plutôt m'en envoyer une copie de votre main, & mettre par-là le comble à mon bonheur.

Je ne veux qu'à vous seul réveler mon secret :
J'aime ; ce mot vous dit d'être discret,
Et vous prouve ma confiance.
Ne vous alarmez pas de cette confidence,
Vous auriez tort d'en paroître jaloux.

L'amour que je reſſens, je le reſſens pour vous.
Je vous nomme ſans que j'y penſe ;
Je ſouffre à regret votre abſence,
Et ſens, à votre aſpect, les tranſports les plus doux :
J'ai du plaiſir à vous l'écrire,
Et j'en aurai ſi vous venez ce ſoir,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire,
Puiſque je jouirai de celui de vous voir.
(*après avoir lu.*)
Oui ; voilà juſtement les vers que je deſire.
(*à la Fleur qui s'approche.*)
Le Chevalier m'oblige, & vous pouvez lui dire
Que j'approuve ſes vers, que je les copirai,
Et qu'il peut être sûr que je les enverrai.

SCENE III.

LA FLEUR, *ſeul.*

ELle va les écrire, & par une autre voie,
Mon maître les aura. Quelle ſera ſa joie !
Mais j'apperçois Finette ; elle a l'air agité.



SCENE IV.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

Ma reine, où courez-vous d'un pas précipité?

FINETTE.

Je vais chez le Notaire. Adieu, le tems me presse.

LA FLEUR.

Qui t'a donné cet ordre? instruis moi.

FINETTE.

Ma maîtresse.

LA FLEUR.

Pour elle?

FINETTE.

Pour Lucile; on va la marier.

LA FLEUR.

A qui donc?

FINETTE.

Je ne sçai; peut-être au Chevalier.

LA FLEUR.

On fera plutôt choix d'un autre par vengeance.
La Marquise est trahie, & selon l'apparence....

FINETTE.

Son esprit est capable, en dépit de ses feux,
De se vaincre par gloire, & de le rendre heureux.

LA FLEUR.

Ce trait est au-dessus des forces d'une femme.

FINETTE.

Tu connois mal, la Fleur, la trempe de notre ame;

Pour les plus grands efforts elle est formée exprès,
Et nous vous surpassons toujours dans les excès.

LA FLEUR.

Dans le mal, j'en conviens ; dans le bien, je le nie.

FINETTE.

Maraud !

LA FLEUR.

On sent son tort si-tôt qu'on injurie ;
Mais je m'amuse trop, le Chevalier m'attend.

FINETTE.

Va, va, tu me payras ce discours insultant.

LA FLEUR.

Mon maître me prévient ; je le vois qui s'avance ;
Dans ses yeux inquiets on lit l'impatience.

FINETTE.

L'aspect de l'infidele offense mes regards.
Adieu.

LA FLEUR.

Finette aussi donne dans les égards.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER.

TA lenteur en ces lieux m'oblige de me rendre.
Quel accueil a-t-on fait à mes vers?

LA FLEUR.

Le plus tendre.

Lucile est enchantée.

LE CHEVALIER.

Et, sont-ils copiés?

LA FLEUR.

Non; mais ils vous seront au plutôt envoyés;
Au moment où je parle elle doit les écrire.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai?

LA FLEUR.

Monsieur, oui.

LE CHEVALIER.

Comme je le desire;
Je vais, je vais donc voir ce caractère aimé,
Adorer chaque trait que ses doigts ont formé!
Je vais baiser enfin, d'une levre pressante,
L'heureux papier qu'aura touché sa main charmante.

LA FLEUR.

Quel transport!

LE CHEVALIER.

* Mes talens m'en deviennent plus chers.
Qu'on dise après cela, qu'on dise que les vers
Sont d'un foible secours dans l'amoureux mystère,
Et que l'art de rimer nuit à celui de plaire;
Qu'enflammer le beau sexe est aujourd'hui le lot
Qu'obtient l'étourderie, ou qui tombe au plus sot;
Et que le titre seul d'Auteur & de Poëte,
Suffit pour échouer près de la plus coquette.
C'est une erreur grossiere. A ce sexe enchanteur
Rendons plus de justice, & faisons plus d'honneur.

On ſçait que de l'eſprit il eſt juge ſuprême ;
Et, pour ne pas l'aimer, il en a trop lui-même.
Le goût eſt ſon partage, avec le ſentiment ;
Et, pour lui plaire, il faut s'exprimer finement.

LA FLEUR.

Il faut d'autres vertus ; & la femme eſt formée....

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que par degrés qu'une belle eſt charmée.

LA FLEUR.

Par le premier coup d'œil ſon cœur eſt entraîné.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais, par l'entretien, il eſt déterminé.
Si les ſens ont le droit d'allumer la tendreſſe,
Le diſcours la nourrit & l'augmente ſans ceſſe :
Quand ils ſoutiennent ſeuls un commerce amoureux,
Un jour le voit former & s'éteindre avec eux.
L'eſprit établit ſeul les paſſions durables ;
Il rend ſeul les amans ſolidement aimables,
Et quiconque d'Ovide a le talent flatteur,
S'il le ſçait employer, eſt sûr d'être vainqueur.

LA FLEUR.

Si tous les beaux eſprits avoient votre figure,
La victoire, Monſieur, me paroîtroit plus sûre.

LE CHEVALIER.

Un art ſi ſéducteur ſuffit pour l'aſſurer ;
Et qui chante l'amour, a droit de l'inſpirer.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE BARON.

CHevalier, je te cherche, & mon ame est ravie;
Ecoute.

LE CHEVALIER.

Je ne puis.

LE BARON.

Il le faut, je t'en prie;
Et je viens exiger un service de toi :
Ce sont des vers qu'il faut que tu fasses pour moi.

LE CHEVALIER.

Des vers pour toi ! La chose est assez singuliere.

LE BARON.

Oui, pour moi. Tu ne peux refuser ma priere.

LE CHEVALIER.

Une affaire me presse, & je n'ai pas le temps.

LE BARON.

Oh ! Tu dois tout quitter pour moi dans ces instans.

LE CHEVALIER.

Rimer est au-dessous d'un homme de naissance.

LE BARON.

Sans rancune ; ces vers sont pour moi d'importance;
L'amour & l'amitié t'en pressent vivement.

LE CHEVALIER.

L'amour !

LE BARON.

Oui. C'est, ami, pour un objet charmant.
On m'ordonne sur-tout de garder le silence,
Et ce n'est qu'à toi seul que j'en fais confidence.
Comme, pour des raisons que tu ne peux sçavoir,
Elle m'a défendu depuis peu de la voir,
J'ai près d'elle, tantôt, porté mes vives plaintes,
Et témoigné tout haut les doutes & les craintes
Que faisoit naître en moi cet excès de rigueur.
Pour rassurer mon ame, & calmer ma frayeur,
Mon aimable maîtresse...

LE CHEVALIER.

Eh bien!

LE BARON.

Vient de m'écrire
Dans ce même moment les vers que je vais lire.
Qu'ils sont tendres! mon cher; l'amour les a dictés,
Et toi-même, tu vas admirer leurs beautés.
On n'a jamais du cœur parlé mieux le langage;
Et du pur sentiment on voit qu'ils sont l'ouvrage.
Je brûle de répondre à cet écrit galant;
C'est ce qui cause, ami, mon embarras présent:
Car je suis, pour te faire un aveu véritable,
Je suis amant parfait, mais Poëte exécrable.
J'ai recours à ta verve, en cette extrêmité;
Ecoute, cependant, tu vas être enchanté.

(*Il lit.*)

Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.

J'aime ; ce mot vous dit d'être discret ,
Et vous prouve ma confiance.
Ne vous allarmez pas de cette confidence ,
Vous auriez tort d'en paroître jaloux ;
L'amour que je ressens , je le ressens pour vous.

LE CHEVALIER.

Est-ce une illusion ? Je doute si je veille.

LE BARON.

Ce début te surprend, il charme ton oreille !

(Il reprend.)

L'amour que je ressens, je le ressens pour vous.
Je vous nomme sans que j'y pense ;
Je souffre à regret votre absence ,
Et sens , à votre aspect , les transports les plus doux.
J'ai du plaisir à vous l'écrire ,
Et j'en aurai , si vous venez ce soir ,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire ,
Puisque je jouirai de celui de vous voir.

LE CHEVALIER.

Juste ciel ! Qui croiroit qu'une fille est capable ....

LE BARON.

Ami, n'est-il pas vrai qu'il paroit incroyable
Qu'une jeune personne ait ce talent parfait ?

LE CHEVALIER.

Oui ; la chose paroît incroyable, en effet.

(Il prend le papier des mains du Baron.)

Mais, par mes propres yeux, il faut que je m'assure.

LE BARON.

T'assurer ! Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

C'est-là son écriture.
Je n'en puis plus douter, je reconnois sa main.

LE BARON.

Rens-moi donc ce billet.

LE CHEVALIER.

L'outrage est trop certain.

LE BARON.

Quel outrage ? Répons.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce coup-là m'assomme.
Aussi cruellement peut-on jouer un homme ?

LE BARON.

D'un transport poëtique est-ce l'effet subit ?

LE CHEVALIER.

C'est moi qui suis l'auteur des douceurs qu'on lui dit.
J'étouffe !

LE BARON.

Comment donc l'auteur ? Que veux-tu dire ?

LE CHEVALIER.

Perfide !

LE BARON.

Explique-toi, quel est donc ce délire ?

LE CHEVALIER.

Consentir, m'ordonner de m'écrire en son nom,
Pour envoyer mes vers, en secret, au Baron ?

LE BARON.

Tu t'es donné, pour moi, la peine de produire
Ces vers que j'ai reçus, & que je viens de lire?
En vérité, mon cher, rien n'est plus obligeant.
Mais débrouille à mes yeux un fait si surprenant.

LE CHEVALIER.

Ah! Morbleu! Laisse-moi. Je suis d'une colere
Qui me...

LE BARON.

Qu'en ce moment ton courroux se modere,
Quelqu'un vient. C'est Lucile. O ciel! Je suis perdu.
Rens-moi ce papier.

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Mon cœur est éperdu.

LE CHEVALIER.

J'ai peine, en la voyant, à contenir ma rage.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

VOus avez, de mes vers, fait un fort noble usage,
Et je dois, hautement, vous en remercier;
Vous avez bien choisi pour me les envoyer.

LUCILE.

Quel eſt ce compliment ?

LE CHEVALIER.

Celui que je dois faire.

Le Baron peut, Madame, expliquer ce myſtère.

LUCILE, *au Baron.*

Qui m'attire de lui l'accueil que je reçois ?

LE BARON.

Lucile, pardonnez.... Mais j'ai perdu la voix.

LUCILE.

Je ſuis, de votre trouble encore plus ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Votre cœur, à mes yeux, vainement ſe déguiſe ;
Le Baron m'a remis un garant trop certain...

LUCILE.

Quel garant ?

LE CHEVALIER.

Cet écrit tracé de votre main,
Qui m'a de vos deux cœurs appris l'intelligence.

LUCILE.

Baron, parlez.

LE CHEVALIER.

Il parle aſſez par ſon ſilence ;
Et, ſi je ſuis joué, j'ai du moins la douceur
D'être le confident de ſon heureuſe ardeur.

LUCILE.

Qu'apprens-je ! Juſte ciel !

LE CHEVALIER.

Vous voilà confondue,
Votre ſecret eſt ſçu.

LUCILE.

Cette peine m'eſt dûe,
Non pour avoir payé vos feux de mon mépris ;
A toute ame infidele on doit un pareil prix ;
Mais pour avoir compté ſur ſon ame imprudente,
Plus que ſur mes parens dont j'ai trompé l'attente,
Et pour m'être oubliée, expoſant mon ſecret,
Juſqu'à livrer ma gloire au danger d'un billet.

LE BARON.

Ces mots me font ſentir combien je ſuis coupable.
Mon amour, cependant, doit me rendre excuſable.
Je voulois vous répondre, & mon deſtin fatal
M'a fait avoir recours à mon propre rival.
J'étois . . .

LUCILE.

Epargnez-vous une inutile excuſe ;
Je ſuis ſeule coupable, & ſeule je m'accuſe.
Je ſçai qu'en rien, jamais vous ne vous obſervez.
Mes feux devoient, pour vous, être plus réſervés.

LE BARON.

Lucile, accablez-moi de toute votre haine,

Je

Je la mérite trop.

LE CHEVALIER.

Rien n'égale ma peine.
C'eſt peu d'avoir reçu l'affront le plus cruel,
Je me vois ſpectateur de leur feu mutuel.

LUCILE.

Je ne puis concevoir en moi cette imprudence.
Je ſuis inconſolable, & frémis, quand je penſe
Qu'un billet, échappé par indiſcrétion,
Suffit ſeul pour ternir la réputation;
Qu'il eſt, en un inſtant, répandu par l'envie,
Expliqué par la haine ou par la calomnie;
Et qu'il devient ſouvent, noirci de leur venin,
L'arrêt de notre honte écrit de notre main.

LE BARON.

Ah! vous portez trop loin les terreurs de votre ame.

LUCILE.

Non; mais ſi votre amour eſt égal à ma flamme,
Autant que moi, Baron, vous en ſerez puni;
Votre deſtin au mien ne ſera pas uni.

LE BARON.

Lucile, y ſongez-vous? quel diſcours eſt le vôtre?

LUCILE.

Mon oncle veut ce ſoir que j'en épouſe un autre;
Mais, ce qui doit encor beaucoup plus m'effrayer,
Il veut unir mes jours à ceux du Chevalier.

LE BARON.

Ah ciel!

LE CHEVALIER.

Ce que j'entends est-il bien véritable?

LUCILE, *au Baron.*

La Marquise a dicté cet arrêt qui m'accable.

LE CHEVALIER, *d'un ton ironique.*

Vous voulez bien, Madame, en cet heureux moment,
Que je fasse éclater tout mon ravissement.

LUCILE.

Allez; n'insultez point à ma douleur mortelle.

LE CHEVALIER.

Pour cacher mes transports, ma fortune est trop belle.

LE BARON.

Quoi! n'étant point aimé, tu formerois des nœuds?...

LE CHEVALIER.

Le parti que l'on m'offre est trop avantageux;
Si je n'en profitois, je serois condamnable,
Et, pour la refuser, Madame est trop aimable.

LE BARON.

De son trouble & du mien, c'est trop long-tems jouir;
Finis ta raillerie.

LE CHEVALIER.

Oui; je vais la finir.
Ce moment fortuné qui venge mon outrage,
Sur mon rival aimé me donne l'avantage;

Maître de votre ſort, je fais trembler vos cœurs;
Je n'ai qu'à dire un mot pour combler vos douleurs.
Mais, que vois-je! vers nous la Marquiſe s'avance;
Je frémis à mon tour, & garde le ſilence.
Voici l'inſtant fatal & critique pour moi.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE CHEVALIER. LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

OUi, de vous croire, en tout je me fais une loi.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Monſieur, préſentement, il n'eſt plus tems de feindre,
Quand j'ai tout découvert, ceſſez de vous contraindre;
Je devrois vous punir de votre changement;
Mais mon cœur, au-deſſus d'un vain reſſentiment,
Monſieur, veut ſur lui-même obtenir la victoire;
Il veut, dans ce qu'il fait, enviſager ſa gloire,
Et conſulter en tout l'honneur qui le conduit,
Le monde qu'il reſpecte & les égards qu'il ſuit.
Uniſſez-les, mon oncle, & comblez votre ouvrage;
Le Chevalier n'a pas la richeſſe en partage;
Elle attend tout de vous; donnez-lui tous vos biens,

Et ſongez qu'un époux m'a laiſſé tous les ſiens.
Pour rendre ſa fortune égale à ſa naiſſance,
J'implore vos bontés, & c'eſt-là la vengeance
Que je veux aujourd'hui, dans mon noble dépit,
Prendre d'une rivale à qui le ſang m'unit.

LE COMMANDEUR.
(au Chevalier.)

J'applaudis cet effort. Avancez; il recule;
Mais, je n'y conçois rien, cet homme eſt ridicule,
Et je ne vis jamais un amant plus glacé.

LE CHEVALIER.

J'aurois tort, devant vous, de paroître empreſſé;
Vous me croyez, Monſieur, aimé de votre Niéce,
Vous êtes dans l'erreur; un autre a ſa tendreſſe.

LE COMMANDEUR.

Qui donc en eſt aimé? répondez, Chevalier?
Quoi! vous ne dites mot? le cas eſt ſingulier.
Quel eſt donc cet amant que je voudrois connoître?
Mais il n'a qu'à parler, mais il n'a qu'à paroître.
Seroit-ce vous, Baron? vous vous taiſez auſſi;
A qui donc m'adreſſer pour en être éclairci?
(montrant la Marquiſe.)
Ma Niéce s'eſt trompée, & ne peut m'en inſtruire;
Lucile qui le ſçait, n'a garde d'en rien dire.

LUCILE.

Mon oncle, excuſez-moi, je vais parler ſans fard.

LE COMMANDEUR.

Un discours si nouveau me surprend de sa part.

LUCILE.

Puisqu'il faut, sans détour, vous découvrir mon ame,
Le Baron est l'objet de ma secrette flamme ;
Mon malheur est certain, si l'hymen aujourd'hui
Unit ma destinée à tout autre qu'à lui.

LE COMMANDEUR.

Eh ! que ne parlois-tu plutôt ? Quelle manie !

LUCILE.

Regardez ma cousine, elle me justifie.
Je craignois, pardonnez à ma jalouse erreur,
Que le Baron ne fût le maître de son cœur ;
Dans ce cruel soupçon, jugez de mes allarmes ;
Que ne devois-je pas redouter de ses charmes ?
Leur pouvoir m'effrayoit, & mon cœur n'a pas dû
Se flatter que le sien porteroit la vertu ,
Jusques au point, Monsieur, de céder ce qu'il aime.
Eh ! qui pourroit s'attendre à cet effort exrême ?
Si votre ame irritée, après un tel aveu,
Ne peut me pardonner d'avoir caché mon feu,
Suivez votre colere, & punissez mon crime,
En ne m'unissant pas à l'objet que j'estime ;
Mais n'allez pas porter votre sévérité,
Jusqu'à lier mes jours contre ma volonté.

LE COMMANDEUR, *à la Marquise.*

L'en croirons-nous, ma Niéce ? Hem ! tirez-moi
de peine ?

LA MARQUISE.

Oui ; ma sincérité vous répond de la sienne.

LE COMMANDEUR.

Suivrai-je ma pitié ? suivrai-je mon courroux ?

(à la Marquise.)

Je suis embarrassé. Que me conseillez-vous ?

LA MARQUISE.

D'écouter la tendresse, & de la rendre heureuse.

LE COMMANDEUR.

Il suffit ; j'en croirai votre ame généreuse :
Lucile, ma bonté t'accorde un plein pardon,
Et j'unis ton destin à celui du Baron.

LE BARON.

Quel bonheur !

LUCILE.

Je ne puis cacher ma joie extrême,
Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Oh ! pour le coup, ce trait part du cœur même ;
Elle est vraie à présent, & je n'en doute plus.

(montrant le Chevalier.)

Ma Niéce, embrasse-moi. Le voilà bien confus.

LE CHEVALIER.

Je ne puis l'être assez ; ce n'est pas que je voie
Avec un œil jaloux leur hymen & leur joie.

Tout ce qui fait ma peine, & mes justes regrets,

(à la Marquise.)

Madame, c'est d'avoir offensé vos attraits.
Permettez qu'à vos pieds....

LA MARQUISE.

Non, je vous en dispense;
Mes yeux se sont ouverts, grace à votre inconstance;
Lucile a démasqué votre cœur aujourd'hui;
Le mien, s'il oublioit que vous l'avez trahi,
Une seconde fois mériteroit de l'être,
Et, pour vous pardonner, il doit trop vous connoître.
D'abord, des sens trompeurs on suit l'impression;
Mais la raison bien-tôt chasse l'illusion.
D'avoir souffert vos soins le monde m'a blâmée;
Je dois rompre avec vous pour en être estimée.
J'ai, par égard pour elle, immolé mon amour,
Et, par respect pour moi, je vous fuis sans retour.

LE CHEVALIER.

Voilà l'arrêt fatal que j'ai dû le plus craindre;
Mais je l'ai mérité, j'aurois tort de me plaindre.

(Il sort.)

FINETTE, *seule.*

Pour moi, je l'applaudis; Monsieur, sur ce revers,
Peut faire une élégie & gémir en grands vers.

SCENE DERNIERE.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR, *à la Marquise.*

Tout ce que fait ma Niéce aujourd'hui m'édifie,
Même avec les égards il me réconcilie.
Leur pouvoir, dans le fond, est pour nous un soutien;
Il sert de frein au mal, & d'aiguillon au bien.
Le trop de défiance est ton défaut, Lucile;
Que pour toi sa bonté soit un modele utile;
Sa générosité doit guérir ton erreur;
Elle montre le prix des sentimens du cœur,
Et, par l'événement, tu vois que leur noblesse
Fait plus que tout l'esprit, & confond la finesse.

Fin du Tome second.

